

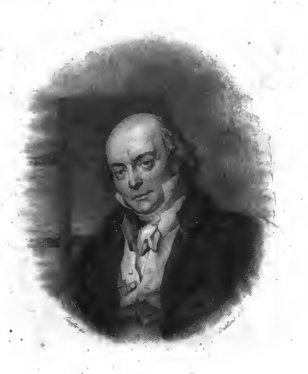
ŒUVRES COMPLÈTES

DE

P. J. DE BÉRANGER

IMPRIMERIE ET FONDERIE NORMALES
de Jules Didot l'aîné,
n° 4, boulevart d'Enfer.





P. J. DE BÉRANGER.

Perrotin, Éditeur

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

P. J. DE BÉRANGER

ÉDITION UNIQUE REVUE PAR L'AUTEUR

ORNÉE DE 104 VIGNETTES EN TAILLE-DOUCE

DESSINÉES

PAR LES PEINTRES LES PLUS CÉLÈBRES

TOME I



PARIS

PERROTIN, ÉDITEUR

Nº 1, RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS

PLACE DE LA BOURSE

MÊME MAISON, Nº 9, RUE DES BEAUX-ARTS

1834


CHARLET

A M. JOSEPH BERNARD [1].

Passy, 18 juillet 1833.

Vous voilà donc à Rome, monsieur le député du Var, tandis que la Chambre, où vous devriez être, fait de si belle besogne : ma foi!

[1] En reproduisant le *fac-simile* d'une écriture quelconque, la plupart des libraires sont dans l'habitude d'en donner également le texte imprimé; c'est une précaution souvent utile.—De grands hommes, Napoléon par exemple, ont eu une écriture illisible; des membres de l'académie française, le maréchal de Richelieu entre autres, se sont servis d'une orthographe difficile à déchiffrer pour ceux qui ne sont pas au courant du système de M. Marle.—La lettre de M. de Béranger, dont le *fac-simile* est ci-joint, n'avait pas besoin de l'auxiliaire de l'impression pour être lue et comprise; mais l'Éditeur a cru devoir se conformer à l'usage établi.

M. Joseph Bernard, auquel cette lettre est adressée, est l'auteur du *Bon sens d'un homme de rien*, livre où de hautes pensées d'économie politique, d'excellentes maximes de philosophie pratique, de généreux sentiments patriotiques, sont présentés sous une forme populaire, et qui, par un style original, pittoresque et incisif, rappelle les écrits du fameux vigneron de Veretz, Paul-Louis Courier.

vous avez raison, de planter là nos rapetasseurs de lois, nos badigeonneurs de trône, pour voir l'Italie, que vous desiriez tant connaître. Eh bien! que dites-vous de la ville éternelle? Vous promenez-vous bien sur ses amas de ruines? et ses palais, et ses temples, et Saint-Pierre, qu'en dites-vous? vous devez être fatigué de chefs-d'œuvre. Le nom de Michel-Ange assourdit vos oreilles : c'est un génie prodigieux, n'est-ce pas, mais qui sent un peu son barbare? il nous faut cela, à nous autres modernes. Et mon Raphaël, admirez-le sur-tout, je vous en prie ; Dieu avait oublié de donner celui-là aux plus belles époques de la Grèce antique; félicitez-en bien le catholicisme.

Je pense que vous ne restreignez pas vos explorations à l'intérieur de Rome, et que vous parcourez ses campagnes, si riches de souvenirs, Horace et Virgile à la main, voire Cicéron. Il me semble qu'où vous êtes je regretterais de ne pas savoir le latin; comment

causer avec tous ces débris dans une autre langue? là, peut-être prendrais-je goût aux vieux Romains et à leurs auteurs, jusqu'à vouloir me mettre au rudiment. Oh! que de fois j'ai maudit cette langue latine! Vous ne vous figurez pas le malheur d'un pauvre jeune homme poussé par le démon des vers, et qui n'a pas même décliné *musa*. A vingt ans, honteux de mon ignorance, j'éludais avec soin les occasions qui l'auraient mise à nu; ou quelquefois je faisais en rougissant l'aveu de mon malheur à ceux qui me paraissaient être au-dessus des préjugés : mais presque tous, hochant la tête avec un regard de pitié, m'engageaient à me mettre à l'étude; triste recette pour moi, si paresseux, et qui me rappelais que, tout jeune et malgré mon heureuse mémoire, je n'avais pu apprendre mes prières en latin : et puis alors de beaux désespoirs! Combien souvent j'ai été sur le point de renoncer à la poésie! Je vous assure, mon cher ami, que la misère m'a bien moins tourmenté que cette idée tant répandue, qu'un homme sans le la-

tin ne pouvait bien écrire en français. Dès qu'un peu de réputation m'est venu trouver, j'ai avoué mon ignorance, car je hais le mensonge; mais alors j'ai éprouvé un autre désappointement. J'avais beau protester que je n'avais lu Horace qu'à l'aide des traductions : Bonne plaisanterie, me disait-on; ne voit-on pas que vous l'avez étudié à fond? vous l'imitez sans cesse. Il est encore des gens qui n'en veulent pas démordre. Vous comprenez, d'après cela, mon antipathie pour les Latins. Vivent les Grecs! leur langue n'est pas du domaine des Sganarelles; aussi ne m'a-t-elle jamais joué de vilains tours.

C'est bien long-temps vous parler de moi; pourtant il faut que je vous en entretienne encore pour répondre au passage de votre dernière, où vous me demandez si je travaille à mes petites biographies. Oui et non: je rassemble des matériaux et des souvenirs; mais je n'ai pas encore écrit une ligne. Je ne tarderai pas à m'y mettre: rapportez-moi des indulgences pour cette besogne.

Bonne occasion pour vous demander des nouvelles du pape, dont vous ne me dites mot : cette vieille sentinelle, dans sa guérite délabrée, sur un amas de décombres, exposée à toutes les bourrasques d'une époque de tempêtes, m'intéresse beaucoup ; elle me semble n'être plus mise là que pour tirer le canon d'alarme à chaque désertion qui a lieu dans son armée, depuis si long-temps à la débandade. Dites-moi votre opinion sur ce gouvernement, si arriéré. Il y a là pour vous, homme vraiment ami du peuple, matière à de profondes réflexions; il faudrait leur donner place dans quelque nouveau livre fait pour lui.... pour vulgariser la vraie philosophie. Oh! mon cher Bernard, il est bien temps que cette grave matrone descende dans la rue, au risque de se crotter un peu: le jour où elle placera sa chaire sur une borne, je croirai au salut du peuple.

On voit qu'il y a long-temps que je n'ai babillé avec vous, je m'en donne à cœur joie.

Embrassez pour moi votre femme et vos enfants. Je vous ai parlé de l'accident arrivé à votre frère; grace au ciel, il va mieux: je regrette bien qu'avec son beau talent et son patriotisme il se laisse aller à la paresse, comme il semble faire. Hélas! le découragement gagne aujourd'hui tous les nobles cœurs: son silence à la Chambre veut dire cela sans doute.

Adieu, mon cher ami; achevez d'explorer l'Italie, et revenez-nous tous, bien portants et satisfaits: vous me raconterez toutes vos impressions, et me consolerez ainsi de n'avoir pas le moyen de faire un si long et si beau voyage. Adieu; revenez bien vite.

A vous, de cœur et pour la vie,

BÉRANGER.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Cette Préface est celle du dernier volume des chansons qui ont paru cette année. Comme elle est, pour ainsi dire, une clef nécessaire à toutes les publications antérieures, nous avons cru devoir la placer en tête de notre nouvelle publication. La Préface de 1815 ne peut guère convenir qu'aux chansons du premier volume pour lesquelles elle fut faite, à la demande du libraire. L'auteur voulait même supprimer cette ancienne Préface, mais nous avons obtenu qu'il nous permît de la mettre à la suite de celle de 1833, pour compléter la reproduction des éditions précédentes dont elle a toujours fait partie.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Au moment de prendre congé du public, je sens avec une émotion plus profonde la reconnaissance que je lui dois; je me retrace plus vivement les marques d'intérêt dont il m'a comblé, depuis près de vingt ans que mon nom a commencé à lui être connu.

Telle a été sa bienveillance, qu'il n'eût tenu qu'à moi de me faire illusion sur le mérite de mes ouvrages. J'ai toujours mieux aimé attribuer ma popularité, qui m'est bien chère, à mes sentiments patriotiques, à la constance de mes opinions, et, j'ose ajouter, au dévouement désintéressé avec lequel je les ai défendues et propagées.

Qu'il me soit donc permis de rendre compte à ce même public, dans une simple causerie, des circonstances et des impressions qui m'ont été particulières, et auxquelles se rattache la publication des chansons qu'il a accueillies si favorablement. C'est une sorte de narration familière où il reconnaîtra du moins tout le prix que j'ai attaché à ses suffrages.

Je dois parler d'abord de ce dernier volume.

Chacune de mes publications a été pour moi le résultat d'un pénible effort. Celle-ci m'aura causé à elle seule plus de malaise que toutes les autres ensemble. Elle est la dernière; malheureusement elle vient trop tard. C'est immédiatement après la révolution de Juillet que ce volume eût dû paraître: ma modeste mission était alors terminée. Mes éditeurs savent pourquoi il ne m'a pas été permis d'achever plus tôt un rôle privé désormais de l'intérêt

qu'il pouvait avoir sous le règne de la légitimité. Beaucoup de chansons de ce nouveau recueil appartiennent à ce temps déja loin de nous, et plusieurs même auront besoin de notes.

Mes chansons, c'est moi. Aussi le triste progrès des années s'y fait sentir au fur et à mesure que les volumes s'accumulent, ce qui me fait craindre que celui-ci ne paraisse bien sérieux. Si beaucoup de personnes m'en font un reproche, quelques unes m'en sauront gré, je l'espère; elles reconnaîtront que l'esprit de l'époque actuelle a dû contribuer, non moins que mon âge, à rendre le choix de mes sujets plus grave et plus philosophique.

Les chansons, nées depuis 1830, semblent en effet se rattacher plutôt aux questions d'intérêt social qu'aux discussions purement politiques. En doit-on être étonné? Une fois qu'on

suppose reconquis le principe gouvernemental pour lequel on a combattu, il est naturel que l'intelligence éprouve le besoin d'en faire l'application au profit du plus grand nombre. Le bonheur de l'humanité a été le songe de ma vie. J'en ai l'obligation, sans doute, à la classe dans laquelle je suis né, et à l'éducation pratique que j'y ai reçue. Mais il a fallu bien des circonstances extraordinaires pour qu'il fût permis à un chansonnier de s'immiscer dans les hautes questions d'améliorations sociales. Heureusement une foule d'hommes, jeunes et courageux, éclairés et ardents, ont donné, depuis peu, un grand développement à ces questions, et sont parvenus à les rendre presque vulgaires. Je souhaite que quelques unes de mes compositions prouvent à ces esprits élevés ma sympathie pour leur généreuse entreprise.

Je n'ai rien à dire des chansons qui appartiennent au temps de la Restauration, si ce n'est qu'elles sont sorties toutes faites de la prison de *la Force*. J'aurais peu tenu à les imprimer, si elles ne complétaient ces espèces de mémoires chantants que je publie depuis 1815. Je n'ai pas, au reste, à craindre qu'on me fasse le reproche de ne montrer de courage que lorsque l'ennemi a disparu. On pourra même remarquer que ma détention, bien qu'assez longue, ne m'avait nullement aigri : il est vrai qu'alors je croyais voir s'approcher l'accomplissement de mes prophéties contre les Bourbons. C'est ici l'occasion de m'expliquer sur la petite guerre que j'ai faite aux princes de la branche déchue.

Mon admiration enthousiaste et constante pour le génie de l'empereur, ce qu'il inspirait d'idolâtrie au peuple, qui ne cessa de voir en

lui le représentant de l'égalité victorieuse; cette admiration, cette idolâtrie, qui devaient faire un jour de Napoléon le plus noble objet de mes chants, ne m'aveuglèrent jamais sur le despotisme toujours croissant de l'empire. En 1814, je ne vis dans la chute du colosse que les malheurs d'une patrie que la République m'avait appris à adorer. Au retour des Bourbons, qui m'étaient indifférents, leur faiblesse me parut devoir rendre facile la renaissance des libertés nationales. On nous assurait qu'ils feraient alliance avec elles: malgré la Charte, j'y croyais peu; mais on pouvait leur imposer ces libertés. Quant au peuple, dont je ne me suis jamais séparé, après le dénouement fatal de si longues guerres, son opinion ne me parut pas d'abord décidément contraire aux maîtres qu'on venait d'exhumer pour lui. Je chantai alors la gloire de la France; je la chantai en

présence des étrangers, frondant déja toutefois quelques ridicules de cette époque, sans être encore hostile à la royauté restaurée.

On m'a reproché d'avoir fait une opposition de haine aux Bourbons ; ce que je viens de dire répond à cette accusation, que peu de personnes aujourd'hui, j'en suis sûr, tiendraient à repousser, et qu'autrefois j'acceptais en silence.

Les illusions durèrent peu ; quelques mois suffirent pour que chacun pût se reconnaître ; et dessillèrent les yeux des moins clairvoyants ; je ne parle que des gouvernés.

Le retour de l'empereur vint bientôt partager la France en deux camps, et constituer l'opposition qui a triomphé en 1830. Il releva le drapeau national et lui rendit son avenir, en dépit de Waterloo et des désastres qui en furent la suite. Dans les *cent-jours*, l'enthousiasme populaire ne m'abusa point : je vis

que Napoléon ne pouvait gouverner constitutionnellement; ce n'était pas pour cela qu'il avait été donné au monde. Tant bien que mal, j'exprimai mes craintes dans la chanson intitulée *la Politique de Lise*, dont la forme a si peu de rapport avec le fond : ainsi que le prouve mon premier recueil, je n'avais pas encore osé faire prendre à la chanson un vol plus élevé; ses ailes poussaient. Il me fut plus facile de livrer au ridicule les Français qui ne rougissaient pas d'appeler de leurs vœux impies le triomphe et le retour des armées étrangères. J'avais répandu des larmes à leur première entrée à Paris; j'en versai à la seconde: il est peut-être des gens qui s'habituent à de pareils spectacles. . . . .

J'eus alors la conviction profonde que les Bourbons, fussent-ils tels que l'osaient encore dire leurs partisans, il n'y avait plus pour eux

possibilité de gouverner la France, ni pour la France possibilité de leur faire adopter les principes libéraux, qui, depuis 1814, avaient reconquis tout ce que leur avaient fait perdre la terreur, l'anarchie directoriale et la gloire de l'empire. Cette conviction, qui ne m'a plus abandonné, je la devais moins d'abord aux calculs de ma raison qu'à l'instinct du peuple. A chaque évènement je l'ai étudié avec un soin religieux, et j'ai presque toujours attendu que ses sentiments me parussent en rapport avec mes réflexions pour en faire ma régle de conduite, dans le rôle que l'opposition d'alors m'avait donné à remplir. Le peuple, c'est ma muse.

C'est cette muse qui me fit résister aux prétendus sages, dont les conseils, fondés sur des espérances chimériques, me poursuivirent maintes fois. Les deux publications qui m'ont

valu des condamnations judiciaires, m'exposèrent à me voir abandonné de beaucoup de mes amis politiques. J'en courus le risque. L'approbation des masses me resta fidèle, et les amis revinrent[1].

Je tiens à ce qu'on sache bien qu'à aucune époque de ma vie de chansonnier, je ne donnai droit à personne de me dire: Fais ou ne fais pas ceci; va ou ne va pas jusque-là. Quand je sacrifiai le modique emploi, que je ne devais qu'à M. Arnault, et qui était alors ma seule ressource, des hommes pour qui j'ai conservé une reconnaissance profonde, me firent des offres avantageuses que j'eusse pu accepter

[1] Par un rapprochement singulier, dont je m'honore, ces deux condamnations me réunirent en prison à M. Cauchois-Lemaire, ex-proscrit, écrivain encore plus intempestif que moi, c'est-à-dire plus courageux et par conséquent aussi plus abandonné des uns et plus maltraité des autres.

sans rougir; mais ils avaient une position politique trop influente pour qu'elle ne m'eût pas gêné quelquefois. Mon humeur indépendante résista aux séductions de l'amitié. Aussi étais-je surpris et affligé lorsqu'on me disait le pensionné de tel ou de tel, de Pierre ou de Paul, de Jacques ou de Philippe. Si cela eût été, je n'en aurais pas fait mystère. C'est parce-que je sais quel pouvoir la reconnaissance exerce sur moi, que j'ai craint de contracter de semblables obligations, même envers les hommes que j'estime le plus[1].

Il en est un que mes lecteurs auront nommé d'abord : M. Laffitte. Peut-être ses instances

[1] J'ai cependant reçu un service pécuniaire à cette époque. Lorsque j'étais à la Force, en 1829, une souscription fut ouverte pour payer mon amende et les frais de justice. Malgré tous les efforts de mes jeunes amis de la société *Aide-toi, le Ciel t'aidera*, la souscription ne fut pas remplie entièrement, grace aux mêmes personnes qui

eussent-elles fini par triompher de mes refus, si des malheurs dont la France entière a gémi n'étaient venus mettre un terme à l'infatigable générosité de ce grand et vertueux citoyen, le seul homme de notre temps qui ait su rendre la richesse populaire.

La révolution de Juillet a aussi voulu faire ma fortune; je l'ai traitée comme une puissance qui peut avoir des caprices auxquels il faut être en mesure de résister. Tous ou presque tous mes amis ont passé au ministère : j'en ai même encore un ou deux qui restent suspendus à ce mât de cocagne. Je me plais à

avaient empêché la réélection de Manuel en 1824. Je n'ai point su quelle somme il manquait; mais je n'ai pu ignorer que l'un de nos plus recommandables citoyens, M. Bérard, chez qui la souscription était ouverte, m'acquitta envers le fisc. Ce service, au reste, doit me sembler de peu d'importance, comparé à ceux de tout genre que m'a rendus l'amitié de M. Bérard.

croire qu'ils y sont accrochés par la basque, malgré les efforts qu'ils font pour descendre. J'aurais donc pu avoir part à la distribution des emplois. Malheureusement je n'ai pas l'amour des sinécures, et tout travail obligé m'est devenu insupportable, hors peut-être encore celui d'expéditionnaire. Des médisants ont prétendu que je faisais de la vertu. Fi donc! je faisais de la paresse. Ce défaut m'a tenu lieu de bien des qualités; aussi je le recommande à beaucoup de nos honnêtes gens. Il expose pourtant à de singuliers reproches. C'est à cette paresse si douce, que des censeurs rigides ont attribué l'éloignement où je me suis tenu de ceux de mes honorables amis qui ont eu le malheur d'arriver au pouvoir. Faisant trop d'honneur à ce qu'ils veulent bien appeler ma bonne tête, et oubliant trop combien il y a loin du simple bon sens à la science des grandes

affaires, ces censeurs prétendent que mes conseils eussent éclairé plus d'un ministre. A les en croire, tapi derrière le fauteuil de velours de nos hommes d'état, j'aurais conjuré les vents, dissipé les orages, et fait nager la France dans un océan de délices. Nous aurions tous de la liberté à revendre ou plutôt à donner, car nous n'en savons pas bien encore le prix. Eh! messieurs mes deux ou trois amis, qui prenez un chansonnier pour un magicien, on ne vous a donc pas dit que le pouvoir est une cloche qui empêche ceux qui la mettent en branle d'entendre aucun autre son? Sans doute des ministres consultent quelquefois ceux qu'ils ont sous la main: consulter est un moyen de parler de soi qu'on néglige rarement. Mais il ne suffirait pas de consulter de bonne foi des gens qui conseilleraient de même. Il faudrait encore exécuter: ceci est la part du caractère.

Les intentions les plus pures, le patriotisme le plus éclairé ne le donnent pas toujours. Qui n'a vu de hauts personnages quitter un donneur d'avis avec une pensée courageuse, et, l'instant d'après, revenir vers lui, de je ne sais quel lieu de fascination, avec l'embarras d'un démenti donné aux résolutions les plus sages? Oh! disent-ils, nous n'y serons plus repris! quelle galère! Le plus honteux ajoute: Je voudrais bien vous voir à ma place. Quand un ministre dit cela, soyez sûr qu'il n'a plus la tête à lui. Cependant il en est un, mais un seul, qui sans avoir perdu la tête, a répété souvent ce mot de la meilleure foi du monde; aussi ne l'adressait-il jamais à un ami.

Je n'ai connu qu'un homme dont il ne m'eût pas été possible de m'éloigner, s'il fût arrivé au pouvoir. Avec son imperturbable bon sens, plus il était propre à donner de sages conseils,

plus sa modestie lui faisait rechercher ceux des gens dont il avait éprouvé la raison. Les déterminations une fois prises, il les suivait avec fermeté et sans jactance. S'il en avait reçu l'inspiration d'un autre, ce qui était rare, il n'oubliait point de lui en faire honneur. Cet homme, c'était Manuel, à qui la France doit encore un tombeau.

Sous le ministère emmiellé de M. de Martignac, lorsque fatigués d'une lutte si longue contre la légitimité, plusieurs de nos chefs politiques travaillaient à la fameuse fusion, un d'eux s'écria : Sommes-nous heureux que celui-là soit mort! C'est un éloge funèbre qui dit tout ce que Manuel vivant n'eût pas fait, à cette époque de promesses hypocrites et de concessions funestes.

Moi, je puis dire ce qu'il aurait fait pendant les Trois-Journées. La rue d'Artois, l'Hôtel-de-

Ville et les barricades l'auraient vu tour-à-tour, délibérant ici, se battant là ; mais les barricades d'abord, car son courage de vieux soldat s'y fût trouvé plus à l'aise au milieu de tout le brave peuple de Paris. Oui, il eût travaillé au berceau de notre révolution. Certes, on n'eût pas eu à dire de lui ce qu'on a répété de plusieurs, qu'ils sont comme des greffiers de mairie qui se croiraient les pères des enfants dont ils n'ont que dressé l'acte de naissance.

Il est vraisemblable que Manuel eût été forcé d'accepter une part aux affaires du nouveau gouvernement. Je l'aurais suivi, les yeux fermés, par tous les chemins qu'il lui eût fallu prendre pour revenir bientôt sans doute au modeste asile que nous partagions. Patriote avant tout, il fût rentré dans la vie privée sans humeur, sans arrière-pensées ; à l'heure qu'il est, de l'opposition probablement encore, mais

sans haine de personnes, car la force donne de l'indulgence, mais sans désespérer du pays, parcequ'il avait foi dans le peuple.

Le bonheur de la France le préoccupait sans cesse; eût-il vu accomplir ce bonheur par d'autres que lui, sa joie n'en eût pas été moins grande. Je n'ai jamais rencontré d'homme moins ambitieux, même de célébrité. La simplicité de ses mœurs lui faisait chérir la vie des champs. Dès qu'il eût été sûr que la France n'avait plus besoin de lui, je l'entends s'écrier : Allons vivre à la campagne.

Ses amis politiques ne l'ont pas toujours bien apprécié; mais survenait-il quelque embarras, quelque danger, tous s'empressaient de recourir à sa raison imperturbable, à son inébranlable courage. Son talent ressemblait à leur amitié. C'est dans les moments de crise qu'il en avait toute la plénitude, et que bien des

faiseurs de phrases, qu'on appelle orateurs, baissaient la tête devant lui.

Tel fut l'homme que je n'aurais pas quitté, eût-il dû vieillir dans une position éminente. Loin de lui la pensée de m'affubler d'aucun titre, d'aucun emploi! car il respectait mes goûts. C'est comme simple volontaire qu'il eût voulu me garder à ses côtés sur le champ de bataille du pouvoir. Et moi, en restant auprès de lui, je lui aurais du moins fait gagner le temps que lui eussent pris, chaque jour, les visites qu'il n'eût pas manqué de me faire, si je m'étais obstiné à vivre dans notre paisible retraite. Aux sentiments les plus élevés s'unissaient dans son cœur les affections les plus douces; il n'était pas moins tendre ami que citoyen dévoué.

Ces derniers mots suffiront pour justifier cette digression, qui d'ailleurs ne peut dé-



plaire aux vrais patriotes. Ils n'ont jamais plus regretté Manuel que depuis la révolution de Juillet, en dépit de quelques gens qui peut-être répètent tout bas : Sommes-nous heureux que celui-là soit mort!

Il est temps de jeter un coup d'œil général sur mes chansons. Je le confesse d'abord : je conçois les reproches que plusieurs ont dû m'attirer de la part des esprits austères, peu disposés à pardonner quelque chose, même à un livre qui n'a pas la prétention de servir à l'éducation des demoiselles. Je dirai seulement, sinon comme défense, au moins comme excuse, que ces chansons, folles inspirations de la jeunesse et de ses retours, ont été des compagnes fort utiles, données aux graves refrains et aux couplets politiques. Sans leur assistance, je suis tenté de croire que ceux-ci auraient bien pu n'aller ni aussi loin ni aussi

bas, ni même aussi haut; ce dernier mot dût-il scandaliser les vertus de salon.

Quelques unes de mes chansons ont été traitées d'impies, les pauvrettes! par MM. les procureurs du roi, avocats-généraux et leurs substituts, qui sont tous gens très religieux à l'audience. Je ne puis, à cet égard, que répéter ce qu'on a dit cent fois. Quand, de nos jours, la religion se fait instrument politique, elle s'expose à voir méconnaître son caractère sacré; les plus tolérants deviennent intolérants pour elle; les croyants, qui croient autre chose que ce qu'elle enseigne, vont quelquefois, par représailles, l'attaquer jusque dans son sanctuaire. Moi, qui suis de ces croyants, je n'ai jamais été jusque-là: je me suis contenté de faire rire de la livrée du catholicisme. Est-ce de l'impiété?

Enfin, grand nombre de mes chansons ne



sont que des inspirations de sentiments intimes ou des caprices d'un esprit vagabond; ce sont là mes filles chéries: voilà tout le bien que j'en veux dire au public. Je ferai seulement observer encore, qu'en jetant une grande variété dans mes recueils, celles-ci ont dû n'être pas inutiles non plus au succès des chansons politiques.

Quant à ces dernières, à n'en croire même que les adversaires les plus prononcés de l'opinion que j'ai défendue pendant quinze ans, elles ont exercé une puissante influence sur les masses, seul levier qui, désormais, rende les grandes choses possibles. L'honneur de cette influence, je ne l'ai pas réclamé au moment de la victoire: mon courage s'évanouit aux cris qu'elle fait pousser. Je crois, en vérité, que la défaite va mieux à mon humeur. Aujourd'hui, j'ose donc réclamer ma part dans

le triomphe de 1830, triomphe que je n'ai su chanter que long-temps après et devant les sépultures des citoyens à qui nous le devons. Ma chanson d'*adieu* se ressent de ce mouvement de vanité politique, produit sans doute par les flatteries qu'une jeunesse enthousiaste m'a prodiguées et me prodigue encore. Prévoyant que bientôt l'oubli enveloppera les chansons et le chansonnier, c'est une épitaphe que j'ai voulu préparer pour notre tombe commune.

Malgré tout ce que l'amitié a pu faire; malgré les plus illustres suffrages et l'indulgence des interprètes de l'opinion publique, j'ai toujours pensé que mon nom ne me survivrait pas, et que ma réputation déclinerait d'autant plus vite qu'elle a été nécessairement fort exagérée par l'intérêt de parti qui s'y est attaché. On a jugé de sa durée par son étendue; j'ai

fait, moi, un calcul différent qui se réalisera de mon vivant, pour peu que je vieillisse. A quoi bon nous révéler cela? diront quelques aveugles. Pour que mon pays me sache gré, sur-tout, de m'être livré au genre de poésie que j'ai jugé le plus utile à la cause de la liberté, lorsque je pouvais tenter des succès plus solides dans les genres que j'avais cultivés d'abord.

Sur le point de faire ici un examen consciencieux de ces productions fugitives, le courage m'a manqué, je l'avoue. J'ai craint qu'on ne me prît au mot lorsque je relèverais des fautes, et qu'on ne fît la sourde oreille aux cajoleries paternelles que je pourrais adresser à mes chansons; car encore faut-il bien que tout n'en soit pas mauvais. Puis, malgré la politesse des critiques à mon égard, ce serait peut-être pousser la reconnaissance trop loin

que de faire ainsi leur besogne. Je le répète : le courage m'a manqué. On n'incendie guère sa maison que lorsqu'elle est assurée. Ce que je puis dire d'avance à ceux qui se font les exécuteurs des hautes œuvres littéraires, c'est que je suis complétement innocent des éloges exagérés qui m'ont été prodigués; que jamais il ne m'est arrivé de solliciter le moindre article de bienveillance; que j'ai été même jusqu'à prier des amis journalistes d'être pour moi plus sobres de louanges; que loin de vouloir ajouter le bruit au bruit, j'ai évité les ovations qui l'augmentent; me suis tenu loin des coteries qui le propagent; et que j'ai fermé ma porte aux commis-voyageurs de la Renommée, ces gens qui se chargent de colporter votre réputation en province et jusque dans l'étranger, dont les *revues* et les *magasins* leur sont ouverts.

Je n'ai jamais poussé mes prétentions plus haut que ne l'indique le titre de chansonnier, sentant bien qu'en mettant toute ma gloire à conserver ce titre auquel je dois tant, je lui devrais encore d'être jugé avec plus d'indulgence, placé par-là loin et au-dessous de toutes les grandes illustrations de mon siècle. Le besoin de cette position spéciale a toujours dû m'ôter l'idée de courir après les dignités littéraires les plus enviées et les plus dignes de l'être, quelque instance que m'aient faite des amis influents et dévoués, qui, dans la poursuite de ces dignités, me promettaient, je suis honteux de le dire, plus de bonheur que n'en a eu B. Constant, grand publiciste, grand orateur, grand écrivain. Pauvre Constant!

A ceux qui douteraient de la sincérité de mes paroles, je répondrai: Les rêves poétiques les plus ambitieux ont bercé ma jeunesse; il

n'est presque point de genre élevé que je n'aie tenté en silence. Pour remplir une immense carrière, à vingt ans, dépourvu d'études, même de celle du latin, j'ai cherché à pénétrer le génie de notre langue et les secrets du style. Les plus nobles encouragements m'ont été donnés alors. Je vous le demande : croyez-vous qu'il ne me soit rien resté de tout cela, et qu'aujourd'hui, jetant un regard de profonde tristesse sur le peu que j'ai fait, je sois disposé à m'en exagérer la valeur? mais j'ai utilisé ma vie de poëte, et c'est là ma consolation. Il fallait un homme qui parlât au peuple le langage qu'il entend et qu'il aime, et qui se créât des imitateurs pour varier et multiplier les versions du même texte. J'ai été cet homme. La Liberté et la Patrie, dira-t-on, se fussent bien passées de vos refrains. La Liberté et la Patrie ne sont pas d'aussi grandes dames qu'on le suppose :

elles ne dédaignent le concours de rien de ce qui est populaire. Il y aurait, selon moi, injustice à porter sur mes chansons un jugement où il ne me serait pas tenu compte de l'influence qu'elles ont exercée. Il est des instants, pour une nation, où la meilleure musique est celle du tambour qui bat la charge.

Après tout, si l'on trouve que j'exagère beaucoup l'importance de mes couplets, qu'on pardonne au vétéran qui prend sa retraite, de grossir tant soit peu ses états de services. On pourra même observer que je parle à peine de mes blessures. D'ailleurs, la récompense que je sollicite ne fera pas ajouter un centime au budget.

Comme chansonnier, il me faut répondre à une critique que j'ai vue plusieurs fois reproduite. On m'a reproché d'avoir dénaturé la chanson, en lui faisant prendre un ton plus

élevé que celui des Collé, des Panard, des Désaugiers. J'aurais mauvaise grace à le contester, car c'est, selon moi, la cause de mes succès. D'abord, je ferai remarquer que la chanson, comme plusieurs autres genres, est tout une langue, et que, comme telle, elle est susceptible de prendre les tons les plus opposés. J'ajoute que depuis 1789, le peuple ayant mis la main aux affaires du pays, ses sentiments et ses idées patriotiques ont acquis un très grand développement; notre histoire le prouve. La chanson qu'on avait définie l'*expression des sentiments populaires*, devait dès-lors s'élever à la hauteur des impressions de joie ou de tristesse que les triomphes ou les désastres produisaient sur la classe la plus nombreuse. Le vin et l'amour ne pouvaient guère plus que fournir des cadres pour les idées qui préoccupaient le peuple exalté par la révolution, et

ce n'était plus seulement avec les maris trompés, les procureurs avides et la *barque à Caron*, qu'on pouvait obtenir l'honneur d'être chanté par nos artisans et nos soldats aux tables des guinguettes. Ce succès ne suffisait pas encore; il fallait de plus que la nouvelle expression des sentiments du peuple pût obtenir l'entrée des salons pour y faire des conquêtes dans l'intérêt de ces sentiments. De là, autre nécessité de perfectionner le style et la poésie de la chanson.

Je n'ai pas fait seul toutes les chansons depuis quinze ou dix-huit ans. Qu'on feuillette tous les recueils, et l'on verra que c'est dans le style le plus grave que le peuple voulait qu'on lui parlât de ses regrets et de ses espérances. Il doit sans doute l'habitude de ce diapason élevé à l'immortelle *Marseillaise*, qu'il n'a jamais oubliée, comme on l'a pu voir dans la grande Semaine.

Pourquoi nos jeunes et grands poëtes ont-ils dédaigné les succès, que, sans nuire à leurs autres travaux, la chanson leur eût procurés? notre cause y eût gagné, et, j'ose le leur dire, eux-mêmes eussent profité à descendre quelquefois des hauteurs de notre vieux Pinde, un peu plus aristocratique que ne le voudrait le génie de notre bonne langue française. Leur style eût sans doute été obligé de renoncer, en partie, à la pompe des mots; mais, par compensation, ils se seraient habitués à résumer leurs idées en de petites compositions variées et plus ou moins dramatiques, compositions que saisit l'instinct du vulgaire, lors même que les détails les plus heureux lui échappent. C'est là, selon moi, mettre de la poésie en *dessous*. Peut-être est-ce, en définitive, une obligation qu'impose la simplicité de notre langue et à laquelle nous nous conformons trop ra-

rement. La Fontaine en a pourtant assez bien prouvé les avantages.

J'ai pensé quelquefois que si les poëtes contemporains avaient réfléchi que désormais c'est pour le peuple qu'il faut cultiver les lettres, ils m'auraient envié la petite palme qu'à leur défaut, je suis parvenu à cueillir, et qui sans doute eût été durable mêlée à de plus glorieuses. Quand je dis peuple, je dis la foule; je dis le peuple d'en bas, si l'on veut. Il n'est pas sensible aux recherches de l'esprit, aux délicatesses du goût; soit! mais par-là même, il oblige les auteurs à concevoir plus fortement, plus grandement pour captiver son attention. Appropriez donc à sa forte nature et vos sujets et leurs développements; ce ne sont ni des idées abstraites, ni des types qu'il vous demande: montrez-lui à nu le cœur humain. Il me semble que Shakespeare fut soumis à

cette heureuse condition. Mais que deviendra la perfection du style? Croit-on que les vers inimitables de Racine, appliqués à l'un de nos meilleurs mélodrames, eussent empêché, même aux boulevards, l'ouvrage de réussir? Inventez, concevez pour ceux qui tous ne savent pas lire; écrivez pour ceux qui savent écrire.

Par suite d'habitudes enracinées, nous jugeons encore le peuple avec prévention. Il ne se présente à nous que comme une tourbe grossière, incapable d'impressions élevées, généreuses, tendres. Toutefois, chez nous il y a pis, même en matière de jugements littéraires, sur-tout au théâtre. S'il reste de la poésie au monde, c'est, je n'en doute pas, dans ses rangs qu'il faut l'aller chercher. Qu'on essaie donc d'en faire pour lui; mais, pour y parvenir, il faut étudier ce peuple. Quand par

hasard nous travaillons pour nous en faire applaudir, nous le traitons comme font ces rois qui, dans leurs jours de munificence, lui jettent des cervelas à la tête et le noient dans du vin frelaté. Voyez nos peintres: représentent-ils des hommes du peuple, même dans des compositions historiques, ils semblent se complaire à les faire hideux. Ce peuple ne pourrait-il pas dire à ceux qui le représentent ainsi: « Est-ce ma faute si je suis misérable-« ment déguenillé? si mes traits sont flétris par « le besoin, quelquefois même par le vice? « Mais dans ces traits hâves et fatigués a brillé « l'enthousiasme du courage et de la liberté; « mais sous ces haillons, coule un sang que je « prodigue à la voix de la patrie. C'est quand « mon ame s'exalte qu'il faut me peindre. Alors « je suis beau; » et le peuple aurait raison de parler ainsi.

Tout ce qui appartient aux lettres et aux arts est sorti des classes inférieures, à peu d'exceptions près. Mais nous ressemblons tous à des parvenus desireux de faire oublier leur origine; ou si nous voulons bien souffrir chez nous des portraits de famille, c'est à condition d'en faire des caricatures. Beau moyen de s'anoblir, vraiment! Les Chinois sont plus sages: ils anoblissent leurs aïeux.

Le plus grand poëte des temps modernes, et peut-être de tous les temps, Napoléon, lorsqu'il se dégageait de l'imitation des anciennes formes monarchiques, jugeait le peuple ainsi que devraient le juger nos poëtes et nos artistes. Il voulait, par exemple, que le spectacle des représentations *gratis* fût composé des chefs-d'œuvre de la scène française. Corneille et Molière en faisaient souvent les honneurs, et l'on a remarqué que jamais leurs pièces ne furent



applaudies avec plus de discernement. Le grand homme avait appris de bonne heure, dans les camps et au milieu des troubles révolutionnaires, jusqu'à quel degré d'élévation peut atteindre l'instinct des masses, habilement remuées. On serait tenté de croire que c'est pour satisfaire à cet instinct qu'il a tant fatigué le monde. L'amour que porte à sa mémoire la génération nouvelle qui ne l'a pas connu, prouve assez combien l'émotion poétique a de pouvoir sur le peuple. Que nos auteurs travaillent donc sérieusement pour cette foule si bien préparée à recevoir l'instruction dont elle a besoin. En sympathisant avec elle, ils achèveront de la rendre morale, et plus ils ajouteront à son intelligence, plus ils étendront le domaine du génie et de la gloire.

Les jeunes gens, je l'espère, me pardonneront ces réflexions que je ne hasarde ici que

pour eux. Il en est peu qui ne sachent l'intérêt que tous m'inspirent. Combien de fois me suis-je entendu reprocher des applaudissements donnés à leurs plus audacieuses innovations! Pouvais-je ne pas applaudir, même en blâmant un peu? Dans mon grenier, à leur âge, sous le règne de l'abbé Delille, j'avais moi-même projeté l'escalade de bien des barrières. Je ne sais quelle voix me criait: Non, les Latins et les Grecs même ne doivent pas être des modèles; ce sont des flambeaux: sachez vous en servir. Déja la partie littéraire et poétique des admirables ouvrages de M. de Chateaubriand m'avait arraché aux lisières des Le Batteux et des La Harpe; service que je n'ai jamais oublié.

Je l'avoue pourtant; je n'aurais pas voulu plus tard voir recourir à la langue morte de Ronsard, le plus classique de nos vieux auteurs; je n'aurais pas voulu sur-tout qu'on

tournât le dos à notre siècle d'affranchissement, pour ne fouiller qu'au cercueil du moyen âge, à moins que ce ne fût pour mesurer et peser les chaînes dont les hauts barons accablaient les pauvres serfs, nos aïeux. Peut-être avais-je tort, après tout. C'est lorsqu'à travers l'Atlantique il croyait voguer vers l'Asie, berceau de l'ancien monde, que Colomb rencontra un monde nouveau. Courage donc, jeunes gens! il y a de la raison dans votre audace; mais, puisque vous avez l'avenir pour vous, montrez un peu moins d'impatience contre la génération qui vous a précédés, et qui marche encore à votre tête par rang d'âge. Elle a été riche aussi en grands talents, et tous se sont plus ou moins consacrés aux progrès des libertés dont les fruits ne mûriront guère que pour vous. C'est du milieu des combats à mort de la tribune, au bruit des longues et sanglantes ba-

tailles; dans les douleurs de l'exil; au pied des échafauds, que, par de brillants et nombreux succès, ils ont entretenu le culte des Muses, et qu'ils ont dit à la barbarie: Tu n'iras pas plus loin. Et vous le savez; elle ne s'arrête que devant la gloire.

Quant à moi qui, jusqu'à présent, n'ai eu qu'à me louer de la jeunesse, je n'attendrai pas qu'elle me crie: Arrière, bon homme! laisse-nous passer. Ce que l'ingrate pourrait faire avant peu. Je sors de la lice pendant que j'ai encore la force de m'en éloigner. Trop souvent au soir de la vie nous nous laissons surprendre par le sommeil sur la chaise où il vient nous clouer. Mieux vaudrait aller l'attendre au lit, dont alors on a si grand besoin. Je me hâte de gagner le mien, quoiqu'il soit un peu dur.

Quoi! vous ne ferez plus de chansons? Je ne promets pas cela; entendons-nous, de grace. Je

promets de n'en pas publier davantage. Aux joies du travail succèdent les dégoûts du besoin de vivre; bon gré mal gré, il faut trafiquer de la Muse: le commerce m'ennuie; je me retire. Mon ambition n'a jamais été à plus d'un morceau de pain pour mes vieux jours: elle est satisfaite, bien que je ne sois pas même électeur, et que je ne puisse espérer jamais l'honneur d'être éligible, en dépit de la révolution de Juillet, à qui je n'en veux pas pour cela. A ne faire des chansons que pour vous, dira-t-on, le dégoût vous prendra bien vite. Eh! ne puis-je faire autre chose que des couplets pour ma fête? Je n'ai pas renoncé à être utile. Dans la retraite où je vais me confiner, les souvenirs se presseront en foule. Ce sont les bonnes fortunes d'un vieillard. Notre époque, agitée par tant de passions extrêmes, ne transmettra que peu de jugements équitables.

sur les contemporains qui occupent ou ont occupé la scène, qui ont soufflé les acteurs ou encombré les coulisses. J'ai connu un grand nombre d'hommes qui ont marqué depuis vingt ans; sur presque tous ceux que je n'ai pas vus ou que je n'ai fait qu'entrevoir, ma mémoire a recueilli quantité de faits plus ou moins caractéristiques. Je veux faire une espèce de Dictionnaire historique, où, sous chaque nom de nos notabilités politiques et littéraires, jeunes ou vieilles, viendront se classer mes nombreux souvenirs et les jugements que je me permettrai de porter ou que j'emprunterai aux autorités compétentes. Ce travail peu fatigant, qui n'exige ni des connaissances profondes, ni le talent de prosateur, remplira le reste de ma vie. Je jouirai du plaisir de rectifier bien des erreurs et des calomnies qu'enfante toujours une lutte envenimée; car

ce n'est pas dans un esprit de dénigrement, on le conçoit, que j'ai formé ce projet. Dans une cinquantaine d'années, ceux qui voudront écrire l'histoire de ces jours féconds en événements, n'auront à consulter, je le crains bien, que des documents entachés de partialité. Les notes que je laisserai à ma mort pourront inspirer quelque confiance, même dans ce qu'elles auront de sévère, car je ne prétends pas n'être qu'un panégyriste. Les historiens savent tant de choses, qu'ils sauront sans doute alors que j'ai eu peu à me plaindre des hommes, même des hommes puissants; que si je n'ai rien été, c'est comme d'autres sont quelque chose, je veux dire en me donnant de la peine pour cela; ils n'auront donc pas à me ranger au nombre des gens désappointés et chagrins. Ils sauront peut-être aussi que j'ai joui de la réputation d'observateur assez atten-

tif, assez exact, assez pénétrant, et qu'enfin je m'en suis toujours plutôt pris à la faiblesse des hommes qu'à leur mauvais vouloir du mal que j'ai pu voir faire dans mon temps. Des matériaux recueillis dans cet esprit manquent trop souvent pour que les historiens à venir ne tirent pas bon parti de ceux que je laisserai. La France un jour pourra m'en savoir gré. Qui sait si ce n'est pas à cet ouvrage de ma vieillesse que mon nom devra de me survivre? Il serait plaisant que la postérité dît: Le judicieux, le grave Béranger! Pourquoi pas?

Mais voici bien des pages à la suite les unes des autres, sans trop de logique, ni sur-tout de nécessité. Se douterait-on, à la longueur de cette préface, que j'ai toujours redouté d'entretenir le public de moi, autrement qu'en chansons? Je crains bien d'avoir abusé étrangement du privilége que donne l'instant des

adieux : il me reste pourtant encore une dette de cœur à acquitter.

Au risque d'avoir l'air de solliciter pour mes nouvelles chansons l'indulgence des journaux, mise par moi si souvent à l'épreuve, je dois témoigner ma reconnaissance à leurs rédacteurs, pour l'appui qu'ils m'ont prêté dans mes petites guerres avec le pouvoir. Ceux de mon opinion ont plus d'une fois bravé les ciseaux de la censure et les ongles de la main de justice pour venir à mon secours dans les moments périlleux. Nul doute que sans eux on ne m'eût fait payer plus chèrement la témérité de mes attaques. Je ne suis point de ceux qui oublient les obligations qu'ils ont à la presse périodique.

Je me fais un devoir d'ajouter que même les journaux de l'opinion la plus opposée à la mienne, tout en repoussant l'hostilité de mes

principes, m'ont paru presque toujours garder la mesure qu'un homme convaincu a droit d'attendre de ses adversaires, sur-tout quand il ne s'en prend qu'à ceux qui sont en position de se venger.

J'attribue cette bienveillance si générale à l'empire qu'exerce en France le genre auquel je me suis exclusivement livré. Cela seul suffirait pour m'ôter toute envie d'accoler jamais aucun autre titre à celui de chansonnier, qui m'a rendu cher à mes concitoyens.

Après avoir lu cette préface remarquable, où Béranger a développé avec tant de franchise ses idées sur l'art, et ses sentiments sur la politique, une courte notice du petit nombre d'événements qui ont rempli sa vie doit suffire pour faire connaître suffisamment le poëte. Ses *actes* sont ses chansons, actes hardis, prolongés, féconds en résultats, plus que la majeure partie des harangues de tribune, plus même que bien des combats qui ont fait la gloire de quelques généraux. Mais dans une édition, monument destiné à la postérité, l'éditeur a pensé qu'on verrait aussi avec intérêt la reproduction des jugements que les contemporains ont portés sur le génie expansif et original de Béranger. Divers par la forme, ces jugements s'accordent tous à rendre hommage à l'influence, pour ainsi dire électrique, qu'il a exercée sur les masses populaires.



NOTICE.

Béranger est né à Paris le 19 août 1780, chez un tailleur, *son pauvre et vieux grand-père*. Les prénoms qu'il reçut à sa naissance sont ceux de Pierre-Jean; noms d'apôtres, noms de bon augure pour un homme qui devait avoir aussi une mission à remplir. Son père et sa mère, à ce qu'il semble, eurent peu d'influence sur son éducation. Son père, né à Flamicour, près de Péronne, homme vif, spirituel, d'une imagination entreprenante et active, aspira constamment, dans le cours d'une vie pleine d'aventures, à une condition plus relevée que celle dont il était sorti. Il n'eût pas tenu à lui que son fils ne vît dans la particule nobiliaire *de*, qui précédait son nom, la trace d'une ancienne distinction; mais Béranger, trop fier pour avoir de ces petites vanités, s'est toujours reconnu *vilain et très vilain*. Ce fut à ses grands parents paternels et maternels

que notre jeune homme dut ses premiers principes et ses premières impulsions.

Il resta à Paris, rue Montorgueil, chez son grand-père le tailleur, jusqu'à l'âge de neuf ans; témoin de la prise de la Bastille, quarante années plus tard, en 1829, il en célébrait le palpitant souvenir sous les barreaux de la Force. Peu de temps après cette belle journée, il quitta Paris pour Péronne, où il fut confié à une tante paternelle, qui tenait une auberge dans un des faubourgs: cette respectable femme, maintenant octogénaire, est pour quelque chose dans une gloire qu'elle a préparée et dont elle apprécie la grandeur. C'est chez elle et sous ses yeux que l'enfant sortit de son ignorance, en lisant le *Télémaque* et quelques volumes de Racine et de Voltaire qu'elle avait parmi ses livres. Aux vers du plus religieux de nos poëtes et à ceux du plus moqueur de nos philosophes, sa tante, bonne et pieuse, joignait d'excellents avertissements de morale, des conseils d'une fervente dévotion. Néanmoins, déja à cette époque son génie libre, sceptique et malin, se trahissait par des saillies involontaires. Ainsi, à l'âge de douze ans, ayant été

atteint d'un coup de tonnerre au seuil même de sa maison, ses premières paroles à sa tante en sortant de la complète paralysie dont la foudre l'avait frappé, furent celles-ci: « Eh bien! à quoi sert donc ton eau bé« nite? » Malicieux reproche à cette excellente femme, qu'il avait vue, au commencement de l'orage, asperger d'eau bénite toute la maison.

Dans ce même temps, les ardentes strophes de la *Marseillaise*, le canon des remparts célébrant la délivrance de Toulon, arrachaient des larmes au jeune Béranger. A quatorze ans, il entra en apprentissage dans l'imprimerie de M. Laisné, où il commença à apprendre les premières règles de l'orthographe et de la langue. Mais sa véritable école, celle qui contribua le plus aux développements de son intelligence et de ses sentiments moraux, ce fut l'*école primaire* fondée à Péronne par M. Ballue de Bellanglise, ancien député à l'assemblée législative. Dans son enthousiasme pour Jean-Jacques, ce représentant avait imaginé un institut d'enfants d'après les maximes du citoyen-philosophe: l'institut de Péronne offrait à-la-fois l'image d'un club et celle d'un camp; les enfants y portaient le costume

militaire; à chaque événement public, ils nommaient des députations, prononçaient des discours, votaient des adresses: on écrivait au citoyen Robespierre ou au citoyen Tallien. Le jeune Béranger était l'orateur, le rédacteur habituel et le plus influent. Ces exercices, en éveillant son goût, en formant son style, en étendant ses notions d'histoire et de géographie, avaient en outre l'avantage d'appliquer de bonne heure ses facultés à l'étude de la chose publique, et fiançaient en quelque sorte son jeune cœur à la patrie. Mais, dans cette éducation toute citoyenne, on n'enseignait pas le latin; Béranger ne l'apprit donc pas.

Cette omission dans l'instruction du futur poëte ne fut pas aussi importante que les préjugés que nous rapportons des colléges pourraient nous le faire croire. Un des hommes qui ont le plus cultivé la littérature latine, un professeur qui s'est occupé avec amour des études classiques, rend, sous ce rapport, une complète justice à Béranger. C'est le fond et non la forme qu'il faut étudier: la liqueur seule donne du parfum au vase; la pensée est une, immuable, éternelle: la forme varie de peuple à peuple et souvent d'homme à homme.

« Béranger, dit M. Tissot, a toujours affirmé qu'il ne savait pas les langues classiques : on ne peut guère douter de ce que dit un homme de ce caractère ; cependant, après avoir lu un certain nombre de ses belles chansons, qui respirent tout le parfum de la poésie antique, on éprouve bien de la peine à se défendre de l'incrédulité. Mais si Béranger n'a lu ni Homère, ni Virgile, ni Horace et leurs pareils dans leur propre idiome, il n'en a pas moins fait de ces auteurs une étude approfondie, qui éclate par ses jugements sur eux, et surtout par sa manière de composer et d'écrire : on dirait qu'en se pénétrant de leur substance il a deviné le caractère et les formes de leur style, réfléchi par celui de nos grands écrivains, qu'il a tant étudiés dans un travail continuel de sa tête méditative. Béranger, qui ne les copie jamais, doit beaucoup à Montaigne, à Molière, et à notre fabuliste. »

A dix-sept ans, muni d'un premier fonds de connaissances et des bonnes instructions morales de sa tante, Béranger revint à Paris auprès de son père. Vers dix-huit ans, pour la première fois l'idée de faire des vers se glissa dans sa tête, sans doute à l'occasion de

quelques représentations théâtrales auxquelles il assistait. La comédie fut son premier rêve : il en ébaucha une, intitulée *les Hermaphrodites*, où il raillait les hommes fats et efféminés, les femmes ambitieuses et intrigantes. Mais, ayant lu avec soin Molière, il renonça, par respect pour ce grand maître, à un genre d'une si accablante difficulté. Molière et La Fontaine étaient alors ses auteurs favoris ; il étudiait leurs moindres détails d'observation, de vers, de style, et arrivait par eux à deviner, à sentir, à apprécier son propre talent.

Ses premiers essais dramatiques ne lui furent pas inutiles ; il leur doit peut-être d'avoir introduit dans ses chansons quelque chose de la forme du drame. Renonçant au théâtre, le genre satirique occupa un moment son esprit ; mais il lui répugna, comme âcre et odieux. Alors, pour satisfaire à son besoin de travail et de poésie, il prit la grande et solennelle détermination de composer un poëme épique : *Clovis* fut le héros qu'il choisit. Le soin de préparer ses matériaux, d'approfondir les caractères de ses personnages, de mûrir ses combinaisons principales, devait l'occuper

plusieurs années; quant à l'exécution, proprement dite, il l'ajournait jusqu'à l'époque où il aurait trente ans.

Cependant sa position malheureuse contrastait amèrement avec ses grandioses perspectives. Après dix-huit mois d'aisance et de prospérité, il connaissait le dénûment et la misère; de rudes années d'épreuves commençaient pour le jeune homme. Alors, voulant transporter la poésie, de sa pensée dans sa vie, il songea un moment à l'existence active, aux voyages, à l'expatriation sur cette terre d'Égypte, qui était encore au pouvoir de nos soldats: un membre de la grande expédition, revenu en France, désenchanté de l'Orient, le détourna de ce projet.

La jeunesse, avec toute sa puissance d'illusion et de tendresse, avec cette gaîté naturelle qui en forme le plus bel apanage et dont notre poëte avait reçu du ciel une si heureuse mesure, l'espoir, la confiance, la bonne opinion de soi-même, toutes ces ressources intérieures qui ne manquent jamais aux jeunes gens, triomphèrent de l'adversité, et la période nécessiteuse que Béranger était forcé de traverser, brilla bientôt à ses yeux de mille

graces : ce fut le temps où il se mêla de plus près à toutes les classes et à toutes les conditions populaires, où, dépouillant sans retour le factice et le convenu de la société, il imposa à ses besoins des limites étroites qu'ils n'ont plus franchies, trouvant moyen d'y laisser place pour les naïves jouissances. Ce fut le temps enfin du *Grenier*, des amis joyeux, de la *reprise* au revers du *vieil habit*; l'aurore du règne de Lisette, de cette Lisette, infidèle et tendre comme Manon et aimée comme elle, et dont il a dit plus tard, en écrivant à une amie : « Si « vous m'aviez donné à deviner quel vers vous avait « choquée dans le *Grenier*,

« J'ai su depuis qui payait sa toilette.

« je vous l'aurais dit. Ah ! ma chère amie, que nous « entendons l'amour différemment ! à vingt ans, j'étais « à cet égard comme je suis aujourd'hui. Vous avez « donc une bien mauvaise idée de cette pauvre « Lisette ? Elle était cependant si bonne fille ! si folle, « si jolie ! je dois même dire si tendre ! Eh quoi ! « parcequ'elle avait une espèce de mari qui prenait « soin de sa garde-robe, vous vous fâchez contre « elle ! vous n'en auriez pas eu le courage si vous

« l'aviez vue alors. Elle se mettait avec tant de goût, « et tout lui allait si bien! D'ailleurs elle n'eût pas « mieux demandé que de tenir de moi ce qu'elle « était obligée d'acheter d'un autre. Mais comment « faire? moi, j'étais si pauvre! la plus petite partie de « plaisir me forçait à vivre de panade pendant huit « jours, que je faisais moi-même tout en entassant « rime sur rime, et plein de l'espoir d'une gloire future. « Rien qu'en vous parlant de cette riante époque de ma « vie, où sans appui, sans pain assuré, sans instruc- « tion, je me rêvais un avenir sans négliger les plaisirs « du présent, nos yeux se mouillent de larmes invo- « lontaires. Oh! que la jeunesse est une belle chose, puis- « qu'elle peut répandre du charme jusque sur la vieil- « lesse, cet âge si déshérité et si pauvre! Employez « bien ce qui vous en reste, ma chère amie. Aimez, et « laissez-vous aimer. J'ai bien connu ce bonheur; c'est « le plus grand de la vie. »

Cette époque de lutte continue contre la pauvreté et contre ses obstacles pour l'avenir, plus grands que ses atteintes au temps présent, fut néanmoins suivie d'une espèce de découragement, dont un bienfait,

digne et inespéré, vint heureusement tirer le poëte. Le frère du Premier Consul, M. Lucien Bonaparte, l'accueillit avec intérêt et lui accorda une généreuse protection : Béranger, dans la *dédicace* de ses dernières chansons, nous racontera lui-même ce grand événement de sa jeunesse.

Dans cet âge si plein de vie, que le présent, quelque rempli qu'il soit, ne suffit pas à l'ardeur de l'imagination, à la satisfaction de la pensée; dans cet âge où l'avenir est un besoin, ce qui, après l'amour, préoccupait le plus Béranger, c'était la gloire littéraire. Le patriotisme de son adolescence ne l'avait pas abandonné; mais ses sentiments ne se tournaient qu'avec réserve vers l'homme de génie qui touchait déja à l'Empire. C'est un rapprochement curieux à faire, parmi tant d'autres, entre Paul-Louis Courrier et Béranger, que ce peu de goût pour les jeux désastreux du conquérant.

L'influence des ouvrages de M. de Chateaubriand sur le jeune Béranger fut prompte et vive. Son admiration est restée fidèle à ce beau génie, dont les inspirations religieuses firent revivre en lui quelques uns

des germes que sa bonne tante de Péronne y avait semés : l'auteur du *Génie du Christianisme* fit connaître à Béranger les grandeurs simples et sévères du goût antique, les beautés de la *Bible* et d'Homère, lorsque dans l'âge de rêves épiques, attendant l'heure d'aborder son *Clovis*, le chantre futur des *Clés du Paradis* et du *Concordat* de 1817, traitait en dithyrambe *le Déluge, le Jugement dernier, le Rétablissement du culte.* Quarante vers alexandrins, intitulés *Méditation*, qu'il composa en 1802, sont empreints d'une haute gravité religieuse : Béranger cherchait alors à faire contraste avec la manière factice de Delille dans son poëme de *la Pitié*. Nous allons citer ces vers qui sont imprimés dans quelques anciens almanachs.

Nos grandeurs, nos revers ne sont point notre ouvrage,
Dieu seul mène à son gré notre aveugle courage.
Sans honte succombez, triomphez sans orgueil,
Vous mortels qu'il plaça sur un pompeux écueil.
Des hommes étaient nés pour le trône du monde,
Huit siècles l'assuraient à leur race féconde :
Dieu dit; soudain aux yeux de cent peuples surpris
Et ce trône et ces rois confondent leurs débris.
Les uns sont égorgés, les autres en partage
Portent au lieu de sceptre un bâton de voyage,

Exilés, et contraints, sous le poids des rebuts,
D'errer dans l'univers qui ne les connaît plus.
Spectateur ignoré de ce désastre immense,
Un homme enfin, sortant de l'ombre et de l'enfance,
Paraît. Toute la terre, à ses coups éclatants,
Croit dès le premier jour l'avoir connu long-temps.
Il combat, il subjugue, il renverse, il élève;
Tout ce qu'il veut de grand, sa fortune l'achève.
Nous voyons, lorsqu'à peine on connaît ses desseins,
Les peuples étonnés tomber entre ses mains.
Alors son bras puissant apaisant la victoire
Soutient le monde entier qu'ébranlait tant de gloire.
Le Très-Haut l'ordonnait. Où sont les vains mortels
Qui s'opposaient au cours des arrêts éternels?
Faibles enfants qu'un char écrasa sur la pierre,
Voilà leurs corps sanglants restés dans la poussière.
Au milieu des tombeaux, qu'environnait la nuit,
Ainsi je méditais par leur silence instruit.
Les fils viennent ici se réunir aux pères
Qu'ils n'y retrouvent plus, qu'ils y portaient naguères,
Disais-je, quand l'éclat des premiers feux du jour
Vint du chant des oiseaux ranimer ce séjour.
Le soleil voit, du haut des voûtes éternelles,
Passer dans les palais des familles nouvelles;
Familles et palais il verra tout périr!
Il a vu mourir tout, tout renaître et mourir,
Vu des hommes, produits de la cendre des hommes;
Et, lugubre flambeau du sépulcre où nous sommes,
Lui-même, à ce long deuil, fatigué d'avoir lui,
S'éteindra devant Dieu, comme nous devant lui.

Ce goût de Béranger pour le simple et le réel se développa dans un poëme idyllique en quatre chants, intitulé *le Pèlerinage*, où il s'attacha à reproduire les mœurs pastorales, modernes et chrétiennes : l'époque choisie était le seizième siècle, et toute locution mythologique en était soigneusement bannie. Sans affirmer que l'auteur ait réussi à faire un tout suffisamment intéressant et neuf, on ne peut s'empêcher de rendre justice à l'intention générale et parfois au bonheur avec lequel les détails sont enchâssés.

Voici quelques vers de son épilogue. On ne peut, certes, refuser l'expression juste et poétique. La pensée de regret que Béranger y laisse percer est naïve et touchante. Un poëte qui, à vingt-deux ans, éprouve une telle défiance de soi-même et qui l'exprime avec autant de bonheur, ne doit pas désespérer de l'avenir.

Pourquoi faut-il, dans un siècle de gloire,
Mes vers et moi, que nous mourions obscurs !
Jamais, hélas ! d'une noble harmonie,
L'antiquité ne m'apprit les secrets.
L'instruction, nourrice du génie,
De son lait pur ne m'abreuva jamais.
Que demander à qui n'eût point de maître ?

Du malheur seul les leçons m'ont formé,
Et ces épis que mon printemps vit naître
Sont ceux d'un champ où ne fut rien semé.

Plus loin, s'adressant à M. Lucien Bonaparte, qui était alors en exil à Rome, l'auteur terminait ainsi :

Vous qui vivez dans le séjour antique
Où triomphaient les rois de l'univers ;
Que reste-t-il de leur pompe héroïque ?
De vains débris et des tombeaux déserts.
Là, pour les grands quelle leçon profonde !
Ah ! puissiez-vous, attentif à ma voix,
Plein des vertus que le calme féconde,
Aimer les champs, la retraite et les bois !
Oui, fier du sort dont vous avez fait choix,
Restez, restez, malgré les vœux du monde,
Libre de l'or qui pèse au front des rois.

Un académicien - poëte, à qui Béranger, encore inconnu, parlait un jour de ses Idylles et du soin qu'il y prenait de nommer chaque objet par son nom et sans le secours de la fable, lui objectait : « Mais, la « *mer*, par exemple, la *mer;* comment direz-vous ? « — Je dirai tout simplement la mer. — Eh quoi ! « Neptune, Téthys, Amphitrite, Nérée, de gaieté de « cœur vous retranchez tout cela ? — Tout cela. » L'académicien n'y pouvait croire. Comment admettre, en

effet, qu'il fût possible de composer un poëme moderne sans le secours des dieux de l'antiquité!

Vers cette époque, recommandé à Landon, éditeur des *Annales du Musée*, Béranger fut employé un ou deux ans (1805-1806) à la rédaction du texte de cet ouvrage. Voulant connaître tout ce qu'il a pu écrire, nous avons lu avec attention les cinq volumes qui forment ces deux années, et dont la rédaction générale est très supérieure à celle des autres volumes de la collection. Quoique ses articles ne soient pas signés, nous avons cru les reconnaître sûrement à une certaine précision pittoresque dans les descriptions, à la vivacité des couleurs dans quelques passages, à une appréciation naïve et sentie des beautés naturelles de certains tableaux; enfin et sur-tout au soin que l'auteur a pris de faire ressortir les vues morales, les pensées profondes, les émotions de sentiment qui ont pu inspirer les peintres dont il a examiné les ouvrages.

Grace à l'appui de M. Arnault, Béranger entra, en qualité de commis-expéditionnaire, dans les bureaux de l'Université, où il resta douze ans. Ses appointements ne s'élevèrent jamais au-delà de deux mille

francs ; mais cette somme modique suffisait à ses besoins et il ne sollicita aucun avancement. Gardant pour lui ses pensées et son intelligence, il ne voulait donner que son temps et sa main, comme Jean-Jacques quand il copiait de la musique. Béranger ne perdit cette place qu'en 1821. En 1815, lors de la publication de son premier recueil, on l'avait prévenu qu'il prît garde de recommencer, parcequ'on serait, à regret, contraint de sacrifier une autre fois *Bacchante*, *Gaudriole*, *Frétillon* et *Demoiselles*, au décorum universitaire. On l'aurait fait dès-lors, mais on croyait encore devoir quelque ménagement à l'auteur du *Roi d'Yvetot.* En 1821, quand Béranger récidiva son opposition politique, il se rappela l'avertissement ministériel, et du jour de la publication de son second recueil, il ne reparut plus à son bureau, et le ministère lui fit signifier sa démission.

Béranger, à l'Université (de 1809 à 1814), continua avec lenteur ses essais silencieux. Il songeait encore à travailler pour le théâtre, mais ce n'était plus par goût comme autrefois. Chaque jour d'ailleurs le plaisir qu'il trouvait à formuler ses pensées en chansons

l'emportait sur ses autres desseins. De tout temps la chanson avait été pour lui un amusement. Il la faisait alors, dit-il, avec une facilité qu'il n'a plus retrouvée depuis, ou peut-être, en d'autres termes, avec une négligence qu'il ne s'est plus permise. Souvent rencontrant dans la rue Désaugiers qu'il connaissait sans en être connu, il s'était dit tout bas : « Va, j'en ferais « aussi bien que toi, des chansons, si je voulais, n'é- « taient mes poëmes. » Bientôt pourtant *les Gueux, les Infidélités de Lisette*, petits chefs-d'œuvre de rhythme et de verve, qui échappèrent à son génie comme les grains vermeils de la grenade qui fait explosion, enlevèrent à ses poëmes une partie de leur attrait. Il fut reçu au Caveau en 1813, et là, condamné comme ses confrères à payer son écot en couplets, il y porta sa curiosité sceptique, son imagination active, son style coloré et vrai, sa versification savante, son riche vocabulaire. Mais pendant long-temps encore il n'osa confier au refrain que sa gaieté et ses sens. C'était un esquif trop frêle, pour risquer d'autres sentiments plus précieux. Bon convive, véritable enfant de la joie, camarade loyal et gai, il fut le vain-

queur facile de l'excellent Désaugiers, qui ne s'en inquiétait guère, et il atteignait bientôt au sublime délirant des sens, de l'ivresse et de la folie. *La Bacchante*, *la Grande Orgie*, sont ses chefs-d'œuvre d'alors. Mais le poëte tenait encore à part toutes ses arrière-pensées de patriotisme, de sensibilité et de religion, tant de germes tendrement couvés, qu'une fausse honte peut-être refoulait bien avant dans son cœur. Béranger devait être le chantre consécrateur des vaincus et des morts, le barde des héros modernes; mais il fallait Waterloo, pour qu'il osât obéir à son inspiration. Dans ce temps de doute ironique et de folle gaîté, où son esprit se ployait presque sous le joug de ses caustiques camarades, ses convictions intimes, son indépendance politique, restaient inébranlables. Il refusa, dans les cent-jours, naturellement et sans se croire un Brutus, les fonctions lucratives de censeur.

Béranger, dans ses études sur les sentiments qui éveillent l'harmonie intérieure dans l'ame humaine, avait remarqué bien des fois la disposition mélancolique des hommes réunis en grand nombre, et en avait conçu l'i-

dée de la chanson doucement sérieuse, à l'usage du pauvre, de l'affligé, du peuple enfin. Timide encore dans l'exécution de ses propres pensées, avant de céder à son inspiration il se sondait scrupuleusement, et il hésitait. Il avait bien glissé çà et là, dans ses chansons les plus applaudies, quelque couplet tendre et grave. *Si j'étais petit oiseau* avait obtenu un succès unanime; son triomphe décisif fut le *Dieu des bonnes gens*. Un jour il dînait chez M. Étienne, auteur comique, habile écrivain, qui a eu l'art de se montrer aussi spirituel dans sa conduite que dans ses œuvres, sous la République, sous l'Empire et sous la Restauration. La compagnie était nombreuse; au dessert, selon l'usage, on pressa Béranger de chanter. Il commença d'une voix un peu tremblante, mais l'applaudissement fut immense, et le poëte vit en cet instant tomber la barrière qu'il redoutait; il comprit qu'il pouvait être tout à-fait lui-même, et rester simple chansonnier. Dès lors il s'est noblement obstiné à n'être que cela littérairement et politiquement. Un goût fin, un tact chatouilleux, une probité haute, l'ont constamment dirigé dans ses nombreux et invincibles refus. Place

dans les bureaux de M. Laffitte, fauteuil à l'Académie, invitation à la cour, rien ne l'a tenté; le même sentiment de convenance et de dignité l'a inspiré. Il a compris son rôle de chantre populaire, et s'y est tenu.

Et en effet, du moment que Béranger pouvait développer en chansons sa pensée tout entière, que lui fallait-il de mieux? Ce genre nouveau, c'était l'accomplissement de son rêve: le monde, la vie, et leur infinie diversité; pas d'étiquette apprise, pas de poétique obligée, et tout le dictionnaire. D'un autre côté il comprit que plus l'espace s'élargissait devant lui, moins il avait à se relâcher des sévérités du rhythme. Le refrain, c'était l'ame des chansons de Panard, de Collé, de Gallet, de Gouffé, de Désaugiers lui-même, et de ses amis du Caveau. Chez Béranger, la pensée, le sentiment inspirateur dominaient. Le refrain n'en devait être qu'une étincelle vive et éblouissante. Ses éclairs réguliers revenant à des temps fixes, étaient un mouvement, une gêne sans doute, un coup de sonnette ou de cordon, inattendu, brusque et saccadé, qui arrêtait à court l'essor du chansonnier.

Néanmoins Béranger comprit à merveille que dans une langue aussi peu rhythmique que la nôtre, le refrain était l'indispensable véhicule du chant, le frère de la rime, la rime de l'air, le seul anneau qui permît d'enchaîner encore la poésie aux lèvres des hommes. Il vit de plus que, pour être entendu du peuple auquel, de toute nécessité, beaucoup de détails échappent, il fallait un cadre vivant, une image où la pensée fût en relief, un petit drame en un mot : de là, tant de vives conceptions si artistement achevées, tant de compositions exquises, non moins actives et parlantes que les plus jolies fables de La Fontaine. Béranger se chante dans les ateliers, dans les campagnes, au cabaret, à la guinguette, par-tout, quoi qu'en aient prétendu d'ingénieux contradicteurs, qui auraient voulu faire de M. de Béranger un bel esprit de salon, un poëte d'étude et d'apprêt; c'est au contraire l'homme de sa réputation, le chansonnier populaire de nos quinze dernières années, populaire bien autrement que Désaugiers, qu'on lui a opposé sans raison, et qui réussit mieux peut-être auprès des gastronomes. Béranger est le poëte du peuple.

Et cela est tellement vrai que, seul de tous les auteurs contemporains, il aurait pu, en quelque sorte, se passer du secours de l'imprimerie. Quand son premier recueil fut imprimé, le public chantant n'y apprit rien qu'il ne sût à l'avance. Il en eût été de même pour les suivants ; quelques copies distribuées de main en main auraient suffi ; la tradition vivante, l'harmonieuse clameur l'aurait soutenu et sauvé, comme on le rapporte des premiers rapsodes de l'antiquité. Béranger eût vécu dans la mémoire des hommes à la façon d'Homère, vie inconnue à la plupart des poëtes de notre âge, et due (l'inspiration d'ailleurs y aidant) au refrain pour les paroles, au cadre pour l'idée.

« Un jour, au printemps de 1827, autant qu'il m'en souvient [1], Victor Hugo aperçut dans le jardin du Luxembourg M. de Chateaubriand, alors retiré des affaires. L'illustre promeneur était debout, arrêté et comme absorbé devant des enfants qui jouaient à tracer des figures sur le sable d'une allée. Victor Hugo respecta cette contemplation silencieuse, et se con-

[1] M. Sainte-Beuve, *Revue des Deux Mondes*.

tenta d'interpréter de loin tous les rapprochements qui devaient naître, dans cette ame orageuse de René, entre la vanité des grandeurs parcourues, et ces jeux d'enfants sur la poussière. En rentrant, il me raconta ce qu'il venait de voir, et ajouta : « Si j'étais Béranger, « je ferais de cela une chanson. » Par ce seul mot, Victor Hugo définissait merveilleusement, sans y songer, le petit drame, le cadre indispensable que Béranger anime : qu'on se rappelle *Louis XI* et *l'Orage*.

« Ce cadre voulu, cette forme essentielle et sensible, cette réalisation instantanée de sa chanson, cet éclair qui ne jaillit que quand l'idée, l'image et le refrain se rencontrent, est un ; Béranger l'obtient rarement du premier coup. Il a déja son sujet abstrait, sa matière aveugle et enveloppée; il tourne, il cherche, il attend, les ailes d'or ne sont pas venues. C'est après une incubation, plus ou moins longue, qu'au moment souvent où il n'y vise guère, la nuit sur-tout, dans quelque court réveil, un mot inaperçu jusque-là prend flamme et détermine la vie. Alors, suivant sa locution expressive, il *tient son affaire*, et se rendort. Cette parcelle ignée, en effet, cet esprit pur qui, à peine éclos, se

loge dans une bulle hermétique de cristal que la reine Mab a soufflée, c'est toute sa chanson, c'en est le miroir en raccourci, la brillante *monade*, s'il est permis de parler ce langage philosophique dans l'explication d'un acte de l'ame, qui certes ne le cède à aucun en profondeur. Le poëte mettra ensuite autant de temps qu'il voudra à la confection extérieure, à la rime, à la lime, peu importe; il y mettrait deux mois ou deux ans, que ce serait aussi vif que le premier jour : car encore une fois, comme il le dit, il *tient son affaire.* »

Le fait le plus remarquable de la vie privée de Béranger, c'est son amitié avec Manuel. Il l'avait connu en 1815, et dès-lors tous les deux s'unirent étroitement. Béranger appréciait chez le *vétéran d'Arcole* l'intelligence ferme et lucide, les sentiments chauds et droits, la franchise sans rien de factice, le naturel sans aucun effort : *bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.* Sa noble amitié conserve la mémoire de Manuel. Dans un temps où tant de tribuns parvenus ont menti aux serments que leurs lévres avaient jurés, quand la maladie des honneurs et du pouvoir a infecté la plupart des hommes de la liberté, si quelque chose peut faire

penser que Manuel, s'il eût vécu, serait resté *peuple*, et eût résisté à la contagion, c'est que Béranger l'a jugé ainsi.

Notre poëte a expliqué comment les trois journées de Juillet le trouvèrent disposé à la révolution de 1830, et quelles raisons l'ont empêché de se rendre complice des actes qui s'en sont suivis. Nous ne pouvons que renvoyer nos lecteurs à ce qu'il a écrit lui-même à ce sujet.

Ses œuvres ont été publiées successivement en cinq recueils; le premier à la fin de 1815, le second à la fin de 1821, le troisième en 1825, le quatrième en 1828, et le cinquième en 1833. Le premier, qui était plus égrillard et gai que politique; le troisième, qui parut sous le ministère spirituellement machiavélique de M. de Villèle; et le cinquième que cette année a vu mettre au jour, n'ont encouru aucun procès. Le recueil de 1821, attaqué par M. de Marchangy, et défendu par M. Dupin aîné, valut à l'auteur trois mois de prison; celui de 1828, incriminé par M. de Champanhet (sous le ministère Martignac), et défendu par M. Barthe, le fit condamner à neuf mois

de captivité. C'est tout ce qu'il y a à dire sur le *matériel* de ses ouvrages. Pendant que le poëte était retenu derrière les barreaux d'une prison, ses chansons, répétées dans tous les hameaux, narguaient les susceptibilités du pouvoir, et rappelaient au peuple que ses défenseurs désintéressés et ses véritables organes n'habitent pas les hôtels et les palais.

OPINIONS
DES CONTEMPORAINS SUR BÉRANGER.

Peu de personnes savent se connaître: c'est une bonne fortune que de trouver une juste appréciation d'un homme de talent faite par lui-même.

« Il y a dans mon organisation, écrivait Béranger à « une femme de ses amies, quelque chose de singulier « que je voudrais pouvoir vous expliquer. J'ai une « existence intérieure qui se refuse souvent à se ré- « pandre au-dehors. Il y a de l'ours au fond de tout « cela; quand on veut forcer ma tanière, je m'épou- « vante, et je pousse des hurlements. Et vous, vous « curieuse de tout voir, de tout connaître, vous y allez « avec un long bâton, et deci et delà! et puis allons! « et puis encore! mon ours se met en défense, donne « des coups de museau, crie, et vous ne vous infor- « mez même pas si la pauvre bête est blessée. Il est

« vrai que vous y attrapez des égratignures, mais « vous êtes heureuse d'en être quitte à si bon marché; « bien d'autres que vous ne s'en tireraient pas ainsi. « Tout en me blâmant, convenez du moins que si je « n'étais pas fabriqué ainsi, il me serait impossible « d'aller dans le monde où je me laisse entraîner, sans « y perdre de ma force naturelle, de mon instinct, de « mes mœurs particulières, à qui je dois peut-être ce « talent qui vous plaît encore sous un autre ciel, et « auprès des tombeaux de tant de grands hommes. »

Une autre fois il écrit : « Oui, je suis bien vieux : « une lutte longue et fatigante contre le sort, la né« cessité de réfléchir constamment, de premières dis« positions profondément mélancoliques, m'ont vieilli « de bonne heure. Je sens encore vivement; mais ma « raison se tient toujours au-dessus de mes émotions « pour les amortir ou pour les faire tourner unique« ment au profit de mon faible talent. Parfois cette « manière d'être m'inspire du dégoût; je voudrais « m'en choisir une autre; mais les habitudes sont pri« ses, je me trouve gauche dans mes tentatives, et je « ris de mes inutiles efforts. Le limaçon rentre dans

« sa coquille. Pourrez-vous le faire voyager? j'en « doute, malgré les invitations que vous êtes chargée, « dites-vous, de me transmettre, et les fêtes que vous « me promettez en Italie. Si, en effet, les philosophes « et les poëtes qui composent votre cour pensent quel- « que bien de moi, dites-leur que plus j'en suis sur- « pris, plus j'y suis sensible. Le suffrage ne me plairait « pas parcequ'il vient de loin, mais parcequ'il vient « d'une terre vers laquelle j'ai souvent tourné des re- « gards d'amour, et à laquelle j'ai toujours souhaité « un meilleur destin; elle a celui du Tasse : le génie « et le malheur, la gloire et la captivité. A Florence « vous ne vous en apercevez peut-être pas beaucoup; « mais si vous allez à Rome, si vous parcourez ses « environs, c'est alors sans doute que le malheur de « l'Italie vous déchirera le cœur. J'ai lu les récits de « quelques voyageurs qui m'ont tellement frappé, qu'il « m'a paru étrange qu'à l'aspect de tant de misères on « pût encore être sensible aux merveilles des arts, pom- « peusement étalées dans la capitale de la chrétienté. »

Avant de savoir comment les critiques contempo-

rains ont jugé les ouvrages de Béranger, et après avoir lu quel jugement il porte sur lui-même, nos lecteurs verront sans doute avec plaisir ce qu'on a dit de sa personne, de ses opinions et de son caractère.

« L'amabilité qui vous enchante dans ses écrits se retrouve en lui. Il se plaît à porter sa gaîté dans l'intimité, à descendre, à se délasser, montrant de la bonhomie, disant des folies, parlant de sa jeunesse, de sa manière de travailler, jouissant de sa popularité plus q[illegible] du reste, s'intéressant à toutes les questions du temps. Plus d'une femme belle a recherché cet amant des grisettes, et qui se plaît à vanter, en riant, un autre genre de chansons, d'un genre à lui aussi, mais dont nous ne parlons pas. Quelque chose de bon mais de satirique, de fin et de redoutable, en fait, dans sa coquetterie et son abandon, un homme charmant dont rien ne peut rendre la conversation et l'empire [1]. »

« Sa conversation est prompte, discursive, abondante, également nourrie sur tous les sujets, initiée

[1] Madame Hortense Allart, *Revue de Paris*.

aux mœurs des métiers différents, suppléant au manque de voyages par la pratique assidue de la grande ville; on y reçoit mille traits qui pénètrent avant et se retiennent. On y sent réunis et mélangés le contemporain des conquêtes, le républicain de l'avenir, et le successeur du Parisien Villon. Sa littérature très étendue, très fine, très élaborée, surprend ceux mêmes qui n'ignorent pas de quelles études sérieuses l'artiste consommé a dû partir. Rien de plus mûri, de plus délicat que la variété de ses jugements littéraires, tous individuels et de sa propre façon : c'est un rusé ignorant à la manière de Montaigne. Il ne sait pas le latin assurément; mais, à l'entendre parfois discourir du théâtre, et remonter de Molière, Racine ou Shakspeare aux tragiques de l'antiquité, je suis tenté de croire qu'il sait le grec, qu'il *a été Grec*, comme il le dit dans le *Voyage imaginaire*; tant cet ordre de beauté et de noble harmonie lui est familier. Il pousse même la rancune contre ce pauvre latin qu'il n'entend pas, et que parlait son ancêtre Horace, jusqu'à reprocher avec assez d'irrévérence à notre langue, à notre

poésie, d'avoir été élevées et d'avoir grandi dans le latin; témoin Malherbe et Boileau qui les ont coup sur coup disciplinées en ce sens. Il ajoute méchamment que cet honnête latin a tout perdu, que, sans les lisières de ce Mentor, il nous resterait bien d'autres allures plus libres et cadencées : Courier, en son style d'Amyot, ne marquerait pas mieux ses préférences. On ne s'étonnera point, d'après cela, si les questions agitées, il y a peu d'années, dans la poésie et dans l'art, tout en paraissant fort étrangères au genre et aux préoccupations politiques de Béranger, ne l'ont laissé au fond ni dédaigneux ni indifférent. Spectateur préparé, juge équitable, il a même consenti à se croire partie intéressée dans les débats. La guerre déclarée par l'école nouvelle à la classification des genres lui a paru devoir affranchir le sien de l'infériorité classique, d'où il ne l'avait tiré qu'à la faveur d'un privilége tout personnel [1]. »

« Un des plus grands mérites de Béranger, c'est une puissance rare d'idées générales et de philoso-

[1] M. Sainte-Beuve, *Revue des Deux Mondes*.

phie, qualité éminente qui lui a permis à la fin de sa carrière politique, ou du moins au moment où il prétend la clore, de se juger lui-même avec une mesure et une sûreté de coup d'œil vraiment inouïes ; sa préface et sa dernière chanson, intitulée *Adieu, Chansons!* sont là pour en faire foi. C'est le calme et la profondeur d'une raison si haut placée, qu'elle se défend de la vanité et des illusions personnelles en se prenant à elle-même, tout aussi bien que si elle se prenait à une autre qu'elle.

« Il nous paraît impossible de dire plus ou mieux de Béranger que Béranger ne l'a fait lui-même, sans blesser en rien la plus chatouilleuse modestie. Il a parlé de lui comme il a parlé de ses amis vivants ou morts, et du bienfaiteur qui a soutenu sa jeune muse, avec un tact exquis, et sans rien omettre en sa faveur. Horace, en se décernant l'immortalité, est grossièrement immodeste ; Béranger, en appréciant le rôle politique qu'il a joué, et les services qu'il a rendus au pays et, dans un ordre d'idées, à la littérature, n'est que profondément vrai ; et rien cependant ne manque à son éloge....

« A ces qualités du citoyen et du poëte, joignez un désintéressement qui ne s'est pas un instant démenti, et qui a su résister aux sollicitations de l'amitié et du besoin comme aux séductions de l'amour-propre, et cherchez un homme qui ait mis au service de la cause qui lui était chère, non pas plus de génie, car la nature seule le donne, mais plus de longanimité et l'exemple d'un plus beau caractère. Dans son expression la plus haute et la plus vraie, Béranger est l'homme politique méditant seul et accomplissant seul une œuvre immense et glorieuse, celle d'associer les masses, par la plus magnifique et la plus simple poésie, aux jouissances intellectuelles les plus élevées, et d'entretenir chez tout un peuple, par les enseignements les plus nobles et les plus aimables tout à-la-fois, un perpétuel foyer de souvenirs, de fierté patriotique et d'amour pour les principes impérissables de liberté et fraternité humaines [1]. »

« Dans une préface que Béranger livre au public comme une sorte d'adieu, adieu que le public n'accep-

[1] M. Barthelemy Saint-Hilaire, *Courrier français*.

tera pas, il s'abandonne, pour la première fois, à quelques digressions sur la politique, sur la littérature, sur l'état de la société, sur son art, enfin, qu'il appelle modestement son art de chansonnier. Tous ceux qui ont joui de l'intimité de Béranger savent avec quelle supériorité il traite, dans la conversation, de toutes ces matières. Si Béranger n'était pas l'écrivain le plus populaire de l'époque, ce serait certainement l'un des plus ingénieux, des plus instruits, des plus attachants causeurs qu'on puisse rencontrer dans cette société, qui l'a beaucoup recherché et qu'il a beaucoup fuie, lui préférant tantôt la retraite, tantôt l'amitié de quelques jeunes gens, bons et généreux, enfants de ce peuple dont il est le peintre fidèle et le poëte aimé[1]. »

[1] M. Armand Carrel, *National*.

Arrivons maintenant aux jugements portés sur les ouvrages et sur le talent de Béranger.

« Il n'est pas d'homme politique qui, dans ces quinze dernières années, ait consommé à son œuvre plus de travail, plus de ténacité et plus d'intelligence que Béranger n'en a consacré à la sienne. Il a suivi pas à pas toutes les phases de la conscience nationale, toutes les sympathies, toutes les sensations du peuple, pour les comprendre, les exprimer, et les éclairer en les exprimant. Le despotisme impérial, les ridicules et les hontes de la Restauration, et de sa sœur cadette, hommes et choses, il a tout attaqué, et toujours avec l'approbation du pays souffrant des hommes et des choses que son poëte combattait tantôt par la raillerie, tantôt par le plus brûlant sarcasme. Puis à côté de l'attaque qui tend à renverser un régime odieux, il ne faut pas oublier ce soin si constant, si éclairé, si délicat d'entretenir dans toute leur vivacité ces souvenirs poignants et si profonds des trois couleurs qu'il veut venger d'un lâche oubli, de l'homme prodigieux que le peuple a vu, adoré, et suivi pendant quinze ans, de

ces merveilleux exploits qui ont mené nos héroïques paysans sur tous les champs de bataille de l'Europe; en un mot, de ces souvenirs, gages de tant d'espérances et débris de tant de gloire[1]. »

« Au temps où il était le maître de l'Europe, Napoléon n'a pu obtenir un vers de Béranger ; mais le grand capitaine trahi par la fortune, mais le représentant de la gloire du siècle, mais l'homme de génie qui a enfanté tant de merveilles pour agrandir et honorer notre pays, mais le bienfaiteur, le sauveur des rois, enchaîné par eux sur le rocher de Sainte-Hélène, inspire le plus religieux attachement, la plus éloquente admiration au poëte national. Béranger plaint, chante et regrette Napoléon, tombé avec cette France qu'il avait faite si puissante et si belle ; il associe ensemble ces deux grandes victimes du sort, et les relève de leur malheur par le souvenir de leur commune gloire. Ainsi, en célébrant un héros, Béranger célèbre encore la patrie, et ne court jamais le risque de cette idolâtrie

[1] M. Barthelemy Saint-Hilaire, *Courrier français.*

trop fréquente qui met un homme au-dessus d'une nation, comme Virgile l'a fait pour Auguste aux dépens de Rome....

« Nourri d'indépendance dans le sein de la pauvreté, abreuvé de philosophie par Montaigne, Molière, La Fontaine, Voltaire et Rousseau, Béranger n'a point d'idole, point de fétiche, point de marotte, il ne sait baisser la tête devant aucun préjugé moral, politique, ou littéraire; il ne recule devant aucune vérité. Au lieu de perdre son temps et son génie à essayer de ressusciter le passé, prétention ou faiblesse qui ont égaré plus d'un écrivain habile de nos jours, il adopte les lumières, il reconnaît les bienfaits du présent, et marche vers l'avenir le front levé [1]. »

« Un grand poëte, quelle que soit la forme dans laquelle il enveloppe ses idées, est toujours un écrivain de génie. Pierre de Béranger se plaît à se surnommer le *Chansonnier*, comme Jean de La Fontaine le *Fablier;* il a pris rang parmi nos immortalités populaires. Sa

[1] M. Tissot, *Dictionnaire de la Conversation.*

renommée, déja sans rivale, s'accroîtra encore. Peu de juges aujourd'hui sont capables d'apprécier ce qu'il y a de fini et d'achevé dans ses vers, peu d'oreilles assez délicates pour en savourer l'harmonie. Le travail le plus exquis s'y cache sous le naturel le plus charmant.

« Dans la préface de mes *Études*, considérant Béranger comme *historien*, j'ai remarqué que cette strophe était digne de Tacite, qui faisait aussi des vers :

Un conquérant, dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.

« Lorsqu'il entonne la louange du *Roi d'Yvetot* et l'hymne au *Ventru;* lorsqu'il célèbre *le marquis de Carabas* et *les Myrmidons;* lorsqu'il dicte la lettre prophétique d'*un petit Roi à un petit Duc;* lorsque, à mon grand regret, il rit de la *Gérontocratie*, Béranger est un politique à la manière de Catulle, d'Horace et de Juvénal [1]. »

« Écrivain exquis et consommé, Béranger s'est mêlé aux instincts, aux ironies, à la malice et aux émotions

[1] M. de Chateaubriand, *Livre des Cent-et-Un.*

de tous, et, s'emparant de cette faculté chantante qui avait long-temps détonné, il en a tiré un parti plein d'à-propos, de finesse et de grandeur. En demeurant le plus individuel des poëtes aussi bien que le plus accompli des artistes, le chansonnier a su devenir le plus populaire, le seul même qui réellement l'ait été en France depuis des siècles.... L'état moral où il a trouvé la population française prêtait beaucoup, il est vrai, à cette inoculation soudaine d'une poésie qu'aiguiserait le chant..... Son grand art, son coup de maître et à-la-fois de citoyen, a été de rallier tant de fines, d'éternelles observations, héritage de Molière et de La Fontaine, autour des sentiments actuels les plus enflammés; d'appeler les qualités permanentes de la nation au foyer des émotions nouvelles, et de lier les unes et les autres en faisceau indissoluble.

« Ce qui caractérise Béranger entre ceux de nos poëtes contemporains les plus justement célèbres, c'est d'avoir tous les traits purs du génie poétique français, de reproduire en plein ce génie dans tous les sens, d'y atteindre naturellement par tous les bouts: bon sens, esprit, ame, il réunit en lui ces qualités éminentes

dans une mesure complète.... A lire nos autres poëtes vivants, on sent toujours, même chez les plus instructifs, quelque chose qui transporte ailleurs, qui nous jette en d'autres contrées, en d'autres souvenirs, qui rappelle que Pétrarque et le Tasse ont gémi, que Goëthe et Byron sont venus. Chez Béranger, rien de tel; et toutefois il est autant contemporain du siècle, autant avancé dans l'avenir qu'aucun. Béranger tient au terroir; la nature qu'il peint à la dérobée et qu'il aime, ce sont nos cantons fleuris, notre joli paysage entrecoupé, des vignes, des bois, de petites maisons blanches, Passy, même Surêne. Son amour inconstant et un peu sensuel dans sa tendresse, en est resté à la bonne vieille mode de nos aïeux, à la mode de *Ma mie* et du *bon roi Henri*, avant la *Nouvelle Héloïse* et *Werther*....

« Tout chez Béranger est vraiment marqué au coin gaulois; qu'on ajoute à cela un bon sens aussi net, aussi sûr, mais plus délié que dans Boileau, et l'on sentira quel poëte de pure race nous possédons dans un temps où nos plus beaux génies ont inévitablement, ce semble, quelque teinte germanique ou espa-

gnole, quelque réminiscence byronienne ou dantesque.

« Béranger avait déja tenté d'élever la chanson jusqu'à un genre de grande ballade historique ou philosophique dont on n'avait pas idée en France auparavant. *Les Souvenirs du Peuple* et *les Bohémiens* avaient fait entrevoir tout ce qui pourrait sortir de ce magnifique développement poussé à son terme.... Béranger, dans le volume qui contient ses dernières chansons, a su triompher de toutes les difficultés nouvelles qu'il se créait. Quelques unes de ces pièces, telles que *le Juif errant*, sont purement poétiques, artistiques; l'inspiration de cette admirable ballade, en effet, c'est la perpétuité de la course maudite, la folle rage du tourbillon, la moralité n'y vient que d'une façon détournée et secondaire. Ailleurs, comme dans *Jeanne la Rousse*, la poésie, éludant le côté sévère et périlleux du sujet, c'est-à-dire le braconnier, tourne au sentiment, à la complainte gracieuse et touchante. Mais dans *les Contrebandiers*, le poëte n'élude rien, il accepte la question sociale dans son énormité, et la tranche avec audace; *l'air pur du sommet des monts* l'a enivré, et sa voix que redit et renfle l'écho des hautes cimes,

ne nous est jamais venue si sonore. *Les Contrebandiers* ne sont pas seulement comme *les Bohémiens*, un délirant caprice de vie aventurière, de la liberté sans frein et de migration sans but. Les contrebandiers ne sont pas les enfants perdus et incorrigibles des races dispersées ; ce sont, comme Béranger le conçoit, les sentinelles avancées, les éclaireurs hasardeux d'une civilisation qui s'approche.

« Toute cette fantaisie rapide d'une alégresse indisciplinée, cette flamme voltigeante de poésie, qui, dans *les Bohémiens*, s'évapore en quelque sorte à travers l'air, vient donc, dans *les Contrebandiers*, se rejoindre à un fonds de pensées lointaines, mais réalisables, auxquelles elle jette un merveilleux éclair. C'est à ce même fonds social, humain, d'une civilisation plus équitable et vraiment universelle, opposée aux misères de la nôtre, que sont puisées les inspirations si amèrement belles du *Pauvre Jacques* et du *Vieux Vagabond*. On ferait preuve d'un esprit bien superficiel en n'y voyant que des accidents particuliers auxquels se serait pris le poëte. Béranger a dramatisé, sous ces figures populaires, toute une économie politique

impuissante, tout un système d'impôts écrasant; il a touché en plein la question d'égalité réelle, du droit de chacun à travailler, à posséder, à vivre, la question, en un mot, du prolétaire. *Les Quatre Ages* abordent le même sujet sous une forme directe, sur un ton de lyrisme grave et didactique; c'est l'hymne auguste du philosophe, ce sont les *vers dorés* de la science nouvelle [1]. »

« Ces poëmes de Béranger sont gros de conversions nouvelles et d'idées qui, *conduites par le chant*, comme Boileau l'a dit à merveille, s'en vont pénétrer bien avant et bien loin. Les questions plus que politiques, les questions sociales, que tant d'esprits éminents ont tourmentées dans ces dernières années, et qui ont prêté appui aux conceptions, si utiles à certains égards et si méritoires, de Saint-Simon, d'Enfantin et de M. Fourier; ces questions, grace à Béranger, circuleront parmi le peuple sous une forme intelligible et saisissante; elles y mûriront, pour ainsi dire, sous l'enveloppe colorée dont il les a revêtues, en attendant

[1] M. Sainte-Beuve, *National*.

le jour où l'enveloppe se brisera, et où les vérités à nu sortiront de l'écorce. Qu'on se figure *les Contrebandiers* chantés dans la montagne du Jura, *Jeanne la Rousse* chantée dans un village des Ardennes, *le Vieux Vagabond* aux guinguettes des barrières, et le *Pauvre Jacques* dans chaque bourgade : qu'on se représente l'étonnement, les larmes, les gonflements de cœur de ces pauvres et simples gens, en trouvant, pour la première fois, une expression à leurs peines, à leurs vœux, et l'attitude fière et enflammée des plus jeunes! Les sociétés populaires, les associations démocratiques, au lieu de motions et de harangues empruntées au portefeuille d'Anacharsis Clootz, n'auraient rien de mieux à faire que d'expédier, par les villages, quelques chanteurs ambulants, avec ordre de ne quitter chaque endroit que lorsque deux ou trois garçons des plus éveillés sauraient les quatre ou cinq chansons magiques : il sera mémorable l'instant où la population de la France les redira en chœur[1] ! »

[1] *Revue des Deux Mondes.*

Les Préfaces que M. de Béranger avait placées en tête de la première et de la seconde publication de ses *Chansons* se trouvent au commencement du second volume de cette édition.



[illegible] FROM [illegible].

CHANSONS

DE

P. J. DE BÉRANGER.

LE ROI D'YVETOT

MAI 1813.

AIR : Quand un tendron vient en ces lieux.

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.



CHANSONS
DE
P. J. DE BÉRANGER.



LE ROI D'YVETOT.

MAI 1813.

Air : Quand un tendron vient en ces lieux.

Il était un roi d'Yvetot
  Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
  Dormant fort bien sans gloire;
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
    Dit-on.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
    La, la.

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive;
Mais, en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même, à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Aux filles de bonnes maisons
Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père :
D'ailleurs il ne levait de ban
Que pour tirer, quatre fois l'an,
Au blanc.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il n'agrandit point ses états,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince;
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant :
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.



LA BACCHANTE.





LA BACCHANTE.

Air : Fournissez un canal au ruisseau.

Cher amant, je cède à tes desirs:
De Champagne enivre Julie.
Inventons, s'il se peut, des plaisirs;
Des Amours épuisons la folie.
Verse-moi ce joyeux poison;
Mais sur-tout bois à ta maîtresse:
Je rougirais de mon ivresse,
Si tu conservais ta raison.

Vois déja briller dans mes regards
Tout le feu dont mon sang bouillonne.
Sur ton lit, de mes cheveux épars,
Fleur à fleur vois tomber ma couronne.
Le cristal vient de se briser:
Dieux! baise ma gorge brûlante,

Et taris l'écume enivrante
Dont tu te plais à l'arroser.

Verse encor! mais pourquoi ces atours
Entre tes baisers et mes charmes?
Romps ces nœuds, oui, romps-les pour toujours:
Ma pudeur ne connaît plus d'alarmes.
Presse en tes bras mes charmes nus.
Ah! je sens redoubler mon être!
A l'ardeur qu'en moi tu fais naître
Ton ardeur ne suffira plus.

Dans mes bras tombe enfin à ton tour;
Mais, hélas! tes baisers languissent.
Ne bois plus, et garde à mon amour
Ce nectar où tes feux s'amortissent.
De mes desirs mal apaisés,
Ingrat, si tu pouvais te plaindre,
J'aurai du moins pour les éteindre
Le vin où je les ai puisés.



Tony Johannot del. et sculp.

LE SÉNATEUR.





LE SÉNATEUR.

1813.

AIR: J'ons un curé patriote.

Mon épouse fait ma gloire:
Rose a de si jolis yeux!
Je lui dois, l'on peut m'en croire,
Un ami bien précieux.
Le jour où j'obtins sa foi
Un sénateur vint chez moi.
Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

De ses faits je tiens registre:
C'est un homme sans égal.
L'autre hiver, chez un ministre,

Il mena ma femme au bal.
S'il me trouve en son chemin,
Il me frappe dans la main.
Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

Près de Rose il n'est point fade,
Et n'a rien de freluquet.
Lorsque ma femme est malade,
Il fait mon cent de piquet.
Il m'embrasse au jour de l'an;
Il me fête à la Saint-Jean.
Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

Chez moi qu'un temps effroyable
Me retienne après dîner,
Il me dit d'un air aimable:

« Allez donc vous promener;
« Mon cher, ne vous gênez pas,
« Mon équipage est là bas. »
Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

Certain soir à sa campagne
Il nous mena par hasard;
Il m'enivra de Champagne,
Et Rose fit lit à part:
Mais de la maison, ma foi,
Le plus beau lit fut pour moi.
Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

A l'enfant que Dieu m'envoie
Pour parrain je l'ai donné.
C'est presque en pleurant de joie

Qu'il baise le nouveau-né;
Et mon fils, dès ce moment,
Est mis sur son testament.
Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

A table il aime qu'on rie;
Mais parfois j'y suis trop vert.
J'ai poussé la raillerie
Jusqu'à lui dire au dessert:
On croit, j'en suis convaincu,
Que vous me faites c...
Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.



L'ACADÉMIE ET LE CAVEAU.

CHANSON DE RÉCEPTION

AU CAVEAU MODERNE.

1813.

AIR : Tout le long de la rivière.

Au caveau je n'osais frapper;
Des méchants m'avaient su tromper.
C'est presque un cercle académique,
Me disait maint esprit caustique.
Mais, que vois-je! de bons amis
Que rassemble un couvert bien mis.
Asseyez-vous, me dit la compagnie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
Ce n'est point comme à l'Académie.

Je me voyais, pendant un mois,
Courant pour disputer les voix

A des gens qu'appuîrait le zèle
D'un grand seigneur ou d'une belle:
Mais, faisant moitié du chemin,
Vous m'accueillez le verre en main.
D'ici l'intrigue est à jamais bannie:
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
Ce n'est point comme à l'Académie.

Toussant, crachant, faudra-t-il donc,
Dans un discours superbe et long,
Dire: Quel honneur vous me faites!
Messieurs, vous êtes trop honnêtes;
Ou quelque chose d'aussi fort?
Mais que je m'effrayais à tort!
On peut ici montrer moins de génie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
Ce n'est point comme à l'Académie.

Je croyais voir le président
Faire bâiller en répondant
Que l'on vient de perdre un grand homme;
Que moi je le vaux, Dieu sait comme.

Mais ce président sans façon [1]
Ne pérore ici qu'en chanson:
Toujours trop tôt sa harangue est finie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
Ce n'est point comme à l'Académie.

Admis enfin, aurai-je alors,
Pour tout esprit, l'esprit de corps?
Il rend le bon sens, quoi qu'on dise,
Solidaire de la sottise;
Mais dans votre société,
L'esprit de corps c'est la gaîté.
Cet esprit-là règne sans tyrannie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
Ce n'est point comme à l'Académie.

Ainsi, j'en juge à votre accueil,
Ma chaise n'est point un fauteuil.
Que je vais chérir cet asile,
Où tant de fois le Vaudeville

[1] Désaugiers.

A renouvelé ses grelots,
Et sur la porte écrit ces mots :
Joie, amitié, malice et bonhomie !
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
Ce n'est point comme à l'Académie.



LA GAUDRIOLE.



LA GAUDRIOLE.





LA GAUDRIOLE.

Air : La bonne aventure.

Momus a pris pour adjoints
Des rimeurs d'école:
Des chansons en quatre points
Le froid nous désole.
Mirliton s'en est allé.
Ah! la muse de Collé,
C'est la gaudriole,
O gué,
C'est la gaudriole.

Moi, des sujets polissons
Le ton m'affriole.
Minerve dans mes chansons
Fait la cabriole.
De ma grand'mère, après tout,

Tartufes, je tiens le goût
De la gaudriole,
O gué,
De la gaudriole.

Elle amusait à dix ans
Son maître d'école.
Des cordeliers gros plaisants
Elle fut l'idole.
Au prêtre qui l'exhortait,
En mourant elle contait
Une gaudriole,
O gué,
Une gaudriole.

C'était la régence alors;
Et, sans hyperbole,
Grace aux plus drôles de corps,
La France était folle.
Tous les hommes plaisantaient,
Et les femmes se prêtaient
A la gaudriole,

O gué,
A la gaudriole.

On ne rit guère aujourd'hui.
Est-on moins frivole?
Trop de gloire nous a nui;
Le plaisir s'envole.
Mais au Français attristé
Qui peut rendre la gaîté?
C'est la gaudriole,
O gué,
C'est la gaudriole.

Prudes, qui ne criez plus
Lorsqu'on vous viole,
Pourquoi prendre un air confus
A chaque parole?
Passez les mots aux rieurs:
Les plus gros sont les meilleurs
Pour la gaudriole,
O gué,
Pour la gaudriole.



ROGER BONTEMPS.

Janvier 1814.

Air : Ronde du camp de Grandpré.

Aux gens atrabilaires
Pour exemple donné,
En un temps de misères
Roger Bontemps est né.
Vivre obscur à sa guise,
Narguer les mécontents;
Eh gai! c'est la devise
Du gros Roger Bontemps.

Du chapeau de son père,
Coiffé dans les grands jours,
De roses ou de lierre
Le rajeunir toujours;



ROGER BONTEMPS.

JANVIER 1814.

AIR : *Ronde du camp de Granpré.*

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Vivre obscur à sa guise,
Narguer les mécontents ;
Eh gai ! c'est la devise
Du gros Roger Bontemps.

Du chapeau de son père
Coiffé dans les grands jours,
De roses ou de lierre
Le rajeunir toujours ;



ROGER BONTEMPS.

Mettre un manteau de bure,
Vieil ami de vingt ans;
Eh gai! c'est la parure
Du gros Roger Bontemps.

Posséder dans sa hutte
Une table, un vieux lit,
Des cartes, une flûte,
Un broc que Dieu remplit,
Un portrait de maîtresse,
Un coffre et rien dedans;
Eh gai! c'est la richesse
Du gros Roger Bontemps.

Aux enfants de la ville
Montrer de petits jeux;
Être un faiseur habile
De contes graveleux;
Ne parler que de danse
Et d'almanachs chantants;
Eh gai! c'est la science
Du gros Roger Bontemps.

Faute de vin d'élite,
Sabler ceux du canton;
Préférer Marguerite
Aux dames du grand ton;
De joie et de tendresse
Remplir tous ses instants;
Eh gai! c'est la sagesse
Du gros Roger Bontemps.

Dire au ciel: Je me fie,
Mon père, à ta bonté;
De ma philosophie
Pardonne la gaîté;
Que ma saison dernière
Soit encore un printemps;
Eh gai! c'est la prière
Du gros Roger Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie,
Vous, riches desireux,
Vous, dont le char dévie
Après un cours heureux;

Vous, qui perdrez peut-être
Des titres éclatants,
Eh gai! prenez pour maître
Le gros Roger Bontemps.



PARNY.

ROMANCE.

Musique de M. B. Wilhem.

Je disais au fils d'Épicure:
« Réveillez par vos joyeux chants
« Parny, qui sait de la nature
« Célébrer les plus doux penchants. »
Mais les chants que la joie inspire
Font place aux regrets superflus:
Parny n'est plus!
Il vient d'expirer sur sa lyre:
Parny n'est plus!

Je disais aux Graces émues:
« Il vous doit sa célébrité.
« Montrez-vous à lui demi-nues;
« Qu'il peigne encor la volupté. »

Mais chacune d'elles soupire
Auprès des Plaisirs éperdus.
Parny n'est plus!
Il vient d'expirer sur sa lyre:
Parny n'est plus!

Je disais aux dieux du bel âge:
« Amours, rendez à ses vieux ans
« Les fleurs qu'aux pieds d'une volage
« Il prodigua dans son printemps. »
Mais en pleurant je les vois lire
Des vers qu'ils ont cent fois relus.
Parny n'est plus!
Il vient d'expirer sur sa lyre:
Parny n'est plus!

Je disais aux Muses plaintives:
« Oubliez vos malheurs récents[1];
« Pour charmer l'écho de nos rives,
« Il vous suffit de ses accents. »

[1] Allusion à la mort de Le Brun, de Delille, de Bernardin de Saint-Pierre, de Grétry, etc.

Mais du poétique délire
Elles brisent les attributs.
Parny n'est plus!
Il vient d'expirer sur sa lyre:
Parny n'est plus!

Il n'est plus! ah! puisse l'Envie
S'interdire un dernier effort[1]!
Immortel il quitte la vie;
Pour lui tous les dieux sont d'accord.
Que la Haine, prête à maudire,
Pardonne aux aimables vertus.
Parny n'est plus!
Il vient d'expirer sur sa lyre:
Parny n'est plus!

[1] Autre allusion aux insultes faites à la mémoire de l'auteur de *la Guerre des Dieux*.



MA GRAND'MÈRE.

AIR : En revenant de Bâle en Suisse.

Ma grand'mère, un soir à sa fête,
De vin pur ayant bu deux doigts,
Nous disait en branlant la tête :
Que d'amoureux j'eus autrefois !
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu ! } *bis.*

Quoi ! maman, vous n'étiez pas sage !
— Non vraiment ; et de mes appas
Seule à quinze ans j'appris l'usage,
Car la nuit je ne dormais pas.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

Maman, vous aviez le cœur tendre?
— Oui, si tendre, qu'à dix-sept ans,
Lindor ne se fit pas attendre,
Et qu'il n'attendit pas long-temps.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

Maman, Lindor savait donc plaire?
— Oui, seul il me plut quatre mois:
Mais bientôt j'estimai Valère,
Et fis deux heureux à-la-fois.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

Quoi! maman, deux amants ensemble!

—Oui, mais chacun d'eux me trompa.
Plus fine alors qu'il ne vous semble,
J'épousai votre grand-papa.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

Maman, que lui dit la famille '
—Rien, mais un mari plus sensé
Eût pu connaître à la coquille
Que l'œuf était déjà cassé
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

Mamau, lui fûtes-vous fidèle?
—Oh! sur cela je me tais bien.
A moins qu'à lui Dieu ne m'appelle,
Mon confesseur n'en saura rien.
Combien je regrette

Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

Bien tard, maman, vous fûtes veuve?
— Oui; mais, graces à ma gaîté,
Si l'église n'était plus neuve,
Le saint n'en fut pas moins fêté.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

Comme vous, maman, faut-il faire?
— Eh! mes petits-enfants, pourquoi,
Quand j'ai fait comme ma grand'mère,
Ne feriez-vous pas comme moi?
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!



LE MORT VIVANT.

RONDE DE TABLE.

AIR des Bossus.

Lorsque l'ennui pénètre dans mon fort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Quand le plaisir à grands coups m'abreuvant
Gaîment m'assiége et derrière et devant,
Je suis vivant, bien vivant, très vivant !

Un sot fait-il sonner son coffre-fort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Volnay, Pomard, Beaune, et Moulin-à-vent[1],
Fait-on sonner votre âge en vous servant,
Je suis vivant, bien vivant, très vivant !

[1] Noms de différents vins.

Des pauvres rois veut-on régler le sort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
En fait de vin qu'on se montre savant;
Dût-on pousser le sujet trop avant,
Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

Faut-il aller guerroyer dans le Nord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Que, près du feu, l'un l'autre se bravant,
On trinque assis derrière un paravent,
Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

De beaux esprits s'annoncent-ils d'abord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Mais, sans esprit, faut-il mettre en avant
De gais couplets qu'on répète en buvant,
Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

Suis-je au sermon d'un bigot qui m'endort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Que l'amitié réclame un cœur fervent,

Que dans la cave elle fonde un couvent,
Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

Monseigneur entre, et la liberté sort,
Priez pour moi: je suis mort, je suis mort!
Mais que Thémire, à table nous trouvant,
Avec l'aï s'égaie en arrivant,
Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

Faut-il sans boire abandonner ce bord,
Priez pour moi: je suis mort, je suis mort!
Mais pour m'y voir jeter l'ancre souvent,
Le verre en main, quand j'implore un bon vent,
Je suis vivant, bien vivant, très vivant!



LE PRINTEMPS

ET

L'AUTOMNE.

Air :

Deux saisons règlent toutes choses,
Pour qui sait vivre en s'amusant:
Au printemps nous devons les roses,
A l'autômne un jus bienfaisant.
Les jours croissent ; le cœur s'éveille :
On fait le vin quand ils sont courts.
Au printemps, adieu la bouteille!
En automne, adieu les amours!

Mieux il vaudrait unir sans doute
Ces deux penchants faits pour charmer;
Mais pour ma santé je redoute
De trop boire et de trop aimer.

Or, la sagesse me conseille
De partager ainsi mes jours :
Au printemps, adieu la bouteille!
En automne, adieu les amours!

Au mois de mai j'ai vu Rosette,
Et mon cœur a subi ses lois.
Que de caprices la coquette
M'a fait essuyer en six mois!
Pour lui rendre enfin la pareille,
J'appelle octobre à mon secours.
Au printemps, adieu la bouteille!
En automne, adieu les amours!

Je prends, quitte, et reprends Adèle,
Sans façon comme sans regrets.
Au revoir, un jour me dit-elle.
Elle revint long-temps après;
J'étais à chanter sous la treille:
Ah! dis-je, l'année a son cours.
Au printemps, adieu la bouteille!
En automne, adieu les amours!

Mais il est une enchanteresse
Qui change à son gré mes plaisirs.
Du vin elle excite l'ivresse,
Et maîtrise jusqu'aux desirs.
Pour elle ce n'est pas merveille
De troubler l'ordre de mes jours,
Au printemps avec la bouteille,
En automme avec les amours.



LA MÈRE A VICTOIRE.

[illegible]





LA MÈRE AVEUGLE.

AIR : Une fille est un oiseau.

Tout en filant votre lin,
Écoutez-moi bien, ma fille.
Déja votre cœur sautille
Au nom du jeune Colin.
Craignez ce qu'il vous conseille.
Quoique aveugle, je surveille;
A tout je prête l'oreille,
Et vous soupirez tout bas.
Votre Colin n'est qu'un traître...
Mais vous ouvrez la fenêtre;
Lise, vous ne filez pas. (*bis.*)

Il fait trop chaud, dites-vous;
Mais par la fenêtre ouverte,
A Colin, toujours alerte,

Ne faites pas les yeux doux.
Vous vous plaignez que je gronde:
Hélas! je fus jeune et blonde,
Je sais combien dans ce monde
On peut faire de faux pas.
L'amour trop souvent l'emporte...
Mais quelqu'un est à la porte;
Lise, vous ne filez pas.

C'est le vent, me dites-vous,
Qui fait crier la serrure;
Et mon vieux chien qui murmure
Gagne à cela de bons coups.
Oui, fiez-vous à mon âge:
Colin deviendra volage;
Craignez, si vous n'êtes sage,
De pleurer sur vos appas...
Grand Dieu! que viens-je d'entendre?
C'est le bruit d'un baiser tendre;
Lise, vous ne filez pas.

C'est votre oiseau, dites-vous,

C'est votre oiseau qui vous baise;
Dites-lui donc qu'il se taise,
Et redoute mon courroux.
Ah! d'une folle conduite
Le déshonneur est la suite;
L'amant qui vous a séduite
En rit même entre vos bras.
Que la prudence vous sauve...
Mais vous allez vers l'alcôve;
Lise, vous ne filez pas.

C'est pour dormir, dites-vous.
Quoi! me jouer de la sorte!
Colin est ici, qu'il sorte,
Ou devienne votre époux.
En attendant qu'à l'église
Le séducteur vous conduise,
Filez, filez, filez, Lise,
Près de moi, sans faire un pas.
En vain votre lin s'embrouille;
Avec une autre quenouille,
Non, vous ne filerez pas.



LE PETIT HOMME GRIS.

AIR : Toto, Carabo.

Il est un petit homme
Tout habillé de gris,
Dans Paris,
Joufflu comme une pomme,
Qui, sans un sou comptant,
Vit content,
Et dit : Moi, je m'en...
Et dit : Moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en ris !
Oh ! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris !

A courir les fillettes,
A boire sans compter,
A chanter,
Il s'est couvert de dettes ;



LE PETIT HOMME GRIS.



Mais, quant aux créanciers,
Aux huissiers,
Il dit: Moi, je m'en...
Il dit: Moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en ris!
Oh! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris!

Qu'il pleuve dans sa chambre;
Qu'il s'y couche le soir
Sans y voir;
Qu'il lui faille en décembre
Souffler, faute de bois,
Dans ses doigts,
Il dit: Moi, je m'en...
Il dit: Moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en ris!
Oh! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris!

Sa femme, assez gentille,
Fait payer ses atours
Aux amours;
Aussi, plus elle brille,

Plus on le montre au doigt.
Il le voit,
Et dit: Moi, je m'en...
Et dit: Moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en ris!
Oh! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris!

Quand la goutte l'accable
Sur un lit délabré,
Le curé,
De la mort et du diable,
Parle à ce moribond,
Qui répond:
Ma foi, moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en ris!
Oh! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris!

LA BONNE FILLE,

OU

LES MŒURS DU TEMPS.

1812.

Air : Il est toujours le même.

Je sais fort bien que sur moi l'on babille,
Que soi-disant
J'ai le ton trop plaisant ;
Mais cet air amusant
Sied si bien à Camille !
Philosophe par goût,
Et toujours et de tout
Je ris, je ris, tant je suis bonne fille.

Pour le théâtre ayant quitté l'aiguille,
A mon début,

Craignant quelque rebut,
Je me livre en tribut
Au censeur Mascarille,
Et ce cuistre insolent
Dénigre mon talent;
Mais moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Un sénateur, qui toujours apostille,
Dit: Je voudrais
Servir tes intérêts.
Lors j'essaie à grands frais
D'échauffer le vieux drille.
Quoi qu'il fît espérer,
Je n'en pus rien tirer;
Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un chambellan, qui de clinquant petille,
Après qu'un jour
Il m'eut fait voir la cour,
Enrichit mon amour
De ce jonc qui scintille.
J'en fais voir le chaton:

C'est du faux, me dit-on;
Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Un bel esprit, beau de l'esprit qu'il pille,
Grace à moi fut
Nommé de l'Institut.
Quand des voix qu'il me dut
Vient l'éclat dont il brille,
Avec moi que de fois
Il a manqué de voix!
Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un lycéen, qui sort de sa coquille,
Tout triomphant,
Dans ses bras m'étouffant,
De me faire un enfant
Me proteste qu'il grille;
Et le petit morveux,
Au lieu d'un, m'en fait deux;
Mais moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Trois auditeurs me disent: Viens, Camille,

Soupe avec nous;
Que nous fassions les fous.
J'étais seule pour tous:
L'un d'eux me déshabille.
Puis le vin met dedans
Nos petits intendants;
Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Telle est ma vie; et sur mainte vétille
J'aurais ici
Pu glisser, Dieu merci!
Dans ses jupons aussi
Je sais qu'on s'entortille;
Mais les restrictions,
Mais les précautions,
Moi je m'en ris, tant je suis bonne fille.



AINSI SOIT-IL!

1812.

AIR : Alleluia.

Je suis devin, mes chers amis;
L'avenir qui nous est promis
Se découvre à mon art subtil.
Ainsi soit-il!

Plus de poëte adulateur;
Le puissant craindra le flatteur;
Nul courtisan ne sera vil.
Ainsi soit-il!

Plus d'usuriers, plus de joueurs,
De petits banquiers grands seigneurs,
Et pas un commis incivil.
Ainsi soit-il!

L'amitié, charme de nos jours,
Ne sera plus un froid discours
Dont l'infortune rômpt le fil.
Ainsi soit-il!

La fille, novice à quinze ans,
A dix-huit avec ses amants
N'exercera que son babil.
Ainsi soit-il!

Femme fuira les vains atours,
Et son mari pendant huit jours
Pourra s'absenter sans péril.
Ainsi soit-il!

L'on montrera dans chaque écrit
Plus de génie et moins d'esprit,
Laissant tout jargon puéril.
Ainsi soit-il!

L'auteur aura plus de fierté,
L'acteur moins de fatuité;

Le critique sera civil.
Ainsi soit-il!

On rira des erreurs des grands,
On chansonnera leurs agents,
Sans voir arriver l'alguazil.
Ainsi soit-il!

En France enfin renaît le goût;
La justice régne par-tout,
Et la vérité sort d'exil.
Ainsi soit-il!

Or, mes amis, bénissons Dieu,
Qui met chaque chose en son lieu:
Celles-ci sont pour l'an trois mil.
Ainsi soit-il!



L'ÉDUCATION

DES DEMOISELLES.

Air : Tra la la la, l'Amour est là.

Le bel instituteur de filles
Que ce monsieur de Fénelon !
Il parle de messe et d'aiguilles :
Maman, c'est un sot tout du long.
Concerts, bals et pièces nouvelles
Nous instruisent mieux que cela.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Qu'à broder une autre s'applique ;
Maman, je veux au piano,
Avec mon maître de musique,
D'Armide chanter le duo.

Je crois sentir les étincelles
De l'amour dont Renaud brûla.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Qu'une autre écrive la dépense ;
Maman, pendant une heure ou deux,
Je veux que mon maître de danse
M'enseigne un pas voluptueux.
Ma robe rend mes pieds rebelles :
Un peu plus haut relevons-la.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Que sur ma sœur une autre veille ;
Maman, je veux mettre au salon.
Déja je dessine à merveille
Les contours de cet Apollon.
Grand Dieu, que ses formes sont belles !
Sur-tout les beaux *nus* que voilà !
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Maman, il faut qu'on me marie,
La coutume ainsi l'exigeant.
Je t'avoûrai, ma chère amie,
Que même le cas est urgent.
Le monde sait de mes nouvelles,
Mais on y rit de tout cela.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.



DEO GRATIAS

D'UN ÉPICURIEN.

Air : Tout le long de la rivière.

Dans ce siècle d'impiété,
L'on rit du *Benedicite !*
Faut-il qu'à peine il m'en souvienne !
Mais pour que l'appétit revienne,
Je dis mes *graces* lorsqu'enfin
Je n'ai plus soif, je n'ai plus faim :
Toujours l'espoir suit le plaisir qui passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grace,
O mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grace.

Mon voisin, faible du cerveau,
Ne boit jamais son vin sans eau ;
Rien qu'à voir mousser le Champagne,

Déja la migraine le gagne;
Tandis que pur et coup sur coup,
Pour ma santé je bois beaucoup.
Vous savez seul comment tout cela passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grace,
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grace.

De soupçons jaloux assiégé,
Dorval n'a ni bu ni mangé.
Cet époux sans philosophie,
Par bonheur de nous se défie,
Et tient sa femme, aux yeux si doux,
Sous triple porte à deux verrous:
Par la fenêtre il fait tout pour qu'on passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grace,
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grace.

Certain soir, monsieur célébra
Une déesse d'Opéra.
Pour prix d'un grain d'encens profane,
Vite au régime on le condamne;
Sans accident, moi j'ai fêté

Huit danseuses de la Gaîté.
Pour un miracle on veut que cela passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grace,
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grace.

Mais quel convive assis là bas,
N'ose rire et ne chante pas?
Chut! me dit-on, c'est un vrai sage,
Qui dans les cours a fait naufrage.
Quoi! chez nous cet homme rêveur,
Des rois regrette la faveur!
Plus sage, moi, je sais comme on s'en passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grace,
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grace.

A table trouvant tout au mieux,
Je crois qu'un ordre exprès des cieux
Tient en haleine la sagesse,
Des fous ménage la faiblesse,
Et fait de leur vie un repas
Dont le dessert ne finit pas.

Oui, c'est ainsi que jeunesse se passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grace,
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grace.



MADAME GRÉGOIRE.

AIR : *C'est le gros Thomas.*

C'était de mon temps
Que brillait madame Grégoire.
J'allais à vingt ans
Dans son cabaret rire et boire ;
Elle attirait les gens
Par des airs engageants.
Plus d'un brun à large poitrine
Avait là crédit sur la mine.
Ah ! comme on entrait
Boire à son cabaret !

D'un certain époux
Bien qu'elle pleurât la mémoire,
Personne de nous
N'avait connu défunt Grégoire ;

Mais à le remplacer
Qui n'eût voulu penser?
Heureux l'écot où la commère
Apportait sa pinte et son verre!
Ah! comme on entrait
Boire à son cabaret!

Je crois voir encor
Son gros rire aller jusqu'aux larmes,
Et sous sa croix d'or
L'ampleur de ses pudiques charmes.
Sur tous ses agréments
Consultez ses amants:
Au comptoir la sensible brune
Leur rendait deux pièces pour une.
Ah! comme on entrait
Boire à son cabaret!

Des buveurs grivois
Les femmes lui cherchaient querelle.
Que j'ai vu de fois
Des galants se battre pour elle!

La garde et les amours
Se chamaillant toujours,
Elle, en femme des plus capables,
Dans son lit cachait les coupables.
Ah ! comme on entrait
Boire à son cabaret !

Quand ce fut mon tour
D'être en tout le maître chez elle,
C'était chaquc jour
Pour mes amis fête nouvelle.
Je nc suis point jaloux :
Nous nous arrangions tous.
L'hôtesse, poussant à la vente,
Nous livrait jusqu'à la servante.
Ah ! comme on entrait
Boire à son cabaret !

Tout est bien changé :
N'ayant plus rien à mettre en percc,
Elle a pris congé
Et des plaisirs et du commerce.

Que je regrette, hélas!
Sa cave et ses appas!
Long-temps encor chaque pratique
S'écrîra devant sa boutique:
Ah! comme on entrait
Boire à son cabaret!



CHARLES VII.







CHARLES SEPT.

Musique de M. B. Wilhem.

Je vais combattre, Agnès l'ordonne:
Adieu, repos; plaisirs, adieu!
J'aurai, pour venger ma couronne,
Des héros, l'amour, et mon Dieu.
Anglais, que le nom de ma belle
Dans vos rangs porte la terreur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

Dans les jeux d'une cour oisive,
Français et roi, loin des dangers,
Je laissais la France captive
En proie au fer des étrangers.
Un mot, un seul mot de ma belle
A couvert mon front de rougeur.

J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

S'il faut mon sang pour la victoire,
Agnès, tout mon sang coulera.
Mais non; pour l'amour et la gloire,
Victorieux, Charles vivra.
Je dois vaincre; j'ai de ma belle
Et les chiffres et la couleur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

Dunois, La Trémouille, Saintrailles,
O Français, quel jour enchanté
Quand des lauriers de vingt batailles
Je couronnerai la beauté!
Français, nous devrons à ma belle,
Moi la gloire, et vous le bonheur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.



MES CHEVEUX.

AIR : Vaudeville de Décence.

Mes bons amis, que je vous prêche à table ;
Moi, l'apôtre de la gaîté.
Opposez tous au destin peu traitable
Le repos et la liberté ;
A la grandeur, à la richesse,
Préférez des loisirs heureux.
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, voulez-vous dans la joie
Passer quelques instants sereins,
Buvez un peu ; c'est dans le vin qu'on noie
L'ennui, l'humeur, et les chagrins.
A longs flots puisez l'alégresse
Dans ces flacons d'un vin mousseux.

C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, et bien boire et bien rire
N'est rien encor sans les amours.
Que la beauté vous charme et vous attire;
Dans ses bras coulez tous vos jours.
Gloire, trésors, santé, jeunesse,
Sacrifiez tout à ses vœux.
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, du sort et de l'envie
On brave ainsi les traits cuisants.
En peu de jours usant toute la vie
On en retranche les vieux ans.
Achetez la plus douce ivresse
Au prix d'un âge malheureux.
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.







LES GUEUX.

1812.

AIR : Première ronde du Départ pour Saint-Malo.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Des gueux chantons la louange.
Que de gueux hommes de bien !
Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;

Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté:
J'en atteste l'Évangile;
J'en atteste ma gaîté.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Au Parnasse la misère
Long-temps a régné, dit-on.
Quels biens possédait Homère?
Une besace, un bâton.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros,
Dans le soulier qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Du faste qui vous étonne
L'exil punit plus d'un grand;
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

D'un palais l'éclat vous frappe,
Mais l'ennui vient y gémir.

On peut bien manger sans nappe;
Sur la paille on peut dormir.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Quel dieu se plaît et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit?
C'est l'Amour qui rend visite
A la Pauvreté qui rit.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

L'Amitié que l'on regrette
N'a point quitté nos climats;
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !



LA DESCENTE AUX ENFERS.

Air : Boira qui voudra, larirette;
Paira qui pourra, larira!

Sur la foi de votre bonne,
Vous qui craignez Lucifer,
Approchez, que je vous donne
Des nouvelles de l'enfer.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Sachez que la nuit dernière,
Sur un vieux balai rôti,
Avec certaine sorcière,
Pour l'enfer je suis parti.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Ma sorcière est jeune et belle,
Et dans ces lieux inconnus,
Diablotins, par ribambelle,
Viennent baiser ses pieds nus.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Quoi qu'en disent maints belîtres,
En entrant nous remarquons
Un amas d'écailles d'huîtres,
Et des débris de flacons.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Là, ni chaudières, ni flammes,
Et si grands que soient leurs torts,
Aux enfers nos pauvres ames
Reprennent un peu de corps.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Chez lui le diable est bon homme;
Aussi voyons-nous d'abord
Ixion faisant un somme
Près de Tantale ivre mort.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Rien n'est moins épouvantable
Que l'aspect de ce démon;
Sa majesté tenait table
Entre Épicure et Ninon.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Ses arrêts les plus sévères,
Qu'en mourant nous redoutons,
Sont rendus au bruit des verres
Et de huit cents mirlitons.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Aux buveurs à rouge trogne,
Il dit : Trinquons à grands coups.
Vous n'aimiez que le Bourgogne ;
De Champagne enivrez-vous.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

A la prude qui se gêne
Pour lorgner un jouvenceau,
Il dit : Avec Diogène,
Fais l'amour dans un tonneau.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Gens dont nous fuyons les traces,
Il vous dit : Plus retenus,
Laissez Cupidon aux Graces,
Contentez-vous de Vénus.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Il dit encor bien des choses
Qui charment les assistants ;
Puis à Ninon, sur des roses,
Il ôte au moins soixante ans.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Alors ma sorcière éprouve
Un desir qui l'embellit,
Et soudain je me retrouve
Dans ses bras et sur mon lit.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Si, d'après ce qu'on rapporte,
On bâille au céleste lieu,
Que le diable nous emporte,
Et nous rendrons grace à Dieu.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.



LE COIN DE L'AMITIE.

COUPLETS

CHANTÉS PAR UNE DEMOISELLE A UNE JEUNE MARIÉE, SON AMIE.

Air : Vaudeville de la Partie carrée.

L'Amour, l'Hymen, l'Intérêt, la Folie,
Aux quatre coins se disputent nos jours.
L'Amitié vient compléter la partie,
Mais qu'on lui fait de mauvais tours!
Lorsqu'aux plaisirs l'ame se livre entière,
Notre raison ne brille qu'à moitié,
Et la Folie attaque la premiere
Le coin de l'Amitié.

Puis vient l'Amour, joueur malin et traître,
Qui de tromper éprouve le besoin.

En tricherie on le dit passé maître ;
Pauvre Amitié, gare à ton coin !
Ce dieu jaloux, dès qu'il voit qu'on l'adore,
A tout soumettre aspire sans pitié.
Vous cédez tout ; il veut avoir encore
Le coin de l'Amitié.

L'Hymen arrive : oh ! combien on le fête !
L'Amitié seule apprête ses atours.
Mais dans les soins qu'il vient nous mettre en tête
Il nous renferme pour toujours.
Ce dieu, chez lui calculant à toute heure,
Y laisse enfin l'Intérêt prendre pied,
Et trop souvent lui donne pour demeure
Le coin de l'Amitié.

Auprès de toi nous ne craignons, ma chère,
Ni l'Intérêt, ni les folles erreurs ;
Mais aujourd'hui que l'Hymen et son frère
Inspirent de crainte à nos cœurs !
Dans plus d'un coin, où de fleurs ils se parent,

Pour ton bonheur qu'ils régnent de moitié;
Mais que jamais, jamais ils ne s'emparent
Du coin de l'Amitié.



L'AGE FUTUR,

OU

CE QUE SERONT NOS ENFANTS.

1814.

AIR : Allez-vous-en, gens de la noce.

Je le dis sans blesser personne,
Notre âge n'est point l'âge d'or;
Mais nos fils, qu'on me le pardonne,
Vaudront bien moins que nous encor.
Pour peupler la machine ronde,
Qu'on est fou de mettre du sien !
Ah ! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

En joyeux gourmands que nous sommes,
Nous savons chanter un repas :
Mais nos fils, pesants gastronomes,
Boiront et ne chanteront pas.
D'un sot à face rubiconde
Ils feront un épicurien.
Ah ! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

Grace aux beaux esprits de notre âge,
L'ennui nous gagne assez souvent,
Mais deux Instituts, je le gage,
Lutteront dans l'âge suivant.
De se recruter à la ronde
Tous deux trouveront le moyen.
Ah ! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

Nous aimons bien un peu la guerre,
Mais sans redouter le repos.
Nos fils, ne se reposant guère,
Batailleront à tout propos.
Seul prix d'une ardeur furibonde,
Un laurier sera tout leur bien.
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

Nous sommes peu galants sans doute,
Mais nos fils, d'excès en excès,
Égarant l'amour sur sa route,
Ne lui parleront plus français.
Ils traduiront, Dieu les confonde!
L'*Art d'aimer* en italien.
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

Ainsi, malgré tous nos sophistes,
Chez nos descendants on aura
Pour grands hommes des journalistes,
Pour amusement l'Opéra;
Pas une vierge pudibonde;
Pas même un aimable vaurien.
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

De fleurs, amis, ceignant nos têtes,
Vainement nous formons des vœux
Pour que notre culte et nos fêtes
Soient en honneur chez nos neveux:
Ce chapitre que Momus fonde
Chez eux manquera de doyen.
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.



[illegible]





LE VIEUX CÉLIBATAIRE.

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Allons, Babet, il est bientôt dix heures;
Pour un goutteux c'est l'instant du repos.
Depuis un an qu'avec moi tu demeures,
Jamais, je crois, je ne fus si dispos.
A mon coucher ton aimable présence
Pour ton bonheur ne sera pas sans fruit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Petite bonne, agaçante et jolie,
D'un vieux garçon doit être le soutien.
Jadis ton maître a fait mainte folie
Pour des minois moins friands que le tien.
Je veux demain, bravant la médisance,

Au Cadran Bleu te régaler sans bruit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

N'expose plus à des travaux pénibles
Cette main douce et ce teint des plus frais;
Auprès de moi coule des jours paisibles;
Que mille atours relèvent tes attraits.
L'amour par eux m'a rendu sa puissance :
Ne vois-tu pas son flambeau qui me luit?
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

A mes desirs, quoi! Babet se refuse!
Mademoiselle, auriez-vous un amant?
De mon neveu le jockey vous amuse;
Mais songez-y : je fais mon testament.
Docile enfin, livre sans résistance
A mes baisers ce sein qui m'a séduit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Ah ! tu te rends, tu cèdes à ma flamme !
Mais la nature, hélas ! trahit mon cœur.
Ne pleure point ; va, tu seras ma femme,
Malgré mon âge et le public moqueur.
Fais donc si bien que ta douce influence
Rende à mes sens la chaleur qui me fuit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.



L'AMI ROBIN.

Air : A la Monaco.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

Robin connaît toutes nos belles,
Et jusqu'où leur prix peut aller.
Messieurs, qui voulez des pucelles,
C'est à Robin qu'il faut parler.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.

De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

Prodiguons l'or, et des maîtresses
De toutes parts vont nous venir :
Car si nous tenions aux comtesses,
Robin pourrait nous en fournir.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

J'ai connu Robin à l'école :
Ce n'était point un libertin ;
Mais il gagnait mainte pistole
A nous procurer l'Arétin.

De tout Cythère

Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

Quand de prendre femme il eut l'âge,
Il la prit belle exprès pour ça.
Par malheur la sienne était sage ;
Mais aussi Robin divorça.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

Que le neuf ou le vieux vous tente,
Il sera votre fournisseur :
Robin vend sa niéce et sa tante ;
Il vendrait sa mère et sa sœur.

De tout Cythère
Sois le courtier:
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier:
Ami Robin, quel bon métier!

Si je lis bien dans son système,
Vers la cour il marche à grands pas.
Combien de gens qui déja même
Devant Robin ont chapeau bas!

De tout Cythère
Sois le courtier:
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier:
Ami Robin, quel bon métier!



LES GAULOIS ET LES FRANCS.

JANVIER 1814.

AIR : Gai ! gai ! marions-nous.

Gai ! gai ! serrons nos rangs,
Espérance
De la France ;
Gai ! gai ! serrons nos rangs ;
En avant, Gaulois et Francs !

D'Attila suivant la voix,
Le barbare
Qu'elle égare
Vient une seconde fois
Périr dans les champs gaulois.

Gai ! gai ! serrons nos rangs,

LES GAULOIS ET LES FRANCS.

[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible],
[illegible],
[illegible]
[illegible]!

[illegible]
[illegible]
Qu'elle [illegible]
[illegible] une seconde fois
[illegible] dans les champs gaulois.

[illegible] gai ! serrons nos rangs



L[illegible] FRAN[illegible]

Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Renonçant à ses marais,
Le Cosaque
Qui bivouaque,
Croit, sur la foi des Anglais,
Se loger dans nos palais.

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Le Russe, toujours tremblant
Sous la neige
Qui l'assiége,
Las de pain noir et de gland,
Veut manger notre pain blanc.

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Ces vins que nous amassons
Pour les boire
A la victoire,
Seraient bus par des Saxons!
Plus de vin, plus de chansons!

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Pour des Calmouks durs et laids
Nos filles
Sont trop gentilles,
Nos femmes ont trop d'attraits.

Ah! que leurs fils soient Français!

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Quoi! ces monuments chéris,
Histoire
De notre gloire,
S'écrouleraient en débris!
Quoi! les Prussiens à Paris!

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Nobles Francs et bons Gaulois,
La paix si chère

A la terre,
Dans peu viendra sous vos toits
Vous payer de tant d'exploits.

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!



FRÉTILLON.



[illegible]

Dentelles [illegible]
[illegible]
Pour quelques [illegible]
Ma Frétillon [illegible]
Cette fille





FRÉTILLON.

Air : Ma commère, quand je danse.

Francs amis des bonnes filles,
Vous connaissez Frétillon :
Ses charmes aux plus gentilles
Ont fait baisser pavillon.
Ma Frétillon, (*bis*)
Cette fille
Qui frétille,
N'a pourtant qu'un cotillon.

Deux fois elle eut équipage,
Dentelles et diamants,
Et deux fois mit tout en gage
Pour quelques fripons d'amants.
Ma Frétillon, (*bis*)
Cette fille

Qui frétille,
Reste avec un cotillon.

Point de dame qui la vaille :
Cet hiver, dans son taudis,
Couché presque sur la paille,
Mes sens étaient engourdis;
Ma Frétillon, (*bis*)
Cette fille
Qui frétille,
Mit sur moi son cotillon.

Mais que vient-on de m'apprendre?
Quoi! le peu qui lui restait,
Frétillon a pu le vendre
Pour un fat qui la battait!
Ma Frétillon, (*bis*)
Cette fille
Qui frétille,
A vendu son cotillon.

En chemise, à la croisée,

Il lui faut tendre ses lacs.
A travers la toile usée,
Amour lorgne ses appas.
Ma Frétillon, (*bis*)
Cette fille
Qui frétille,
Est si bien sans cotillon!

Seigneurs, banquiers et notaires
La feront encor briller;
Puis encor des mousquetaires
Viendront la déshabiller.
Ma Frétillon, (*bis*)
Cette fille
Qui frétille,
Mourra sans un cotillon.



UN TOUR DE MAROTTE.

CHANSON

CHANTÉE AUX SOUPERS DE MOMUS.

AIR : La marmotte a mal au pied.

Que Momus, dieu des bons couplets,
Soit l'ami d'Épicure.
Je veux porter ses chapelets
Pendus à ma ceinture.
Payant tribut
A l'attribut
De sa gaîté falote,
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

La marotte au sceptre des rois
Oppose sa puissance :

Momus en donne sur les doigts
Du grand que l'on encense.
Gaîment frappons
Sots et fripons
En casque, en mitre, en cotte.
De main en main
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Qu'un fat soit l'aigle des salons;
Qu'un docteur sente l'ambre;
Qu'un valet change ses galons
Sans changer d'antichambre;
Paris, enclin
Au trait malin,
Grace à nous, les ballotte.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Mais de la marotte, à sa cour,
La beauté veut qu'on use;

C'est un des hochets de l'Amour,
Et Vénus s'en amuse.
Son joyeux bruit
Souvent séduit
L'actrice et la dévote.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Elle s'allie au tambourin
Du dieu de la vendange,
Quand pour guérir le noir chagrin
Coule un vin sans mélange.
Oui, ses grelots
Font à grand flots
Jaillir cet antidote.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Point de convives paresseux,
Amis, car il me semble

Que l'amitié bénit tous ceux
Que la marotte assemble;
Jeunes d'esprit
Ensemble on rit,
Puis ensemble on radote.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Au bruit des grelots, dans ce lieu,
Chantez donc votre messe.
L'assistant, le prêtre et le dieu
Inspirent l'alégresse.
D'un gai refrain
A ce lutrin,
Pour qu'on suive la note,
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.



LA DOUBLE IVRESSE.

Air : Que ne suis-je la fougère!

Je reposais sous l'ombrage,
Quand Nœris vint m'éveiller :
Je crus voir sur son visage
Le feu du desir briller.
Sur son front Zéphire agite
La rose et le pampre vert;
Et de son sein qui palpite
Flotte le voile entr'ouvert.

Un enfant qui suit sa trace
(Son frère, si je l'en crois)
Presse pour remplir sa tasse
Des raisins entre ses doigts.
Tandis qu'à mes yeux la belle

Chante et danse à ses chansons,
L'enfant, caché derrière elle,
Mêle au vin d'affreux poisons.

Nœris prend la tasse pleine,
Y goûte, et vient me l'offrir.
Ah! dis-je, la ruse est vaine:
Je sais qu'on peut en mourir.
Tu le veux, enchanteresse;
Je bois, dussé-je en ce jour
Du vin expier l'ivresse
Par l'ivresse de l'amour.

Mon délire fut extrême:
Mais aussi qu'il dura peu!
Ce n'est plus Nœris que j'aime,
Et Nœris s'en fait un jeu.
De ces ardeurs infidèles
Ce qui reste, c'est qu'enfin,
Depuis, à l'amour des belles
J'ai mêlé le goût du vin.



VOYAGE

AU PAYS DE COCAGNE.

Air : Contre-danse de la Rosière, *ou* L'ombre s'évapore.

Ah ! vers une rive
Où sans peine on vive,
Qui m'aime me suive !
Voyageons gaîment.
Ivre de Champagne,
Je bats la campagne,
Et vois de Cocagne
Le pays charmant.

Terre chérie,
Sois ma patrie :
Qu'ici je rie
Du sort inconstant.

Pour moi tout change :
Bonheur étrange !
Je bois et mange
Sans un sou comptant.

Mon appétit s'ouvre,
Et mon œil découvre
Les portes d'un Louvre
En tourte arrondi.
J'y vois de gros gardes,
Cuirassés de bardes,
Portant hallebardes
De sucre candi.

Bon Dieu ! que j'aime
Ce doux système !
Les canons même
De sucre sont faits.
Belles sculptures,
Riches peintures
En confitures,
Ornent les buffets.

Pierrots et Paillasses,
Beaux esprits cocasses,
Charment sur les places
Le peuple ébahi,
Pour qui cent fontaines,
Au lieu d'eaux malsaines,
Versent, toujours pleines,
Le Beaune et l'Aï.

Des gens enfournent,
D'autres défournent;
Aux broches tournent
Veau, bœuf et mouton.
Des lois de table
L'ordre équitable,
De tout coupable
Fait un marmiton.

Dans un palais j'entre,
Et je m'assieds entre
Des grands dont le ventre
Se porte un défi;

Je trouve en ce monde,
Où la graisse abonde,
Vénus toute ronde
Et l'Amour bouffi.

Nul front sinistre;
Propos de cuistre,
Airs de ministre,
N'y sont point permis.
La table est mise,
La chère exquise;
Que l'on se grise :
Trinquons, mes amis!

Mais parlons d'affaires.
Beautés peu sévères,
Qu'au doux bruit des verres
D'un dessert friand,
On chante et l'on dise
Quelque gaillardise
Qui nous scandalise
En nous égayant.

Quand le vin tape
L'époux qu'on drape,
Que sur la nappe
Il s'endort à point;
De femme aimable
Mère intraitable,
Ah! sous la table
Ne regardez point.

Folle et tendre orgie!
La face rougie,
La panse élargie,
Là, chacun est roi;
Et quand l'heure invite
A gagner son gîte,
L'on rentre bien vite
Ailleurs que chez soi.

Que de goguettes!
Que d'amourettes!
Jamais de dettes:
Point de nœuds constants.

Entre l'ivresse
Et la paresse,
Notre jeunesse
Va jusqu'à cent ans.

Oui, dans ton empire,
Cocagne, on respire...
Mais, qui vient détruire
Ce rêve enchanteur?
Amis, j'en ai honte;
C'est quelqu'un qui monte
Apporter le compte
Du restaurateur.



LE
COMMENCEMENT DU VOYAGE.

CHANSON

CHANTÉE SUR LE BERCEAU D'UN ENFANT NOUVEAU-NÉ.

AIR : Vaudeville des Chevilles de Maître Adam.

Voyez, amis, cette barque légère
Qui de la vie essaie encor les flots :
Elle contient gentille passagère ;
Ah ! soyons-en les premiers matelots.
Déja les eaux l'enlèvent au rivage
Que doucement elle fuit pour toujours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

Déja le Sort a soufflé dans les voiles ;

Déja l'Espoir prépare les agrès,
Et nous promet, à l'éclat des étoiles,
Une mer calme et des vents doux et frais.
Fuyez, fuyez, oiseaux d'un noir présage :
Cette nacelle appartient aux Amours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

Au mât propice attachant leurs guirlandes,
Oui, les Amours prennent part au travail.
Aux chastes Sœurs on a fait des offrandes,
Et l'Amitié se place au gouvernail.
Bacchus lui-même anime l'équipage,
Qui des Plaisirs invoque le secours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

Qui vient encor saluer la nacelle?
C'est le Malheur bénissant la Vertu,
Et demandant que du bien fait par elle
Sur cet enfant le prix soit répandu.
A tant de vœux dont retentit la plage,

Sûrs que jamais les dieux ne seront sourds,
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.



LA MUSIQUE.

1810.

AIR : La farira dondaine, gai !

Purgeons nos desserts
Des chansons à boire,
Vivent les grands airs
Du Conservatoire !
Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

Tout est réchauffé
Aux dîners d'Agathe :
Au lieu de café,
Vite une sonate.
Bon !
La farira dondaine,

Gai!
La farira dondé.

L'Opéra toujours
Fait bruit et merveilles :
On y voit les sourds
Boucher leurs oreilles.
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

Acteurs très profonds,
Sujets de disputes,
Messieurs les bouffons,
Soufflez dans vos flûtes.
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

Et vous, gens de l'art,

Pour que je jouisse,
Quand c'est du Mozart
Que l'on m'avertisse.
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

Nature n'est rien;
Mais on recommande
Goût italien
Et grace allemande.
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

Si nous t'enterrons,
Bel art dramatique,
Pour toi nous dirons
La messe en musique.
Bon!

La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.



LES GOURMANDS.

A MESSIEURS LES GASTRONOMES.

1810.

Air : Tout le long de la rivière.

Gourmands, cessez de nous donner
La carte de votre dîner :
Tant de gens qui sont au régime
Ont droit de vous en faire un crime.
Et d'ailleurs à chaque repas,
D'étouffer ne tremblez-vous pas ?
C'est une mort peu digne qu'on l'admire.
Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire,
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

La bouche pleine, osez-vous bien
Chanter l'Amour, qui vit de rien ?
A l'aspect de vos barbes grasses,

D'effroi vous voyez fuir les Graces;
Ou, de truffes en vain gonflés,
Près de vos belles vous ronflez.
L'embonpoint même a dû parfois vous nuire.
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire;
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Vous n'exaltez, maîtres gloutons,
Que la gloire des marmitons:
Méprisant l'auteur humble et maigre
Qui mouille un pain bis de vin aigre,
Vous ne trouvez le laurier bon
Que pour la sauce et le jambon;
Chez des Français quel étrange délire!
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire;
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Pour goûter à point chaque mets,
A table ne causez jamais;
Chassez-en la plaisanterie:
Trop de gens, dans notre patrie,
De ses charmes étaient imbus;

Les bons mots ne sont qu'un abus;
Pourtant, messieurs, permettez-nous d'en dire.
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire;
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Français, dinons pour le dessert:
L'Amour y vient, Philis le sert;
Le bouchon part, l'esprit petille;
La Décence même y babille,
Et par la Gaîté, qui prend feu,
Se laisse coudoyer un peu.
Chantons alors l'Aï qui nous inspire.
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire;
N'étouffons, n'étouffons que de rire.



MA DERNIÈRE CHANSON,

PEUT-ÊTRE.

FIN DE JANVIER 1814.

AIR : Eh quoi! vous sommeillez encore? (*de Fanchon.*)

Je n'eus jamais d'indifférence
Pour la gloire du nom français.
L'étranger envahit la France,
Et je maudis tous ses succès.
Mais, bien que la douleur honore,
Que servira d'avoir gémi ?
Puisqu'ici nous rions encore,
Autant de pris sur l'ennemi !

Quand plus d'un brave aujourd'hui tremble,
Moi, poltron, je ne tremble pas.
Heureux que Bacchus nous rassemble

Pour trinquer à ce gai repas!
Amis, c'est le dieu que j'implore;
Par lui mon cœur est affermi.
Buvons gaîment, buvons encore:
Autant de pris sur l'ennemi!

Mes créanciers sont des corsaires
Contre moi toujours soulevés.
J'allais mettre ordre à mes affaires,
Quand j'appris ce que vous savez.
Gens que l'avarice dévore,
Pour votre or soudain j'ai frémi.
Prêtez-m'en donc, prêtez encore:
Autant de pris sur l'ennemi!

Je possède jeune maîtresse,
Qui va courir bien des dangers.
Au fond, je crois que la traîtresse
Desire un peu les étrangers.
Certains excès que l'on déplore
Ne l'épouvantent qu'à demi.
Mais cette nuit me reste encore:

Autant de pris sur l'ennemi!

Amis, s'il n'est plus d'espérance,
Jurons, au risque du trépas,
Que pour l'ennemi de la France
Nos voix ne résonneront pas.
Mais il ne faut point qu'on ignore
Qu'en chantant le cygne a fini.
Toujours Français, chantons encore:
Autant de pris sur l'ennemi!



ÉLOGE DES CHAPONS.

AIR : Ah! le bel oiseau, maman!

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds;
Bienheureux sont les chapons!

Exempts du tendre embarras
Qui maigrit l'espèce humaine,
Comme ils sont dodus et gras
Ces bons citoyens du Maine!

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,

Pour ma part, moi, j'en réponds;
Bienheureux sont les chapons!

Qui d'eux, troublé nuit et jour,
Fut jaloux jusqu'à la rage?
Leur faut-il contre l'amour
Recourir au mariage?

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds;
Bienheureux sont les chapons!

Plusieurs, pour la forme, ont pris
Une compagne gentille:
J'en sais qui sont bons maris,
Qui même ont de la famille.

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,

Pour ma part, moi, j'en réponds;
Bienheureux sont les chapons!

Modérés dans leurs desirs,
Jamais ces gens, que j'estime,
N'ont pour fruit de leurs plaisirs
Les remords ou le régime.

Pour ma part, moi, j'en réponds,
  Oui, poulettes,
  Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds;
Bienheureux sont les chapons!

Or, messieurs, examinons
Notre sort auprès des belles:
Que de mal nous nous donnons
Pour tromper des infidèles!

Pour ma part, moi, j'en réponds,
  Oui, poulettes,
  Oui, coquettes,

Pour ma part, moi, j'en réponds;
Bienheureux sont les chapons!

C'est mener un train d'enfer,
Quelque agrément qu'on y trouve;
D'ailleurs on n'est pas de fer,
Et Dieu sait comme on le prouve!

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds;
Bienheureux sont les chapons!

En dépit d'un faux honneur,
Prenons donc un parti sage.
Faisons tous notre bonheur:
Allons, messieurs, du courage!

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,

Pour ma part, moi, j'en réponds;
Bienheureux sont les chapons!

Assez de monde concourt
A propager notre espèce.
Coupons, morbleu! coupons court
Aux erreurs de la jeunesse.

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds;
Bienheureux sont les chapons!



LE BON FRANÇAIS.

MAI 1814.

CHANSON

CHANTÉE DEVANT DES AIDES-DE-CAMP DE L'EMPEREUR ALEXANDRE.

AIR : *J'ons un curé patriote.*

J'aime qu'un Russe soit Russe,
Et qu'un Anglais soit Anglais.
Si l'on est Prussien en Prusse,
En France soyons Français.
Lorsqu'ici nos cœurs émus
Comptent des Français de plus [1],

[1] Il est nécessaire de rappeler que M. le comte d'Artois avait dit : « Il n'y a rien de changé en France ; il n'y a qu'un Français de « plus. »

Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

Charles-Quint portait envie
A ce roi plein de valeur [1]
Qui s'écriait à Pavie :
Tout est perdu, fors l'honneur !
Consolons par ce mot-là
Ceux que le nombre accabla.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

Louis, dit-on, fut sensible [2]
Aux malheurs de ces guerriers
Dont l'hiver le plus terrible
A seul flétri les lauriers.

[1] François Iᵉʳ.

[2] Les journaux du temps racontèrent que, sur une lettre du roi, l'empereur Alexandre avait promis de renvoyer en France tous les prisonniers faits sur nous dans la malheureuse campagne de Russie.

Près des lis qu'ils soutiendront,
Ces lauriers reverdiront.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

Enchaîné par la souffrance,
Un roi fatal aux Anglais[1]
A jadis sauvé la France
Sans sortir de son palais.
On sait, quand il le faudra,
Sur qui Louis s'appuîra[2].
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

Redoutons l'anglomanie,
Elle a déja gâté tout.

[1] Charles V, dit le Sage.

[2] Le roi avait dit à Saint-Ouen, aux maréchaux Masséna, Mortier, Lefèvre, Ney, etc., qu'il s'appuierait sur eux.

N'allons point en Germanie
Chercher les régles du goût.
N'empruntons à nos voisins
Que leurs femmes et leurs vins.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

Notre gloire est sans seconde:
Français, où sont nos rivaux?
Nos plaisirs charment le monde,
Éclairé par nos travaux.
Qu'il nous vienne un gai refrain,
Et voilà le monde en train!
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

En servant notre patrie,
Où se fixent pour toujours
Les plaisirs et l'industrie,
Les beaux-arts et les amours,

Aimons, Louis le permet,
Tout ce qu'Henri-Quatre aimait.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.



LA GRANDE GIGUE.

Enfin du vrai bonheur
Nous porterons les signes.
Les rois boiront
Tous en rond ;
Les lauriers serviront
D'échalas à nos vignes.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Raison, adieu !
Qu'en ce lieu
Succombant sous le dieu
Objet de nos louanges,
Bien ou mal mis,
Tous amis,
Dans l'ivresse endormis,
Nous rêvions les vendanges !

Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Enfants charmants
De mamans
Qui des grands sentiments
Banniront la folie,
Nos fils bien gros,
Bien dispos,
Naîtront parmi les pots,
Le front taché de lie.

Le vin charme tous les esprits:
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Fi d'un honneur
Suborneur!



LE JOUR DES MORTS.

AIR : Mirliton.

(Les deux premiers vers de l'air sont doublés.)

Amis, entendez les cloches
Qui par leurs sons gémissants
Nous font de bruyants reproches
Sur nos rires indécents.
Il est des ames en peine,
Dit le prêtre intéressé :
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine;
Requiescant in pace!

Qu'en ce jour la poésie
Sème les tombeaux de fleurs;
Qu'à nos yeux l'hypocrisie
Les arrose de ses pleurs.

Je chante au sort qui m'entraîne
Sur les traces du passé :
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine ;
Requiescant in pace !

Méchants, redoutez les diables :
Mais qu'il soit un paradis
Pour les filles charitables,
Pour les buveurs francs amis ;
Que saint Pierre aux gens sans haine
Ouvre d'un air empressé.
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine ;
Requiescant in pace !

Le souvenir de nos pères
Nous doit-il mettre en souci ?
Ils ont ri de leurs misères ;
Des nôtres rions aussi.
Lise n'est point inhumaine ;
Mon flacon n'est point cassé.
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine ;
Requiescant in pace !

Je ne veux point qu'on me pleure,
Moi, le boute-en-train des fous.
Puissé-je, à ma dernière heure,
Voir nos fils plus gais que nous!
Qu'ils chantent à perdre haleine,
Sur le bord du grand fossé:
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine;
Requiescant in pace!



REQUÊTE

PRÉSENTÉE

PAR LES CHIENS DE QUALITÉ,

POUR OBTENIR QU'ON LEUR RENDE L'ENTRÉE LIBRE AU JARDIN DES TUILERIES.

JUIN 1814.

AIR: Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats. } *bis.*

Aux maîtres des cérémonies
Plaise ordonner que, dès demain,
Entrent sans laisse aux Tuileries
Les chiens du faubourg Saint-Germain.

Puisque le tyran est à bas,

Laissez-nous prendre nos ébats.

Des chiens dont le pavé se couvre
Distinguez-nous à nos colliers.
On sent que les honneurs du Louvre
Iraient mal à ces roturiers.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quoique toujours, sous son empire,
L'usurpateur nous ait chassés,
Nous avons laissé sans mot dire
Aboyer tous les gens pressés.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quand sur son règne on prend des notes,
Grace pour quelques chiens félons !
Tel qui long-temps lécha ses bottes
Lui mord aujourd'hui les talons.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

En attrapant mieux que des puces,
On a vu carlins et bassets
Caresser Allemands et Russes
Couverts encor du sang français.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Qu'importe que, sûr d'un gros lucre,
L'Anglais dise avoir triomphé?
On nous rend le morceau de sucre;
Les chats reprennent leur café.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quand nos dames reprennent vite
Les barbes et le caraco,
Quand on refait de l'eau bénite,

Remettez-nous *in statu quo.*

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Nous promettons, pour cette grace,
Tous, hors quelques barbets honteux,
De sauter pour les gens en place,
De courir sur les malheureux.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.



LA CENSURE.

CHANSON

QUI COURUT MANUSCRITE AU MOIS D'AOUT 1814 [1].

AIR : Qu'est-ce qu'ça m'fait à moi?

Que, sous le joug des libraires,
On livre encor nos auteurs
Aux censeurs, aux inspecteurs,
Rats-de-cave littéraires;
Riez-en avec moi.
Ah! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi!

[1] On venait de discuter à la Chambre une loi restrictive de la liberté de la presse, présentée par l'abbé de Montesquiou, ministre de l'intérieur.

L'état ayant plus d'un membre
Que la presse eût fait trembler;
Qu'on ait craint son franc parler
Dans la chambre et l'antichambre;
Riez-en avec moi.
Ah! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi!

Que cette chambre sensée
Laisse avec soumission
Sortir la procession
Et renfermer la pensée;
Riez-en avec moi.
Ah! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi!

Qu'un censeur bien tyrannique
De l'esprit soit le geôlier,

Et qu'avec son prisonnier
Jamais il ne communique;
Riez-en avec moi.
Ah! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi!

Quand déja l'on n'y voit guère,
Quand on a peine à marcher,
En feignant de la moucher,
Qu'on éteigne la lumière;
Riez-en avec moi.
Ah! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi!

Qu'un ministre qui s'irrite
Quand on lui fait la leçon,
Lise tout bas ma chanson,
Qui lui parvient manuscrite;

Riez-en avec moi.
Ah ! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi !



BEAUCOUP D'AMOUR.

Musique de M. B. Wilhem.

Malgré la voix de la sagesse,
Je voudrais amasser de l'or :
Soudain aux pieds de ma maîtresse
J'irais déposer mon trésor.
Adèle, à ton moindre caprice
Je satisferais chaque jour.
Non, non, je n'ai point d'avarice,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Pour immortaliser Adèle,
Si des chants m'étaient inspirés,
Mes vers, où je ne peindrais qu'elle,
A jamais seraient admirés.
Puissent ainsi dans la mémoire
Nos deux noms se graver un jour !

Je n'ai point l'amour de la gloire,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Que la Providence m'éléve
Jusqu'au trône éclatant des rois;
Adéle embellira ce rêve :
Je lui céderai tous mes droits.
Pour être plus sûr de lui plaire,
Je voudrais me voir une cour.
D'ambition je n'en ai guère,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Mais quel vain desir m'importune ?
Adéle comble tous mes vœux.
L'éclat, le renom, la fortune,
Moins que l'amour rendent heureux.
A mon bonheur je puis donc croire,
Et du sort braver le retour !
Je n'ai ni bien, ni rang, ni gloire,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.



LES BOXEURS, ou L'ANGLOMANE.

AOUT 1814.

AIR : A coups d'pied, à coups d'poing.

Quoique leurs chapeaux soient bien laids,
God dam ! moi j'aime les Anglais :
Ils ont un si bon caractère !
Comme ils sont polis ! et sur-tout
Que leurs plaisirs sont de bon goût !
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Voilà des boxeurs à Paris :
Courons vite ouvrir des paris,
Et même par-devant notaire.
Ils doivent se battre un contre un ;

Pour des Anglais c'est peu commun.
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

En scène, d'abord admirons
La grace de ces deux lurons,
Grace qui jamais ne s'altère.
De la halle on dirait deux forts :
Peut-être ce sont des milords.
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing,
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Çà, mesdames, qu'en pensez-vous?
C'est à vous de juger les coups.
Quoi! ce spectacle vous atterre?
Le sang jaillit... battez des mains.
Dieux! que les Anglais sont humains!
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Anglais! il faut vous suivre en tout,
Pour les lois, la mode, et le goût,
Même aussi pour l'art militaire.
Vos diplomates, vos chevaux,
N'ont pas épuisé nos bravos.
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.



LE TROISIÈME MARI.

CHANSON

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE GESTES.

AIR : Ah! ah! qu'elle est bien!

Malheureuse avec deux maris,
Au troisième enfin je commande.
Jean est grondeur, mais je m'en ris;
Il est tout petit, je suis grande.
Sitôt qu'il fait un peu de bruit,
Je lui mets son bonnet de nuit.
Vli, vlan, taisez-vous,
Lui dis-je, ou que je vous entende...
Vli, vlan, taisez-vous;
Je me venge de deux époux.

Six mois après des nœuds si doux,



LE TROISIÈME MARI.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] entende...
[illegible]
Je me venge de [illegible] époux.

Six mois après [illegible]



LE TROISIÈME MARI.

Et les affaires arrangées,
J'en eus deux filles, qu'entre nous,
De trois mois l'on dit plus âgées.
Au baptême Jean fit du train,
Car Léandre était le parrain.
    Vli, vlan, taisez-vous,
Jean, vous n'aurez point de dragées;
    Vli, vlan, taisez-vous;
Je me venge de deux époux.

Léandre me fait lui prêter
De l'argent, qu'il rend Dieu sait comme!
Jean, qui travaille et sait compter,
S'aperçoit qu'on touche à sa somme.
Hier il dit qu'on l'a volé;
Moi, du trésor je prends la clé.
    Vli, vlan, taisez-vous;
Plus d'argent pour vous, petit homme!
    Vli, vlan, taisez-vous;
Je me venge de deux époux.

Léandre un soir était chez moi:

A neuf heures mon mari frappe.
Je n'ouvris point, l'on sait pourquoi;
Mais, à minuit, Léandre échappe.
Il gelait, et Jean morfondu
A la porte avait attendu.
Vli, vlan, taisez-vous;
Quoi! monsieur croit-il qu'on l'attrape?
Vli, vlan, taisez-vous;
Je me venge de deux époux.

Mais, à mon tour, je le surpris
Avec la vieille Pétronille.
D'un doigt de vin il était gris;
Il la trouvait fraîche et gentille.
Sur ses deux pieds il se dressait,
Et le menton lui caressait.
Vli, vlan, taisez-vous;
Vous sentez le vin et la fille;
Vli, vlan, taisez-vous;
Je me venge de deux époux.

Jean peut briller entre deux draps,

Malgré sa chétive apparence;
Léandre fait plus d'embarras,
Mais a beaucoup moins de vaillance.
Lorsque Jean veut se reposer,
S'il me plaît encor d'en user,
Vli, vlan, taisez-vous;
Et vite que l'on recommence:
Vli, vlan, taisez-vous;
Je me venge de deux époux.



VIEUX HABITS! VIEUX GALONS!

OU

RÉFLEXIONS

MORALES ET POLITIQUES

D'UN MARCHAND D'HABITS DE LA CAPITALE.

PREMIÈRE RESTAURATION, 1814.

AIR : Vaudeville des Deux Edmond.

Tout marchands d'habits que nous sommes,
Messieurs, nous observons les hommes:
Du bout du monde à l'autre bout,
L'habit fait tout.
Dans les changements qui surviennent,
Les dépouilles nous appartiennent:
Toujours en grand nous calculons.
Vieux habits! vieux galons!

Parfois en lisant la gazette,



VIEUX HABITS! VIEUX GALONS!

OU

RÉFLEXIONS

[illegible]

D'UN [illegible] DE LA CAPITALE.

[illegible] 1814

[illegible]

[illegible] messieurs,
Messieurs, [illegible] nous sommes :
Du bout du [illegible] bout,
L'habit fait tout.
Dans les changements qui surviennent,
Les dépouilles nous appartiennent :
Toujours en grand nous calculons.
Vieux habits! vieux galons!

Parfois en lisant la gazette,



Comme tant d'autres, je regrette
Que tout Français n'ait pas gardé
L'habit brodé.
Mais, j'en crois ceux qui s'y connaissent,
Les anciens préjugés renaissent.
On va quitter les pantalons.
Vieux habits ! vieux galons !

Les modes et la politique
Ont cent fois rempli ma boutique ;
Combien on doit à leurs travaux
D'habits nouveaux !
Quand de nos déesses civiques
On met en oubli les tuniques,
Aux passants nous les rappelons.
Vieux habits ! vieux galons !

Un temps fameux par cent batailles
Mit du galon sur bien des tailles ;
De galon même étaient couverts
Les habits verts [1].

[1] La livrée impériale, vert et or.

Mais sans le bonheur point de gloire!
Nous seuls, après chaque victoire,
Nous avions ce que nous voulons.
Vieux habits! vieux galons!

Nous trouvons aussi notre compte
Avec tous les gens qui sans honte
Savent, dans un retour subit,
Changer d'habit.
Les valets, troupe chamarrée,
Troquant aujourd'hui leur livrée,
Que d'habits bleus[1] nous étalons!
Vieux habits! vieux galons!

Les défenseurs de nos grands-pères,
Sortant de leurs nobles repaires,
Reprennent enfin à leur tour
L'habit de cour.
Chez nous retrouvant leurs costumes,
Avec talons rouges et plumes,

[1] La livrée royale.

Ils vont régner dans les salons.
Vieux habits ! vieux galons !

Sans nul égard pour nos scrupules,
Si la foule des incrédules
Mit au nombre de ses larcins
L'habit des saints,
Au nez de plus d'un philosophe
Je vais en revendre l'étoffe :
De piété nous redoublons.
Vieux habits ! vieux galons !

Long-temps vantés dans chaque ouvrage,
Des grands, qu'aujourd'hui l'on outrage,
Portent au fond de leurs manoirs
Des habits noirs.
Mais, grace à nous, vont reparaître
Ces manteaux qu'eux-mêmes peut-être
Trouvaient bien pesants et bien longs.
Vieux habits ! vieux galons !

De m'enrichir j'ai l'assurance :

L'on fêtera toujours en France,
En ville, au théâtre, à la cour,
L'habit du jour.
Gens vêtus d'or et d'écarlate,
Pendant un mois chacun vous flatte ;
Puis à vos portes nous allons.
Vieux habits ! vieux galons !



LE NOUVEAU DIOGÈNE.

CENT-JOURS, AVRIL 1815.

AIR : Bon voyage, cher Dumollet.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Dans l'eau, dit-on, tu puisas ta rudesse ;
Je n'en bois pas, et, censeur plus joyeux,
En moins d'un mois, pour loger ma sagesse,
J'ai mis à sec un tonneau de vin vieux.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Où je suis bien, aisément je séjourne;
Mais comme nous les dieux sont inconstants:
Dans mon tonneau, sur ce globe qui tourne,
Je tourne avec la fortune et le temps.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Pour les partis dont cent fois j'osai rire
Ne pouvant être un utile soutien,
Devant ma tonne on ne viendra pas dire

Pour qui tiens-tu, toi qui ne tiens à rien?

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

J'aime à fronder les préjugés gothiques
Et les cordons de toutes les couleurs;
Mais, étrangère aux excès politiques,
Ma *Liberté* n'a qu'un chapeau de fleurs.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Qu'en un congrès, se partageant le monde,

Des potentats soient trompeurs ou trompés,
Je ne vais point demander à la ronde
Si de ma tonne ils se sont occupés.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

N'ignorant pas où conduit la satire,
Je fuis des cours le pompeux appareil:
Des vains honneurs trop enclin à médire,
Auprès des rois je crains pour mon soleil.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Lanterne en main, dans l'Athènes moderne
Chercher un homme est un dessein fort beau :
Mais quand le soir voit briller ma lanterne,
C'est qu'aux amours elle sert de flambeau.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Exempt d'impôt, déserteur de phalange,
Je suis pourtant assez bon citoyen :
Si les tonneaux manquaient pour la vendange,
Sans murmurer je prêterais le mien.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.



LE MAITRE D'ÉCOLE.

Il m'en a bu deux bouteilles !





LE MAITRE D'ÉCOLE.

AIR : Pan, pan, pan.

Ah ! le mauvais garnement !
Sans respect il sort des bornes.
Je n'ai dormi qu'un moment,
Et voilà son rudiment.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Le coquin m'en fait des cornes.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Le fouet, petit polisson !

Il a fait pis que cela
Pour m'échauffer les oreilles :
L'autre jour il me vola
Du vin que je cachais là.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Il m'en a bu deux bouteilles !

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Le fouet, petit polisson !

Chez elle, quand le matin
Ma femme est à sa toilette,
Je sais que le libertin
Quitte écriture et latin.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Par la serrure il la guette.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Le fouet, petit polisson !

A ma fille il fait l'amour,
Et joue avec la friponne.
Je l'ai surpris l'autre jour,
Maître d'école à son tour,
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Rendant ce que je lui donne.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Le fouet, petit polisson !

De le frapper je suis las ;

Mais dans ses dents monsieur gronde.
Dieu! ne prononce-t-il pas
Le mot de *c*... tout bas?
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Il n'est plus d'enfants au monde.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Le fouet, petit polisson!



LE CÉLIBATAIRE.

CHANSON DE NOCE

CHANTÉE AU MARIAGE DE MON AMI B. WILHEM.

AIR: Eh! le cœur à la danse.

Du célibat fidèle appui,
Je vois avec colère
L'Amour essuyer aujourd'hui
Les larmes de son frère.
Graces, talents, et vertus,
Ont droit à mille tributs.
Mais un célibataire
Ne peut chanter des nœuds si doux :
On n'aura rien à faire
Chez de pareils époux.

Monsieur prend femme, c'est fort bien;
Il la prend jeune et belle;

Mais, comptant ses amis pour rien,
Monsieur la prend fidèle.
Il faudra dans cinquante ans
Célébrer leurs feux constants.
Non, tout célibataire
Ne peut chanter des nœuds si doux :
On n'aura rien à faire
Chez de pareils époux.

Morbleu! qui n'aurait de l'humeur
En pensant que madame
De monsieur fera le bonheur,
Bien qu'elle soit sa femme?
Jours de paix et nuits d'amour;
Le diable y perdra son tour.
Non, tout célibataire
Ne peut chanter des nœuds si doux :
On n'aura rien à faire
Chez de pareils époux.

Encor si l'Amour avait pris
Une dîme en cachette!

Mais le plus heureux des maris,
En quittant sa couchette,
Demain se pavanera,
Et les mains se frottera...
Non, tout célibataire
Ne peut chanter des nœuds si doux :
On n'aura rien à faire
Chez de pareils époux.



TRINQUONS.

Air : La Catacòua.

Trinquer est un plaisir fort sage
Qu'aujourd'hui l'on traite d'abus.
Quand du mépris d'un tel usage
Les gens du monde sont imbus,
De le suivre, amis, faisons gloire,
Riant de qui peut s'en moquer;
Et pour choquer,
Nous provoquer,
Le verre en main, en rond nous attaquer,
D'abord nous trinquerons pour boire,
Et puis nous boirons pour trinquer.

A table, croyez que nos pères
N'enviaient point le sort des rois,
Et qu'au fragile éclat des verres

Ils le comparaient quelquefois.
A voix pleine ils chantaient Grégoire,
Docteur que l'on peut expliquer;
Et pour choquer,
Se provoquer,
Le verre en main, tous en rond s'attaquer,
Nos bons aïeux trinquaient pour boire,
Et puis ils buvaient pour trinquer.

L'Amour alors près de nos mères,
Faisant chorus, battant des mains,
Rapprochait les cœurs et les verres,
Enivrait avec tous les vins.
Aussi n'a-t-on pas la mémoire
Qu'une belle ait voulu manquer,
Pour bien choquer,
A provoquer,
Le verre en main, chacun à l'attaquer:
D'abord elle trinquait pour boire,
Puis elle buvait pour trinquer.

Qu'on boive aux maîtres de la terre,

Qui n'en boivent pas plus gaîment;
Je veux, libre par caractère,
Boire à mes amis seulement.
Malheur à ceux dont l'humeur noire
S'obstine à ne point remarquer
Que pour choquer,
Se provoquer,
Le verre en main, tous en rond s'attaquer,
L'amitié, qui trinque pour boire,
Boit bien plus encor pour trinquer!



PRIÈRE D'UN ÉPICURIEN.

COUPLET

ÉCRIT AUX CATACOMBES LE JOUR OU S'Y RENDIRENT LES MEMBRES DU CAVEAU.

Air : *Ce magistrat irréprochable.*

Du champ que ton pouvoir féconde,
Vois la Mort trancher les épis ;
Amour, réparateur du monde,
Réveille les cœurs assoupis.
A l'horreur qui nous environne
Oppose le besoin d'aimer ;
Et si la Mort toujours moissonne,
Ne te lasse pas de semer.



LES INFIDÉLITÉS DE LISETTE.

AIR : Ermite, bon Ermite.

Lisette, dont l'empire
S'étend jusqu'à mon vin,
J'éprouve le martyre
D'en demander en vain.
Pour souffrir qu'à mon âge
Les coups me soient comptés,
Ai-je compté, volage,
Tes infidélités ?

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours;
Mais vive la grisette!
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Lindor, par son audace,
Met ta ruse en défaut;
Il te parle à voix basse,
Il soupire tout haut.
Du tendre espoir qu'il fonde
Il m'instruisit d'abord.
De peur que je n'en gronde,
Verse au moins jusqu'au bord.

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours;
Mais vive la grisette!
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Avec l'heureux Clitandre
Lorsque je te surpris,
Vous comptiez d'un air tendre
Les baisers qu'il t'a pris.
Ton humeur peu sévère
En comptant les doubla;
Remplis encor mon verre

Pour tous ces baisers-là.

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours;
Mais vive la grisette!
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Mondor, qui toujours donne
Et rubans et bijoux,
Devant moi te chiffonne
Sans te mettre en courroux.
J'ai vu sa main hardie
S'égarer sur ton sein;
Verse jusqu'à la lie
Pour un si grand larcin.

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours;
Mais vive la grisette!
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Certain soir je pénètre
Dans ta chambre, et sans bruit
Je vois par la fenêtre
Un voleur qui s'enfuit.
Je l'avais, dès la veille,
Fait fuir de ton boudoir.
Ah! qu'une autre bouteille
M'empêche de tout voir!

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours;
Mais vive la grisette!
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Tous, comblés de tes graces,
Mes amis sont les tiens,
Et ceux dont tu te lasses,
C'est moi qui les soutiens.
Qu'avec ceux-là, traîtresse,
Le vin me soit permis:
Sois toujours ma maîtresse,

Et gardons nos amis.

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours ;
Mais vive la grisette !
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.



LA CHATTE.

Air : La petite Cendrillon.

Tu réveilles ta maîtresse,
Minette, par tes longs cris.
Est-ce la faim qui te presse?
Entends-tu quelque souris?
Tu veux fuir de ma chambrette,
Pour courir je ne sais où.
Mia-mia-ou! Que veut minette?
Mia-mia-ou! c'est un matou.

Pour toi je ne puis rien faire;
Cesse de me caresser.
Sur ton mal l'amour m'éclaire:
J'ai quinze ans, j'y dois penser.
Je gémis d'être seulette
En prison sous le verrou.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] n faire,
[illegible]
[illegible] m'éclaire :
J'ai [illegible], j'y dois penser.
J[illegible] d'êtr[illegible] seul[illegible]
E[illegible] sous le [illegible]



Mia-mia-ou ! Que veut minette?
Mia-mia-ou ! c'est un matou.

Si ton ardeur est extrême,
Même ardeur vient me brûler;
J'ai certain voisin que j'aime,
Et que je n'ose appeler.
Mais pourquoi, sur ma couchette,
Rêver à ce jeune fou !
Mia-mia-ou ! Que veut minette ?
Mia-mia-ou ! c'est un matou.

C'est toi, chatte libertine,
Qui mets le trouble en mon sein.
Dans la mansarde voisine
Du moins réveille Valsain.
C'est peu qu'il presse en cachette
Et ma main et mon genou.
Mia-mia-ou ! Que veut minette ?
Mia-mia-ou ! c'est un matou.

Mais je vois Valsain paraître !

Par les toits il vient ici.
Vite, ouvrons-lui la fenêtre :
Toi, minette, passe aussi.
Lorsqu'enfin mon cœur se prête
Aux larcins de ce filou,
Mia-mia-ou ! Que ma minette,
Mia-mia-ou ! trouve un matou.



ADIEUX DE MARIE STUART.

Musique de M. B. Wilhem.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage,
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots!

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adicu! te quitter c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime
Je ceignis les lis éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Écossais;
Je n'ai desiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours;
Dans l'inculte Calédonie

De mon sort va changer le cours.
Hélas ! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi :
J'ai cru voir, dans un songe horrible,
Un échafaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter c'est mourir.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu ! le vaisseau trop rapide
Déja vogue sous d'autres cieux ;
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux !

Adieu, charmant pays de France,

Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter c'est mourir.





LES PARQUES.



Souriant à qui les implore.





LES PARQUES.

Air : Elle aime à rire, elle aime à boire.

Sages et fous, gueux et monarques,
Apprenez un fait tout nouveau :
Bacchus a vidé son caveau
Pour remplir la coupe des Parques.
C'est afin de plaire aux Amours,
Qui chantaient d'une voix sonore :
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours !

Du monde éternelle ennemie,
Atropos, au fatal ciseau,
Buvant à longs traits et sans eau,
Sur la table tombe endormie ;
Mais ses deux sœurs filent toujours,
Souriant à qui les implore.

Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à scs beaux jours !

Lachésis, remplissant sa tasse,
S'écrie : Atropos dort enfin !
Mais trop sec, hélas ! et trop fin,
Je crains que mon fil ne se casse.
Pour le tremper ayons recours
A ce nectar qui me restaure.
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours !

Garnissant sa quenouille immense,
Clotho lui dit : Oui, travaillons ;
De vin arrosons les sillons
Où de mon lin croît la semence.
Cette rosée aura toujours
Le pouvoir de la faire éclore.
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours !

Quand ces Parques, vidant bouteille,

Filent nos jours sans nul souci,
Nous qui buvons gaîment ici,
Craignons qu'Atropos ne s'éveille.
Qu'elle dorme au gré des Amours,
Et répétons à chaque aurore :
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours !



MON CURÉ.

AIR : Un chanoine de l'Auxerrois.

Le curé de notre hameau
S'empresse à vider son tonneau,
Pour quand viendra l'automne.
Bénissant Dieu de ses présents,
A sa nièce, enfant de seize ans,
Il dit parfois : Mignonne,
Cache-moi bien ce qu'on fera;
Le diable aura ce qu'il pourra.
Eh ! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

Fait pour chasser les loups gloutons,
Dois-je essayer sur les moutons
Si ma houlette est bonne?

Non; mais à mon troupeau je dis :
La paix est un vrai paradis
Qu'ici-bas l'on se donne.
Sur-tout j'ai soin, tant qu'il se peut,
De ne prêcher que lorsqu'il pleut.
Eh ! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

Les dimanches, point ne défends
La joie à ces pauvres enfants;
J'aime alors qu'on s'en donne.
Du chœur, où seul je suis souvent,
Je les entends rire en buvant
Chez la mère Simone;
Ou, j'y cours même, s'il le faut,
Les prier de chanter moins haut.
Eh ! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

Sans jamais en rien publier,

Je vois s'enfler le tablier
De plus d'une friponne.
S'épouse-t-on six mois trop tard;
Faut-il baptiser un bâtard;
C'est le ciel qui l'ordonne.
Les plaintes fort peu me siéraient:
Le ciel et Suzon en riraient.
Eh! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

Notre maire, un peu mécréant,
A maint sermon répond: Néant.
Mais que Dieu lui pardonne!
Depuis qu'à sa table il m'admet,
J'ai su qu'à deux mains il semait,
Sans bruit faisant l'aumône;
Or la grace ne peut faillir:
Puisqu'il séme, il doit recueillir.
Eh! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

Je préside à tous les banquets,
A ma fête j'ai des bouquets,
Et l'on remplit ma tonne.
Mon évêque, triste et bigot,
Prétend que je sens le fagot;
Mais pour qu'un jour, mignonne,
J'aille où les anges font leurs nids,
Revoir tous ceux que j'ai bénis,
Eh! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.



LA BOUTEILLE VOLÉE.

Air : La fête des bonnes gens.

Sans bruit, dans ma retraite,
Hier l'Amour pénétra,
Courut à ma cachette,
Et de mon vin s'empara.
Depuis lors ma voix sommeille;
Adieu tous mes joyeux sons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Iris, dame et coquette,
A ce larcin l'a poussé.
Je n'ai plus la recette
Qui soulage un cœur blessé.
C'est pour gémir que je veille,
En proie aux jaloux soupçons.

Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Épicurien aimable,
A verser frais m'invitant,
Un vieil ami de table
Me tend son verre en chantant;
Un autre vient à l'oreille
Me demander des leçons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Tant qu'Iris eut contre elle
Ce bon vin si regretté,
Grisette folle et belle
Tenait mon cœur en gaîté.
Lison n'a point sa pareille
Pour vivre avec des garçons.
Amour, rends-moi ma boutcille,
Ma bouteille et mes chansons.

Mais le filou se livre :

Joyeux, il vient à ma voix;
De mon vin il est ivre,
Et n'en a bu que deux doigts.
Qu'Iris soit une merveille,
Je me ris de ses façons:
Amour me rend ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.



BOUQUET

A UNE DAME AGÉE DE SOIXANTE-DIX ANS, LE JOUR DE SAINTE-MARGUERITE.

AIR : La Catacoua.

Laissons la musique nouvelle;
Notre amie est du bon vieux temps.
Sur un air aussi simple qu'elle
Chantons des couplets bien chantants.
L'esprit du jour a son mérite,
Mais c'est sur-tout lui que je crains:
    Ses traits si fins
    Me semblent vains;
Pour les entendre il faudrait des devins.
Amis, chantons à Marguerite
De vieux airs et de gais refrains.

Elle a chanté dans sa jeunesse

Ces couplets comme on n'en fait plus,
Où Favart peignait la tendresse,
Où Panard frondait les abus.
Contre l'humeur qui nous irrite,
Quels antidotes souverains!
Leurs vers badins,
Francs et malins,
Aux moins joyeux faisaient battre des mains.
Ah! rappelons à Marguerite
Leurs vieux airs et leurs gais refrains.

C'est un charme que la mémoire:
On se répète jeune ou vieux.
Les refrains forment notre histoire;
Il faut tâcher qu'ils soient joyeux.
Amusons le temps qui trop vite
Entraîne les pauvres humains;
Et les destins
Sur nos festins
Faisant briller des jours longs et sereins,
Que dans trente ans pour Marguerite
Nos couplets soient de gais refrains!

A table alors venant nous rendre,
Tous, le front ridé par les ans,
Dans une accolade bien tendre
Nous mêlerons nos cheveux blancs.
Les souvenirs naîtront bien vite;
Nos cœurs émus en seront pleins.
Moments divins!
Les noirs chagrins
Fuyant au bruit des transports les plus saints,
Sur les cent ans de Marguerite
Nous chanterons de gais refrains!



L'HOMME RANGÉ.

Air : Eh! lon lon la, landerirette.

Maint vieux parent me répète
Que je mange ce que j'ai.
Je veux à cette sornette
Répondre en homme rangé :
Quand on n'a rien,
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

Faut-il que je m'inquiète
Pour quelques frais superflus?
Si ma conscience est nette,
Ma bourse l'est encor plus.
Quand on n'a rien,

Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

Un gourmand dans son assiette
Fond le bien de ses aïeux;
Mon hôte à crédit me traite;
J'ai bonne chère et vin vieux.
Quand on n'a rien,
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

Que Dorval, à la roulette,
A tout son or dise adieu:
J'y joûrais bien en cachette;
Mais il faudrait mettre au jeu...
Quand on n'a rien,
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

Mondor, pour une coquette,
Se ruine en dons coûteux;
C'est pour rien que ma Lisette

Me trompe et me rend heureux.
Quand on n'a rien,
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.



BON VIN ET FILLETTE.

AIR : Ma tante Urlurette.

L'Amour, l'amitié, le vin,
Vont égayer ce festin;
Nargue de toute étiquette!
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

L'Amour nous fait la leçon:
Par-tout, ce dieu sans façon
Prend la nappe pour serviette.
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

Que dans l'or mangent les grands,

Il ne faut à deux amants
Qu'un seul verre, qu'une assiette.
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

Sur un trône est-on heureux?
On ne peut s'y placer deux;
Mais vivent table et couchette!
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

Si Pauvreté qui nous suit
A des trous à son habit,
De fleurs ornons sa toilette.
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

Mais que dis-je? Ah! dans ce cas,
Mettons plutôt habit bas;

Lise en paraîtra mieux faite.
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!



LE VOISIN.

AIR : Eh! qu'est-ce que ça m'fait à moi ?

Je veux, voisin et voisine,
Quitter le ton libertin;
J'ai pour oncle un sacristain,
Et pour sœur une béguine.
  Mais le diable est bien fin;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
  Mais le diable est bien fin;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Paul, docteur en médecine,
Craint, pour le fil de nos jours,
Que le vin et les amours
N'usent trop tôt la bobine:
  Eh! fi du médecin;
Qu'en dites-vous, ma voisine?

Eh! fi du médecin;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

L'embonpoint de Joséphine
Fait demander ce que c'est;
Moi, je crois que son corset
Lui rend la taille moins fine.
C'est l'effet du basin;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
C'est l'effet du basin;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Mademoiselle Justine
Met au monde un gros poupon :
L'un dit que c'est un dragon,
L'autre un soldat de marine.
Je le crois fantassin;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
Je le crois fantassin;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Depuis peu chez ma cousine,

Qui jeûnait en carnaval,
Je vois certain cardinal,
Et trouve bonne cuisine :
  Serait-il mon cousin?
Qu'en dites-vous, ma voisine?
  Serait-il mon cousin?
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Une actrice qu'on devine
Veut, pour plaire à dix rivaux,
Inventer des coups nouveaux
Au doux jeu qui les ruine :
  C'est un fort beau dessein;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
  C'est un fort beau dessein;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Faut-il qu'une affreuse épine
Se mêle aux fleurs de Cypris!
Pour ce poison de Paris
Que n'est-il une vaccine!
  Cela serait divin;

Qu'en dites-vous, ma voisine?
Cela serait divin;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

D'aucun mal, je l'imagine,
Notre quartier n'est frappé:
Là point de mari trompé,
Point de femme libertine.
C'est un quartier fort sain;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
C'est un quartier fort sain;
Qu'en dites-vous, mon voisin?



LE CARILLONNEUR.

AIR : Mon système est d'aimer le bon vin.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah! que j'aime
A sonner un baptême!
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Les décès m'ont assez fait connaître;
Préludons sur un ton plus heureux.
D'un vieillard l'héritier vient de naître.
Sonnons fort: c'est un fait scandaleux.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah! que j'aime
A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

La maman est gaillarde et jolie:
Mais l'époux est triste et catharreux;
Sur son compte il sait ce qu'on publie.
Sonnons fort: il n'est pas généreux.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah! que j'aime
A sonner un baptême!
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

De l'enfant quel peut être le père?
N'est-ce pas mon voisin le banquier?
Les cadeaux mènent vite une affaire.
Sonnons fort: il est gros marguillier.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah! que j'aime
A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Si j'osais, je dirais que le maire
S'est créé ce petit échevin;
Je l'ai vu chiffonner la commère.
Sonnons fort: je boirai de son vin.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah! que j'aime
A sonner un baptême!
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Je crois bien que notre grand vicaire
Aura mis le doigt au bénitier.
Depuis peu ma fille a su lui plaire.
Sonnons fort, pour l'honneur du métier.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah! que j'aime
A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Notre gouverneur a, je le pense,
Prélevé des droits sur ce terrain;
Dans l'église il vient donner quittance.
Sonnons fort: monseigneur est parrain.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah! que j'aime
A sonner un baptême!
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Plus facile à nommer que ton père,
Cher enfant, quel bonheur infini!
Je suis sûr de te voir plus d'un frère.
Sonnons fort: et que Dieu soit béni!

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah! que j'aime

A sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.



LA VIEILLESSE.

A MES AMIS.

AIR : de la Pipe de tabac.

Nous verrons le temps qui nous presse
Semer les rides sur nos fronts ;
Quoi qu'il nous reste de jeunesse,
Oui, mes amis, nous vieillirons.
Mais à chaque pas voir renaître
Plus de fleurs qu'on n'en peut cueillir ;
Faire un doux emploi de son être,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

En vain nous égayons la vie
Par le Champagne et les chansons ;

A table, où le cœur nous convie,
On nous dit que nous vieillissons.
Mais jusqu'à sa dernière aurore
En buvant frais s'épanouir;
Même en tremblant chanter encore,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Brûlons-nous pour une coquette
Un encens d'abord accueilli;
Bientôt peut-être elle répète
Que nous n'avons que trop vieilli.
Mais vivre en tout d'économie,
Moins prodiguer et mieux jouir;
D'une amante faire une amie,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Si long-temps que l'on entretienne
Le cours heureux des passions,
Puisqu'il faut qu'enfin l'âge vienne,
Qu'ensemble au moins nous vieillissions!
Chasser du coin qui nous rassemble

Les maux prêts à nous assaillir;
Arriver au but tous ensemble,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.



LES BILLETS D'ENTERREMENT.

CHANSON DE NOCE.

AIR : C'est un lanla, landerirette.

Notre alégresse est trop vive ;
Amis, pendant nos ébats,
Sachez qu'un joli convive
Sent approcher son trépas.
Faut-il qu'à la fleur de l'âge
Il ait ce pressentiment !
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.

Il sait que l'Amour le guette
Pour se venger aujourd'hui
D'une querelle secréte

Qu'il eut vingt fois avec lui :
Rien que d'y penser, je gage
Qu'il meurt presque en ce moment.
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.

Bientôt il prendra la fuite,
En tremblant se cachera ;
Mais l'Amour, à sa poursuite,
Dans son réduit l'atteindra.
L'un pousse un trait plein de rage,
L'autre un long gémissement.
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.

Par pitié l'Amour hésite ;
Mais enfin, moins généreux,
Du trait que l'obstacle irrite
Il lui porte un coup affreux.
Dans son sang le pauvret nage :
Adieu donc, défunt charmant !
Tous nos billets de mariage

Sont des billets d'enterrement.

On versera quelques larmes
Que le plaisir essuîra ;
Mais, pour l'honneur de ses armes,
Le vainqueur en parlera.
Car, mes amis, dans notre âge,
En dépit du sacrement,
Peu de billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.



LA DOUBLE CHASSE.

AIR : Tonton, tontaine, tonton.

Allons, chasseur, vite en campagne ;
Du cor n'entends-tu pas le son ?
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Pars, et qu'auprès de ta compagne
L'Amour chasse dans ta maison.
Tonton, tontaine, tonton.

Avec nombreuse compagnie,
Chasseur, tu parcours le canton.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Auprès de ta femme jolie
Combien de braconniers voit-on !
Tonton, tontaine, tonton.

Du cerf prêt à forcer l'enceinte,

Chasseur, tu fais le fanfaron.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Auprès de ta femme, sans crainte,
Se glisse un chasseur franc luron.
Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, par ta meute surprise,
La bête pleure; on lui répond :
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Ta femme, aux abois déja mise,
Sourit aux efforts du fripon.
Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, un seul coup de ton arme
Met bas le cerf sur le gazon.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
L'amant, pour ta moitié qu'il charme,
Use de la poudre à foison.
Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, tu rapportes la bête,
Et de ton cor enfles le son.

Tonton, tonton, tontaine, tonton.
L'amant quitte alors sa conquête,
Et le cerf entre à la maison.
Tonton, tontaine, tonton.



LES PETITS COUPS.

Air : Tout ça passe en même temps.

Maîtres de tous nos desirs,
Réglons-les sans les contraindre :
Plus l'excès nuit aux plaisirs,
Amis, plus nous devons le craindre.
Autour d'une petite table,
Dans ce petit coin fait pour nous,
Du vin vieux d'un hôte aimable
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Pour éviter bien des maux,
Veut-on suivre ma recette;
Que l'on nage entre deux eaux,
Et qu'entre deux vins l'on se mette.
Le bonheur tient au savoir-vivre :
De l'abus naissent les dégoûts;

Trop à-la-fois nous enivre;
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Loin d'en murmurer en vain,
Égayons notre indigence :
Il suffit d'un doigt de vin
Pour réconforter l'espérance.
Et vous, que flatte un sort prospère,
Pour en jouir, modérez-vous ;
Car, même dans un grand verre,
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Philis, quel est ton effroi ?
La leçon te déplaît-elle ?
Les petits coups, selon toi,
Sentent le buveur qui chancelle.
Quel que soit le desir qui perce
Dans tes yeux, vifs comme tes goûts,
Du filtre qu'Amour te verse
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Oui, de repas en repas,

Pour atteindre à la vieillesse,
Ne nous incommodons pas,
Et soyons fous avec sagesse.
Amis, le bon vin que le nôtre!
Et la santé, quel bien pour tous!
Pour ménager l'un et l'autre,
Il faut boire (*ter*) à petits coups.



ÉLOGE DE LA RICHESSE.

Air du vaudeville d'Arlequin Cruello.

La richesse, que des frondeurs
Dédaignent, et pour cause,
Quand elle vient sans les grandeurs,
Est bonne à quelque chose.
Loin de les rendre à ton Crésus,
Va boire avec ses cent écus,
Savetier, mon compère.
Pour moi, qu'il m'arrive un trésor;
Que dans mes mains pleuve de l'or,
De l'or,
De l'or,
Et j'en fais mon affaire!

Je souris à la pauvreté,
Et j'ignore l'envie:

Pourquoi perdrais-je ma gaîté
  Dans une douce vie?
Maison, jardin, livres, tableaux,
Large voiture et bons chevaux,
  Pourraient-ils me déplaire?
Quand mes vœux prendraient plus d'essor,
Que dans mes mains pleuve de l'or,
    De l'or,
    De l'or,
  Et j'en fais mon affaire!

Bonjour, Mondor, riche voisin.
  Ta maîtresse est jolie;
Son œil est noir, son esprit fin,
  Et sa taille accomplie.
J'atteste sa fidélité;
Mais que peut contre sa fierté
  L'amour d'un pauvre hère?
Pour te l'enlever, cher Mondor,
Que dans mes mains pleuve de l'or,
    De l'or,
    De l'or,

Et j'en fais mon affaire!

Le vin s'aigrit dans mon gosier
   Chez un traiteur maussade;
Mais, à sa table, un financier
   Me verse-t-il rasade:
Combien, dis-je, ces bons vins blancs?
On me répond: Douze cents francs.
   Par ma foi, ce n'est guère.
En Champagne on en trouve encor:
Que dans mes mains pleuve de l'or,
      De l'or,
      De l'or,
Et j'en fais mon affaire!

A partager dès aujourd'hui,
   Amis, je vous invite.
Nous saurions tous, en cas d'ennui,
   Me ruiner bien vite.
Manger rentes et capitaux,
Équipages, terres, châteaux,
   Serait gai, je l'espère.

Ah! pour voir la fin d'un trésor,
Que dans mes mains pleuve de l'or,
De l'or,
De l'or,
Et j'en fais mon affaire!



LA [illegible] ET LE CHEVALIER.

« Est-il prélat ou chevalier? »





LA PRISONNIÈRE ET LE CHEVALIER.

ROMANCE DE CHEVALERIE,

GENRE A LA MODE.

AIR à faire.

« Ah! s'il passait un chevalier
« Dont le cœur fût tendre et fidèle,
« Et qu'il triomphât du geôlier
« Qui me retient dans la tourelle,
« Je bénirais ce chevalier. »

Par-là passait un chevalier
A l'honneur, à l'amour fidèle :
« Dame, dit-il, quel dur geôlier
« Vous retient dans cette tourelle?
« Est-il prélat ou chevalier? »

« C'est mon époux, bon chevalier,
« Qui veut que je lui sois fidèle,
« Et qui me laisse, en vieux geôlier,
« Coucher seule dans la tourelle.
« Délivrez-moi, bon chevalier. »

Soudain le jeune chevalier,
A qui son bon ange est fidèle,
Trompe les regards du geôlier,
Et pénètre dans la tourelle.
Honneur, honneur au chevalier!

La prisonnière au chevalier
Fait promettre un amour fidèle,
Puis se venge de son geôlier
Sur le grabat de la tourelle.
Soyez heureux, beau chevalier!

Alors et dame et chevalier,
Sautant sur un coursier fidèle,
Vont au nez du mari-geôlier
Jeter les clefs de la tourelle.

Puis, adieu dame et chevalier.

Honneur aux galants chevaliers!
Honneur à leurs dames fidèles!
Contre l'hymen et ses geôliers,
Dans les palais, dans les tourelles,
Dieu protégeait les chevaliers.



LES MARIONNETTES.

AIR : La marmotte a mal au pied.

Les marionnettes, croyez-moi,
Sont les jeux de tout âge :
Depuis l'artisan jusqu'au roi,
De la ville au village ;
Valets, journalistes, flatteurs,
Dévotes et coquettes,
Ah! sans compter nos grands acteurs,
Combien de marionnettes!

L'homme, fier de marcher debout,
Vante son équilibre :
Parcequ'il court et va par-tout,
Le pantin se croit libre.
Mais dans combien de mauvais pas
Sa fortune le jette!

Ah! du destin l'homme ici-bas
N'est que la marionnette.

Ce tendron des plus innocents,
Que le desir dévore,
Au trouble secret de ses sens
Ne conçoit rien encore.
Veiller la nuit, rêver le jour,
L'étonne et l'inquiète.
Elle a quinze ans : ah ! pour l'amour
La bonne marionnette !

Voyez ce mari parisien
Que maint galant visite ;
Il vous accueille mal ou bien,
Vous cherche ou vous évite.
Est-il confiant ou jaloux,
A l'air dont il vous traite ?
Non : de sa femme un tel époux
N'est que la marionnette.

Près des femmes que sommes-nous ?

Des pantins qu'on ballotte.
Messieurs, sautez, faites les fous
Au gré de leur marotte !
Le plus lourd et le plus subtil
Font la danse complète ;
Et Dieu pourtant n'a mis qu'un fil
A chaque marionnette.



LE SCANDALE.

AIR : La farira dondaine, gai!

Aux drames du jour
Laissons la morale :
Sans vivre à la cour,
J'aime le scandale.
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

Nargue des vertus!
On n'en sait que faire.
Aux sots revêtus
Le tout est de plaire.
Bon!
La farira dondaine,

Gai!
La farira dondé.

De ses contes bleus
L'honneur nous assomme.
C'est un vice ou deux
Qui font l'honnête homme.
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

Pour des vins de prix
Vendons tous nos livres.
C'est peu d'être gris;
Amis, soyons ivres.
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

Grands réformateurs,

Piliers de coulisses,
Chassez les erreurs;
Nous gardons nos vices.
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

Paix! dit à ce mot
Caton, qui fait rage;
Mais il prêche en sot,
Moi, je ris en sage.
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.



LE DOCTEUR ET SES MALADES.

A MON MÉDECIN,

LE JOUR DE SA FÊTE.

AIR : Ainsi jadis un grand prophète.

Saluons de maintes rasades
Ce docteur à qui je dois tant.
Mais, pour visiter ses malades,
Je crains qu'il n'échappe à l'instant.
A ces soins son art le condamne,
S'il vient un message ennemi.
Fiévreux, buvez votre tisane;
Laissez-nous fêter notre ami.

Oui, que ses malades attendent;

Il est au sein de l'amitié.
Mais vingt jeunes fous le demandent
D'un air qui pourtant fait pitié.
De Vénus amants trop crédules,
Sur leur état qu'ils ont gémi!
Eh! messieurs, prenez des pilules;
Laissez-nous fêter notre ami.

Quoi! ne peut-on venir au monde
Sans l'enlever à ses enfants?
Certaine personne un peu ronde
Réclame ses secours savants.
J'entends ce tendron qui l'appelle:
Les parents même en ont frémi.
N'accouchez pas, mademoiselle;
Laissez-nous fêter notre ami.

Qu'il coule gaîment son automne,
Que son hiver soit encor loin!
Puisse-t-il des soins qu'il nous donne
N'éprouver jamais le besoin!
Puisqu'enfin dans nos embrassades

Il n'est point heureux à demi,
Mourez sans lui, mourez, malades;
Laissez-nous fêter notre ami.



A ANTOINE ARNAULT,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

LE JOUR DE SA FÊTE,

ANNÉE 1812.

Air du ballet des Pierrots.

Je viens d' Montmartre avec ma bête
Pour fêter ce maître malin,
Et n' crains point qu'au milieu d' la fête
Un bon mot m' renvoie au moulin.
On dit qu'avec plus d'un génie
Antoin' prend plaisir à cela.
Nous qui n' somm's pas d' l'Académie,
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

Il n' s'en tient pas à des saillies;
Dans plus d'un genre il est heureux.
J' sais mêm' qu'il fait des tragédies

Quand il n'est pas trop paresseux [1].
De la Merpomène idolâtre,
Qu'il fass' mourir par-ci par-là.
Nous qui n' somm's pas d'z héros d' théâtre,
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

On m'assur' qu'il vient d' faire un livre
Où c' qu'y a du bon : je l' crois bien.
C' docteur-là nous enseigne à vivre
Par la bouch' d'un arbre ou d'un chien.
A messieurs les Polichinelles [2]
Il dit : Vous en voulez, en v'là.
Nous, qui n' tenons pas les ficelles,
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

A la cour il s' moqu'rait, je l' gage,
Mêm' de messieurs les chambellans.

[1] Je crois inutile de rappeler ici les succès dramatiques de l'auteur de *Marius*, des *Vénitiens*, etc.

[2] Polichinelle est le héros d'une des plus jolies fables du recueil de M. Arnault, recueil apprécié par tous les gens de goût, et dont la réputation ne peut qu'aller en augmentant.

De c' pays n'ayant point l' langage,
Il vant' la paix aux conquérants.
A d' grands seigneurs qui n' sont pas minces
Sans ramper toujours il parla.
Nous, qu'on n'a pas encor faits princes,
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

Mais, quoiqu' malin, z'il est bon homme;
D'mandez à sa fille, à ses fils.
Ah! qu'il soit toujours aimé comme
Il aime ses nombreux amis!
Que l' secret d' son bonheur suprême
Reste à c'te gross' maman que v'là.
Nous qui sommes d' ceux qu'Antoine aime,
Souhaitons-lui d' ces vrais plaisirs-là.

Nota. On trouvera peut-être que cette chanson, comme beaucoup d'autres des miennes, était peu digne de voir le jour. En effet je ne la livre à l'impression que parcequ'elle m'offre l'occasion de payer un tribut d'éloges à l'un de nos littérateurs les plus distingués. Je regrette qu'elle ne soit pas meilleure, et sur-tout que le ton qui y règne ne m'ait pas permis d'y faire entrer l'expression de ma reconnaissance particulière pour l'homme excellent dont l'amitié me fut si long-temps utile, et me sera toujours précieuse. (1815.)



LE BEDEAU.

Air : Sens devant derrière, sens dessus dessous.

Pauvre bedeau ! métier d'enfer !
La grand'messe aujourd'hui me damne.
Pour me régaler du plus cher,
Au beau coin m'attend dame Jeanne.
Voici l'heure du rendez-vous ;
Mais nos prêtres s'endorment tous.
Ah ! maudit soit notre curé !
Je vais, sacristie !
Manquer la partie.
Jeanne est prête et le vin tiré.
Ite, missa est, monsieur le curé !

Nos enfants de chœur, j'en réponds,
Devinent ce qui me tracasse.
Dépêchez-vous, petits fripons,



[illegible]



Ou vous aurez des coups de masse.
Chantres, c'est du vin à dix sous :
Chantez pour moi comme pour vous.
Mais maudit soit notre curé !
Je vais, sacristie !
Manquer la partie.
Jeanne est prête et le vin tiré.
Ite, missa est, monsieur le curé !

Notre Suisse, alongez le pas ;
Sur-tout faites ranger ces dames.
La quête ne finira pas :
Le vicaire lorgne les femmes.
Ah ! si la gentille Babet
Pour se confesser l'attendait !
Mais maudit soit notre curé !
Je vais, sacristie !
Manquer la partie.
Jeanne est prête et le vin tiré.
Ite, missa est, monsieur le curé !

Curé, songez à la Saint-Leu :

Ce jour-là vous dîniez en ville.
Quel train vous nous meniez, morbleu !
On passa presque l'Évangile.
En faveur de votre bedeau
Sautez la moitié du *Credo*.
Mais maudit soit notre curé !
Je vais, sacristie !
Manquer la partie.
Jeanne est prête et le vin tiré.
Ite, missa est, monsieur le curé !



ON S'EN FICHE!

AIR? Le fleuve d'oubli.

De traverse en traverse,
Tout va dans l'univers
De travers.
Toute femme est perverse,
Tout traiteur exigeant
Pour l'argent.
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche! (*ter.*)

Désespoir d'un ivrogne,
Vient un marchand maudit
Qui vous dit
Qu'en Champagne, en Bourgogne,

Les coteaux sont grêlés
Et gelés.
A tout jeu le sort nous triche ;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche ! (*ter.*)

Oubliez une dette,
Chez vous entre un huissier
Bien grossier
Qui vend table et couchette,
Et trouve encor de quoi
Pour le roi.
A tout jeu le sort nous triche ;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche ! (*ter.*)

Aucun plaisir n'est stable :
Pour boire est-on assis
Cinq ou six,
Avant vous sous la table

Tombent deux, trois amis
Endormis.
A tout jeu le sort nous triche ;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche ! (*ter.*)

C'est trop d'une maîtresse :
Que je fus malheureux
Avec deux !
Que j'eus peu de sagesse
D'en avoir jusqu'à trois
A-la-fois !
A tout jeu le sort nous triche,
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche ! (*ter.*)

De ma misanthropie
Pardonnez les accès
Et l'excès ;
Car je crains la pépie,

Et je ne vois qu'abus
Et vins bus.
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche! (*ter.*)



JEANNETTE.

Air :

Fi des coquettes maniérées !
Fi des bégueules du grand ton !
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Jeune, gentille, et bien faite,
Elle est fraîche et rondelette ;
Son œil noir est petillant.
Prudes, vous dites sans cesse
Qu'elle a le sein trop saillant :
C'est pour ma main qui le presse
Un défaut bien attrayant.

Fi des coquettes maniérées !
Fi des bégueules du grand ton !

Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Tout son charme est dans la grace ;
Jamais rien ne l'embarrasse :
Elle est bonne, et toujours rit.
Elle dit mainte sottise,
A parler jamais n'apprit ;
Et cependant, quoi qu'on dise,
Ma Jeannette a de l'esprit.

Fi des coquettes maniérées !
Fi des bégueules du grand ton !
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

A table dans une fête,
Cette espiégle me tient tête
Pour les propos libertins.
Elle a la voix juste et pure,
Sait les plus joyeux refrains.
Quand je l'en prie, elle jure ;

Elle boit de tous les vins.

Fi des coquettes maniérées !
Fi des bégueules du grand ton !
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Belle d'amour et de joie,
Jamais d'une riche soie
Son corsage n'est paré.
Sous une toile proprette
Son triomphe est assuré ;
Et, sans nuire à sa toilette,
Je la chiffonne à mon gré.

Fi des coquettes maniérées !
Fi des bégueules du grand ton !
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

La nuit tout me favorise ;
Point de voile qui me nuise,

Point d'inutiles soupirs.
Des deux mains et de la bouche
Elle attise les désirs,
Et rompit vingt fois sa couche
Dans l'ardeur de nos plaisirs.

Fi des coquettes maniérées !
Fi des bégueules du grand ton !
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.



LES ROMANS.

A SOPHIE,

QUI ME PRIAIT DE COMPOSER UN ROMAN POUR LA DISTRAIRE.

Air : J'ai vu par-tout dans mes voyages.

Tu veux que pour toi je compose
Un long roman qui fasse effet.
A tes vœux ma raison s'oppose ;
Un long roman n'est plus mon fait.
Quand l'homme est loin de son aurore,
Tous les romans deviennent courts ;
Et je ne puis long-temps encore } *bis.*
Prolonger celui des amours. }

Heureux qui peut dans sa maîtresse
Trouver l'amitié d'une sœur !
Des plaisirs je te dois l'ivresse,

Et des tendres soins la douceur.
Des héros, des prétendus sages
Les longs romans, qui font pitié,
Ne vaudront jamais quelques pages
Du doux roman de l'amitié.

Triste roman que notre histoire !
Mais, Sophie, au sein des amours,
De ton destin, j'aime à le croire,
Les plaisirs charmeront le cours.
Ah ! puisses-tu, vive et jolie,
Long-temps te couronner de fleurs,
Et sur le roman de la vie
Ne jamais répandre de pleurs[1]



TRAITÉ DE POLITIQUE

A L'USAGE DE LISE.

CENT-JOURS, MAI 1815.

AIR : Un magistrat irreprochable.

Lise, qui règnes par la grace
Du Dieu qui nous rend tous égaux,
Ta beauté, que rien ne surpasse,
Enchaîne un peuple de rivaux.
Mais, si grand que soit ton empire,
Lise, tes amants sont Français ;
De tes erreurs permets de rire,
Pour le bonheur de tes sujets.

Combien les belles et les princes

Aiment l'abus d'un grand pouvoir!
Combien d'amants et de provinces
Poussés enfin au désespoir!
Crains que la révolte ennemie
Dans ton boudoir ne trouve accès;
Lise, abjure la tyrannie,
Pour le bonheur de tes sujets.

Par excès de coquetterie
Femme ressemble aux conquérants,
Qui vont bien loin de leur patrie
Dompter cent peuples différents.
Ce sont de terribles coquettes!
N'imite pas leurs vains projets.
Lise, ne fais plus de conquêtes,
Pour le bonheur de tes sujets.

Grace aux courtisans pleins de zèle,
On approche des potentats
Moins aisément que d'une belle
Dont un jaloux suit tous les pas.
Mais sur ton lit, trône paisible,

Où le plaisir rend ses décrets,
Lise, sois toujours accessible,
Pour le bonheur de tes sujets.

Lise, en vain un roi nous assure
Que, s'il règne, il le doit aux cieux,
Ainsi qu'à la simple nature
Tu dois de charmer tous les yeux.
Bien qu'en des mains comme les tiennes
Le sceptre passe sans procès,
De nous il faut que tu le tiennes,
Pour le bonheur de tes sujets.

Pour te faire adorer sans cesse,
Mets à profit ces vérités.
Lise, deviens bonne princesse,
Et respecte nos libertés.
Des roses que l'amour moissonne
Ceins ton front tout brillant d'attraits,
Et garde long-temps ta couronne,
Pour le bonheur de tes sujets.



L'OPINION DE CES DEMOISELLES.

CENT-JOURS, MAI 1815.

AIR : Nom d'un chien, j'veut être épicurien.

Quoi ! c'est donc bien vrai qu'on parie
Qu' l'enn'mi va tout r'mettre chez nous
Sens sus d'ssous.
L'Palais-Royal, qu'est not' patrie,
S'en réjouirait ;
Chacun son intérêt.
Aussi point d' fille qui ne crie :
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis !

D' nos Français j' connaissons l's astuces ;
Ils n' sont pas aussi bons chrétiens

Qu' les Prussiens.
Comm' l'argent pleuvait quand les Russes,
F'saient hausser d' prix
Tout's les filles d'Paris!
J' n'avions pas l' temps d' chercher nos puces.
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis!

Mais, puisqu'ils r'vienn't, faut les attendre.
Je r'verrons Bulof, Titchakof,
Et Platof;
L' bon Saken, dont l' cœur est si tendre,
Et puis ce cher...
Ce cher monsieur Blücher:
Ils nous donn'ront tout c' qu'ils vont prendre.
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis!

Drès qu' les plum's de coq vont r'paraître,
J' secoûrons, d' façon à l' fair' voir,
Not' mouchoir.
Quant aux amants, j' dois en r'connaître,

Ça tomb' sous l' sens,
Au moins deux ou trois cents.
Pour leur entré' louons un' fenêtre.
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis !

J' conviens que d' certain's honnêt's femmes
Tout autant qu' nous en ont pincé
L'an passé;
Et qu' nos cosaqu's, pleins d' leurs bell's flammes,
Prenaient l' chemin
Du faubourg Saint-Germain.
Malgré l' tort qu' nous ont fait ces dames,
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis !

Les affair's s'ront bientôt bâclées,
Si j'en crois un vieux libertin
D' sacristain.
Quand y aurait quenqu's maisons d' brûlées,
Queuqu's gens d'occis,
C'est l' cadet d' nos soucis.

Mais j' rirai bien si j' sommes violées.
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis !



L'HABIT DE COUR,

OU

VISITE A UNE ALTESSE.

AIR : Allez-vous-en, gens de la noce.

Ne répondez plus de personne,
Je veux devenir courtisan.
Fripier, vite, que l'on me donne
La défroque d'un chambellan.
Un grand prince à moi s'intéresse;
Courons assiéger son séjour.
Ah! quel beau jour! (*bis.*)
Je vais au palais d'une altesse,
Et j'achète un habit de cour.

Déja, me tirant par l'oreille,
L'ambition hâte mes pas,
Et mon riche habit me conseille



L'HABIT DE COUR,

OU

VISITE À UNE ALTESSE.

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Un grand prince [illegible],
Courons assiéger son séjour.
Ah! quel beau jour! (*bis.*)
Je vais au palais d'une altesse,
Et j'achète un habit de cour.

Déjà, me tirant par l'oreille,
L'ambition hâte mes pas,
Et mon riche habit me conseille



L'HABIT DE COUR.

D'apprendre à m'incliner bien bas.
Déja l'on me fait politesse,
Déja l'on m'attend au retour.
Ah! quel beau jour! (*bis.*)
Je vais saluer une altesse,
Et je porte un habit de cour.

N'ayant point encor d'équipage,
Je pars à pied modestement,
Quand de bons vivants, au passage,
M'offrent un déjeuner charmant.
J'accepte; mais que l'on se presse,
Dis-je à ceux qui me font ce tour.
Ah! quel beau jour! (*bis.*)
Messieurs, je vais voir une altesse;
Respectez mon habit de cour.

Le déjeuner fait, je m'esquive;
Mais l'un de nos anciens amis
Me réclame, et, joyeux convive,
A sa noce je suis admis.
Nombreux flacons, chants d'alégresse,

De notre table font le tour.
Ah! quel beau jour! (*bis.*)
Pourtant j'allais voir une altesse,
Et j'ai mis un habit de cour!

Enfin, malgré l'Aï qui mousse,
J'en veux venir à mon honneur.
Tout en chancelant je me pousse
Jusqu'au palais de monseigneur.
Mais, à la porte où l'on se presse,
Je vois Rose, Rose et l'Amour.
Ah! quel beau jour! (*bis.*)
Rose, qui vaut bien une altesse,
N'exige point l'habit de cour.

Loin du palais où la coquette
Vient parfois lorgner la grandeur,
Elle m'entraîne à sa chambrette,
Si favorable à notre ardeur.
Près de Rose, je le confesse,
Mon habit me paraît bien lourd.
Ah! quel beau jour! (*bis.*)

Soudain, oubliant son altesse,
J'ai quitté mon habit de cour.

D'une ambition vaine et sotte
Ainsi le rêve disparaît.
Gaîment je reprends ma marotte,
Et m'en retourne au cabaret.
Là je m'endors dans une ivresse
Qui n'a point de fâcheux retour.
Ah! quel beau jour! (*bis.*)
A qui voudra voir son altesse
Je donne mon habit de cour.



PLUS DE POLITIQUE.

JUILLET 1815.

AIR : Ce jour-là, sous son ombrage.

Ma mie, ô vous que j'adore,
Mais qui vous plaignez toujours
Que mon pays ait encore
Trop de part à mes amours !
Si la politique ennuie,
Même en frondant les abus,
Rassurez-vous, ma mie ;
Je n'en parlerai plus.

Près de vous, j'en ai mémoire,
Donnant prise à mes rivaux,
Des arts, enfants de la gloire,
Je racontais les travaux.

A notre France agrandie
Ils prodiguaient leurs tributs.
Rassurez-vous, ma mie ;
Je n'en parlerai plus.

Moi, peureux dont on se raille,
Après d'amoureux combats
J'osais vous parler bataille
Et chanter nos fiers soldats.
Par eux la terre asservie
Voyait tous ses rois vaincus.
Rassurez-vous, ma mie;
Je n'en parlerai plus.

Sans me lasser de vos chaînes,
J'invoquais la liberté ;
Du nom de Rome et d'Athènes,
J'effrayais votre gaîté.
Quoiqu'au fond je me défie
De nos modernes Titus,
Rassurez-vous, ma mie ;
Je n'en parlerai plus.

La France, que rien n'égale,
Et dont le monde est jaloux,
Était la seule rivale
Qui fût à craindre pour vous.
Mais, las! j'ai pour ma patrie
Fait trop de vœux superflus.
Rassurez-vous, ma mie;
Je n'en parlerai plus.

Oui, ma mie, il faut vous croire;
Faisons-nous d'obscurs loisirs.
Sans plus songer à la gloire,
Dormons au sein des plaisirs.
Sous une ligue ennemie
Les Français sont abattus.
Rassurez-vous, ma mie;
Je n'en parlerai plus.



MARGOT.

AIR : Car c'est une bouteille.

Chantons Margot, nos amours,
Margot leste et bien tournée,
Que l'on peut baiser toujours,
Qui toujours est chiffonnée.
Quoi ! l'embrasser? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Moquons-nous de ce Blaise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

D'un lutin c'est tout l'esprit ;
C'est un cœur de tourterelle.
Si le matin elle rit,
Le soir elle vous querelle.
Quoi ! se fâcher? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.

Voilà comme on l'apaise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Le verre en main, voyez-la ;
Comme à table elle babille !
Quel air et quels yeux elle a
Quand le Champagne petille !
Quoi ! l'air décent ? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Mets ta pudeur à l'aise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Qu'elle est bien au piano !
Sa voix nous charme et nous touche.
Mais devant un *soprano*
Elle n'ouvre point la bouche.
Quoi ! par pitié ? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Ici point d'Albanèse :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

L'amour, à point la servant,

Fait pour Margot feu qui flambe;
Mais par elle il est souvent
Traité par-dessous la jambe.
Quoi! par-dessous? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Il faut bien qu'il s'y plaise:
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Margot tremble que l'hymen
De sa main ne se saisisse;
Car elle tient à sa main,
Qui parfois lui rend service.
Quoi! pour broder? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Que fais-tu sur ta chaise?
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Point d'éloges incomplets,
S'écrira cette brunette:
A moins de douze couplets,
Au diable une chansonnette!
Quoi! douze ou rien? dit un sot.

Oui, c'est l'humeur de Margot.
Nous t'en promettons treize :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.



A MON AMI DÉSAUGIERS,

QUI VENAIT D'ÊTRE NOMMÉ DIRECTEUR DU VAUDEVILLE.

DÉCEMBRE 1815.

AIR : La Catacoua.

Bon Désaugiers, mon camarade,
Mets dans tes poches deux flacons ;
Puis rassemble, en versant rasade,
Nos auteurs piquants et féconds.
Ramène-les dans l'humble asile
Où renaît le joyeux refrain.
Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Rends-lui, s'il se peut, le cortége
Qu'à la Foire il a fait briller:
L'ombre de Panard te protége;
Vadé semble te conseiller.
Fais-nous apparaître à la file
Jusqu'aux enfants de Tabarin.
Eh! va ton train,
Gai boute-en-train!
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Au lieu de fades épigrammes,
Qu'il aiguise un couplet gaillard:
Collé, quoi qu'en disent nos dames,
Est un fort honnête égrillard.
La gaudriole, qu'on exile,
Doit refleurir sur son terrain.
Eh! va ton train,
Gai boute-en-train!
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville

Ses grelots et son tambourin.

Malgré messieurs de la police,
Le vaudeville est né frondeur :
Des abus fais ton bénéfice ;
Force les grands à la pudeur ;
Dénonce tout flatteur servile
A la gaîté du souverain.
Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Sur la scène, où plus à son aise
Avec toi Momus va siéger,
Relève la gaîté française
A la barbe de l'étranger.
La chanson est une arme utile
Qu'on oppose à plus d'un chagrin.
Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Verse, ami, verse donc à boire;
Que nos chants reprennent leur cours.
Il nous faut consoler la gloire;
Il faut rassurer les amours.
Nous cultivons un champ fertile
Qui n'attend qu'un ciel plus serein.
Eh! va ton train,
Gai boute-en-train!
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.



MA VOCATION.

AIR : Attendez-moi sous l'orme.

Jeté sur cette boule,
Laid, chétif, et souffrant;
Étouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand;
Une plainte touchante
De ma bouche sortit;
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit! (*bis.*)

Le char de l'opulence
M'éclabousse en passant;
J'éprouve l'insolence
Du riche et du puissant;
De leur morgue tranchante
Rien ne nous garantit.

Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

D'une vie incertaine
Ayant eu de l'effroi,
Je rampe sous la chaîne
Du plus modique emploi.
La liberté m'enchante,
Mais j'ai grand appétit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

L'Amour, dans ma détresse,
Daigna me consoler ;
Mais avec la jeunesse
Je le vois s'envoler.
Près de beauté touchante
Mon cœur en vain pâtit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

Chanter, ou je m'abuse,

Est ma tâche ici-bas.
Tous ceux qu'ainsi j'amuse
Ne m'aimeront-ils pas?
Quand un cercle m'enchante,
Quand le vin divertit,
Le bon Dieu me dit: Chante,
Chante, pauvre petit! (*bis.*)



LE VILAIN.

Air de Ninon chez madame de Sévigné.

Hé quoi ! j'apprends que l'on critique
Le *de* qui précède mon nom.
Êtes-vous de noblesse antique ?
Moi, noble ? oh ! vraiment, messieurs, non.
Non, d'aucune chevalerie
Je n'ai le brevet sur vélin.
Je ne sais qu'aimer ma patrie... (*bis.*)
Je suis vilain et très vilain... (*bis.*)
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Ah ! sans un *de* j'aurais dû naître ;
Car, dans mon sang si j'ai bien lu,
Jadis mes aïeux ont d'un maître
Maudit le pouvoir absolu.

Ce pouvoir, sur sa vieille base,
Étant la meule du moulin,
Ils étaient le grain qu'elle écrase.
Je suis vilain et très vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Mes aïeux, jamais dans leurs terres
N'ont vexé des serfs indigents;
Jamais leurs nobles cimeterres
Dans les bois n'ont fait peur aux gens.
Aucun d'eux, las de sa campagne,
Ne fut transformé par Merlin[1]
En chambellan de... Charlemagne.
Je suis vilain et très vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Jamais aux discordes civiles
Mes braves aïeux n'ont pris part;

[1] Enchanteur fameux dans les romans de la Table ronde.

De l'Anglais aucun dans nos villes
N'introduisit le léopard;
Et quand l'église, par sa brigue,
Poussait l'état vers son déclin,
Aucun d'eux n'a signé la ligue.
Je suis vilain et très vilain,
    Je suis vilain,
    Vilain, vilain.

Laissez-moi donc sous ma bannière,
Vous, messieurs, qui, le nez au vent,
Nobles par votre boutonnière,
Encensez tout soleil levant.
J'honore une race commune,
Car, sensible, quoique malin,
Je n'ai flatté que l'infortune. (*bis.*)
Je suis vilain et très vilain, (*bis.*)
    Je suis vilain,
    Vilain, vilain.



LE VIEUX MÉNÉTRIER.

[illegible] MÉNÉTRIER.

[illegible]

[illegible] mon vieux chêne
C'est l'arbre du cabaret.
Au bon temps toujours la haine





LE VIEUX MÉNÉTRIER.

Novembre 1815.

Air : C'est un lanla, landerirette.

Je ne suis qu'un vieux bon homme,
Ménétrier du hameau ;
Mais pour sage on me renomme,
Et je bois mon vin sans eau.
Autour de moi sous l'ombrage
Accourez vous délasser.
Eh ! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Oui, dansez sous mon vieux chêne ;
C'est l'arbre du cabaret.
Au bon temps toujours la haine

Sous ses rameaux expirait.
Combien de fois son feuillage
Vit nos aïeux s'embrasser!
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Du château plaignez le maître,
Quoiqu'il soit votre seigneur:
Il doit du calme champêtre
Vous envier le bonheur;
Triste au fond d'un équipage,
Quand là bas il va passer,
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Loin de maudire à l'église
Celui qui vit sans curé,
Priez que Dieu fertilise
Son grain, sa vigne, son pré.
Au plaisir s'il rend hommage,
Qu'il vienne ici l'encenser.
Eh! lon lan la, gens de village,

Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand d'une faible charmille
Votre héritage est fermé,
Ne portez plus la faucille
Au champ qu'un autre a semé.
Mais sûrs que cet héritage
A vos fils devra passer,
Eh ! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand la paix répand son baume
Sur les maux qu'on endura,
N'exilez point de son chaume
L'aveugle qui s'égara.
Rappelant après l'orage
Ceux qu'il a pu disperser,
Eh ! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Écoutez donc le bon homme :
Sous son chêne accourez tous.

De pardonner je vous somme :
Mes enfants, embrassez-vous.
Pour voir ainsi d'âge en âge
Chez nous la paix se fixer,
Eh ! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.



LES OISEAUX.

COUPLETS

ADRESSÉS A M. ARNAULT, PARTANT POUR SON EXIL.

JANVIER 1816.

AIR :

L'hiver redoublant ses ravages
Désole nos toits et nos champs;
Les oiseaux sur d'autres rivages
Portent leurs amours et leurs chants.
Mais le calme d'un autre asile
Ne les rendra pas inconstants;
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne,

Et plus qu'eux nous en gémissons!
Du palais et de la cabane
L'écho redisait leurs chansons.
Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille
Charmer les heureux habitants.
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage,
Nous portons envie à leur sort.
Déja plus d'un sombre nuage
S'élève et gronde au fond du nord.
Heureux qui sur une aile agile
Peut s'éloigner quelques instants!
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Ils penseront à notre peine,
Et, l'orage enfin dissipé,
Ils reviendront sur le vieux chêne
Que tant de fois il a frappé.
Pour prédire au vallon fertile

De beaux jours alors plus constants,
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.



LES DEUX SOEURS DE CHARITÉ.

Air de la Treille de sincérité.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité. (*bis.*)

Vierge défunte, une sœur grise,
Aux portes des cieux rencontra
Une beauté leste et bien mise
Qu'on regrettait à l'Opéra. (*bis.*)
Toutes deux, dignes de louanges,
Arrivaient après d'heureux jours,
L'une sur les ailes des anges,
L'autre dans les bras des Amours.

Dieu lui-même





LES DEUX SŒURS DE CHARITÉ.

Air : [illegible] Fille de sincérité.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime
[illegible]
[illegible] (bis.)

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] à l'Opéra. (bis.)
[illegible], dignes de louanges,
[illegible] après d'heureux jours,
L'une sur les ailes des anges,
L'autre dans les bras des Amours.

Dieu lui-même



LES SŒURS DE CHARITÉ.

Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Là haut, saint Pierre en sentinelle,
Après un *Ave* pour la sœur,
Dit à l'actrice : On peut, ma belle,
Entrer chez nous sans confesseur.
Elle s'écrie : Ah! quoique bonne,
Mon corps à peine est inhumé !
Mais qu'à mon curé Dieu pardonne ;
Hélas ! il n'a jamais aimé.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Dans les palais et sous le chaume,
Moi, dit la sœur, j'ai de mes mains
Distillé le miel et le baume
Sur les souffrances des humains.

Moi, qui subjuguais la puissance,
Dit l'actrice, j'ai bien des fois
Fait savourer à l'indigence
La coupe où s'enivraient les rois.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité:
Sauvez-vous par la charité.

Oui, reprend la sainte colombe,
Mieux qu'un ministre des autels,
A descendre en paix dans la tombe
Ma voix préparait les mortels.
Offrant à ceux qui m'ont suivie,
Dit la nymphe, une douce erreur,
Moi, je faisais chérir la vie:
Le plaisir fait croire au bonheur.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité:

Sauvez-vous par la charité.

Aux bons cœurs, ajoute la nonne,
Quand mes prières s'adressaient,
Du riche je portais l'aumône
Aux pauvres qui me bénissaient.
Moi, dit l'autre, par la détresse
Voyant l'honnête homme abattu,
Avec le prix d'une caresse,
Cent fois j'ai sauvé la vertu.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Entrez, entrez, ô tendres femmes!
Répond le portier des élus :
La charité remplit vos ames ;
Mon Dieu n'exige rien de plus. (*bis.*)
On est admis dans son empire,
Pourvu qu'on ait séché des pleurs,

Sous la couronne du martyre,
Ou sous des couronnes de fleurs.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité. (*bis.*)



COMPLAINTE

D'UNE DE CES DEMOISELLES,

À L'OCCASION DES AFFAIRES DU TEMPS.

NOVEMBRE 1816.

AIR : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.

Faut qu'lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c'gueux d'Paris. } *bis.*

Du métier d'fille j'me dégoûte :
C'commerce n'rapporte plus rien.
Mais si l'public nous fait banq'route,
C'est qu'les affaires n'vont pas bien.

Faut qu'lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c'gueux d'Paris.

20.

Au bonheur on fait semblant d' croire ;
Mais j'en jug' mieux qu' tous les flatteurs.
Si d' la cour je n' savais l'histoire,
J' croirais quasi qu'on a des mœurs.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Nous servions d' maîtress' et d' modèles
A nos peintres gorgés d'écus.
J' crois qu'à leux femm's y sont fidèles
D'puis qu' les modèles n' servent plus.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Quand gn'a pas l' moindr' profit-z à faire
Sur tant d' réformés mécontents,
Les juges p't-êtr' f'raient not' affaire ;
Mais l' roi n' leux en laisse pas l' temps.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Enfin je n' trouvons plus not' compte
Avec nos braves qu' l'on vexa.
Vu leux misère, y aurait d' la honte
A leux d'mander queuq' chos' pour ça.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Heureusement qu' monsieur Lab..
A nous servir s'est-z engagé :
Comme un diable, y s'déméne, y crie
Pour qu'on rend' les biens du clergé.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris, } *bis.*
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris. }



CE N'EST PLUS LISETTE.

Air : Eh! non, non, non, vous n'êtes pas Ninette.

Quoi ! Lisette, est-ce vous?
Vous, en riche toilette !
Vous, avec des bijoux !
Vous, avec une aigrette !
Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Vos pieds dans le satin
N'osent fouler l'herbette
Des fleurs de votre teint
Où faites-vous emplette?
Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.



CE N'EST PLUS LISETTE.

Air : [illegible]

Quoi! Lisette, est-ce vous?
Vous, en riche toilette!
Vous, avec des bijoux!
Vous, avec une aigrette!
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Vos pieds dans le satin
N'osent fouler l'herbette.
Des fleurs de votre teint
Où faites-vous emplette?
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.



CE N'EST PLUS LISETTE.

Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Dans un lieu décoré
De tout ce qui s'achéte,
L'opulence a doré
Jusqu'à votre couchette.
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Votre bouche sourit
D'une façon discréte.
Vous montrez de l'esprit;
Du moins on le répéte.
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Comme ils sont loin ces jours

Où, dans votre chambrette,
La reine des amours
N'était qu'une grisette !
Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh ! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Quand d'un cœur amoureux
Vous prisiez la conquête,
Vous faisiez dix heureux,
Et n'étiez pas coquette.
Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh ! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Maîtresse d'un seigneur
Qui paya sa défaite,
De l'ombre du bonheur
Vous êtes satisfaite.
Eh ! non, non, non,

Vous n'êtes plus Lisette.
  Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Si l'Amour est un dieu,
C'est près d'une fillette.
Adieu, madame, adieu :
En duchesse on vous traite.
  Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
  Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.



L'HIVER.

Air : Une fille est un oiseau.

Les oiseaux nous ont quittés;
Déja l'hiver qui les chasse
Étend son manteau de glace
Sur nos champs et nos cités.
A mes vitres scintillantes
Il trace des fleurs brillantes;
Il rend mes portes bruyantes,
Et fait grelotter mon chien.
Réveillons, sans plus attendre,
Mon feu qui dort sous la cendre.
Chauffons-nous, chauffons-nous bien. (*bis.*)

O voyageur imprudent!
Retourne vers ta famille.
J'en crois mon feu qui petille;
Le froid devient plus ardent.



Johannot del et sculp

Moi, j'en puis braver l'injure:
Rose, en douillette, en fourrure,
Ici, contre la froidure
Vient m'offrir un doux soutien.
Rose, tes mains sont de glace;
Sur mes genoux prends ta place.
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

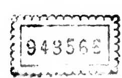
L'ombre s'avance, et la nuit
Roule son char sur la neige.
Rose, l'amour nous protége;
C'est pour nous que le jour fuit.
Mais un couple nous arrive;
Joyeux amis, beauté vive,
Entrez tous deux sans qui vive!
Le plaisir n'y perdra rien.
Moins de froid que de tendresse,
Autour du feu qu'on se presse.
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Les caresses ont cessé
Devant la lampe indiscrète.

Un festin que Rose apprête,
Gaîment par nous est dressé.
Notre ami s'est fait, à table,
D'un brigand bien redoutable
Et d'un spectre épouvantable
Le fidèle historien.
Tandis que le punch s'allume,
Beau du feu qui le consume,
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Sombre hiver, sous tes glaçons
Ensevelis la nature;
Ton aquilon, qui murmure,
Ne peut troubler nos chansons.
Notre esprit, qu'amour seconde,
Au coin du feu crée un monde
Qu'un doux ciel toujours féconde,
Où s'aimer tient lieu de bien.
Que nos portes restent closes,
Et, jusqu'au retour des roses,
Chauffons-nous, chauffons-nous bien. (*bis.*)

FIN DU PREMIER VOLUME.



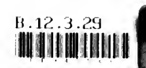


TABLE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.




B.12.3.29

